This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

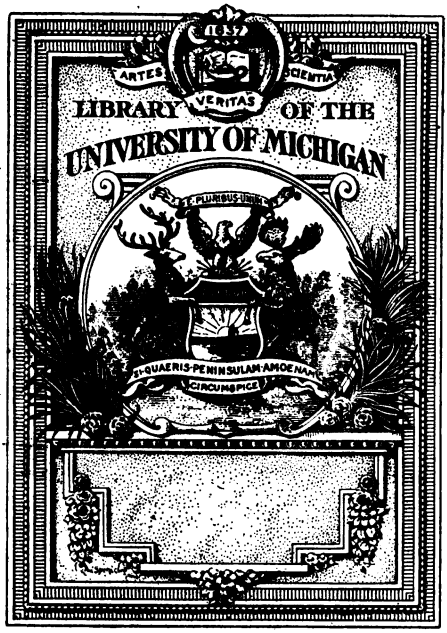
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI·QUAERIS·PENINSULAM·AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
D8 Eiv
N1

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté..... 1
Amaury..... 1
Ange Pitou..... 2
Ascanio..... 2
Une Aventure d'Amour..... 1
Aventures de John Davys..... 2
Les Baleiniers..... 2
Le Bâtard de Mauléon..... 3
Black..... 1
Les Blancs et les Bleus..... 3
La Bouillie de la comtesse Berthe..... 1
La Boule de Neige..... 1
Bric-à-Brac..... 2
Un Cadet de Famille..... 3
Le Capitaine Pamphile..... 1
Le Capitaine Paul..... 1
Le Capitaine Richard..... 1
Catherine Blum..... 1
Causeries..... 2
Cécile..... 1
Charles le Téméraire..... 2
Le Chasseur de sauvagine..... 1
Le Château d'Eppstein..... 2
Le Chevalier d'Harmental..... 2
Le Chevalier de Maison-Rouge..... 2
Le Collier de la Reine..... 3
La Colombe..... 1
Les Compagnons de Jéhu..... 3
Le Comte de Monte-Cristo..... 6
La Comtesse de Charny..... 6
La Comtesse de Salisbury..... 2
Les Confessions de la marquise..... 2
Conscience l'innocent..... 2
Mystérieux. — Le Docteur Conscience..... 2
— La Fille du Marquis..... 2
La Dame de Monsoreau..... 3
La Dame de Volupté..... 2
Les Deux Diane..... 3
Les Deux Reines..... 2
Dieu dispose..... 2
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman..... 2
Le Drame de Quatre-Vingt-Treize..... 3
Les Drames de la mer..... 1
La Femme au Collier de velours..... 1
Fernande..... 1
Une Fille du Régent..... 1
Le Fils du Forçat..... 1
Les Frères corses..... 1
Gabriel Lambert..... 1
Les Garibaldiens..... 1
Gaule et France..... 1
Georges..... 1
Un Gil Blas en Californie..... 1
Les Grands Hommes en robe de chambre: — César..... 2
Henri IV, Louis XIII, Richelieu..... 2
La Guerre des Femmes..... 2
Histoire d'un Casse-Noisette..... 1
Les Hommes de Fer..... 1
L'Horoscope..... 1
L'Ile de feu..... 2
Impressions de voyage:
— Une Année à Florence..... 1
— L'Arabie-Heureuse..... 3
— Les Bords du Rhin..... 1
— Le Capitaine Arena..... 1
— Le Caucase..... 3
Impressions de voyage :
— Le Corricolo..... 1
— Le Midi de la France..... 2
— De Paris à Cadix..... 2
— Quinze jours au Sinaï..... 2
— En Russie..... 4
— En Suisse..... 3
— Le Speronare..... 1
— La Villa Palmieri..... 1
— Le Véloce..... 2
Ingénue..... 2
Isabel de Bavière..... 2
Italiens et Flamands..... 2
Ivanhoe de Walter Scott (trad.)..... 2
Jacques Ortis..... 1
Jane..... 1
Jehanne la Pucelle..... 1
Louis XIV et son siècle..... 1
Louis XV et sa Cour..... 4
Louis XVI et la Révolution..... 2
Les Louves de Machecoul..... 2
Madame de Chamblay..... 3
La Maison de Glace..... 2
Le Maître d'Armes..... 2
Les Mariages du père Olifus..... 1
Les Médicis..... 1
Mes Mémoires..... 10
Mémoires de Garibaldi..... 2
Mémoires d'une aveugle..... 2
Mémoires d'un Médecin. — J. Balsamo. 5
Le Meneur de Loups..... 1
Les Mille et un Fantômes..... 1
Les Mohicans de Paris..... 4
Les Morts vont vite..... 2
Napoléon..... 1
Une nuit à Florence..... 1
Olympe de Clèves..... 3
Le Page du duc de Savoie..... 2
Parisiens et Provinciaux..... 2
Le Pasteur d'Ashbourn..... 2
Pauline et Pascal Bruno..... 1
Un Pays inconnu..... 1
Le Père Gigogne..... 2
Le Père la Ruine..... 1
Le Prince des Voleurs..... 2
La Princesse de Monaco..... 2
La Princesse Flora..... 1
Les Quarante-Cinq..... 3
La Régence..... 1
La Reine Margot..... 2
Robin Hood le Proscrit..... 2
La Route de Varennes..... 1
Le Salteador..... 1
Salvator (suite et fin des Mohicans de Paris) 5
Souvenirs d'Antony..... 1
Les Stuarts..... 1
Sultanetta..... 1
Sylvandire..... 1
La Terreur prussienne..... 2
Le Testament de M. Chauvelin..... 1
Trois Maîtres..... 1
Les Trois Mousquetaires..... 2
Le Trou de l'Enfer..... 1
La Tulipe noire..... 1
Le Vicomte de Bragelonne..... 6
La Vie au désert..... 2
Une vie d'artiste..... 1
Vingt ans après..... 3

Clichy.—Impr. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières

IMPRESSIONS
DE VOYAGE
— LE VÉLOCE —

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1871

Droits de reproduction et de traduction réservés

IMPRESSIONS

DE VOYAGE

LE VÉLOCE

OU

TANGER, ALGER ET TUNIS

LE VÉLOCE.

Nous arrivâmes à Cadix le mercredi 18 novembre 1846.

Nous étions assez inquiets. Il avait été convenu entre monsieur le ministre de l'instruction publique et moi, avant mon départ de Paris, qu'un bâtiment à vapeur nous attendrait à Cadix pour nous transporter à Alger : de Séville, où nous retenaient, et le bon accueil des habitans, et la promesse de Montès et du Chiclanero qui s'étaient engagés à nous donner une course de taureaux, j'avais écrit à monsieur Huet,

consul à Cadix, pour lui demander s'il connaissait dans le port quelque paquebot de guerre stationnant à notre intention, et il nous avait répondu que depuis huit jours aucun paquebot de guerre d'aucune nation n'était entré à Cadix, ce qui ne nous avait point empêchés de partir, pour être fidèles à notre rendez-vous si notre bâtiment ne l'était pas au sien.

Seulement nous étions restés trois jours de plus à Séville que nous ne comptions y rester.

Ces trois jours de retard dans notre itinéraire avaient eu pour but, vous le savez, madame, d'attendre mon fils qui, un beau matin, avait disparu; les renseignemens recueillis sur lui m'avaient bien indiqué qu'il avait repris la route de Cordoue, mais ne m'en avaient point dit davantage; or, comme il existe une route qui va directement de Cordoue à Cadix en laissant Séville à deux lieues sur la gauche, j'espérais, en arrivant dans la ville du Soleil, trouver mon paquebot et retrouver mon fils.

Le rendez-vous pour Alexandre était à l'hôtel de l'Europe; ceux de mes lecteurs qui veulent tout savoir, et qui désireraient de plus amples renseignemens sur cette absence, sont renvoyés à mes lettres sur l'Espagne.

Notre attention tout entière, en entrant dans le port de Cadix, n'était donc point pour cette charmante ville qui, comme le dit Byron :

> Blanche, grandit aux yeux, fille du flot amer,
> Entre l'azur du ciel et l'azur de la mer.

Notre attention était toute pour la rade.

Cette rade offrait aux regards une véritable forêt de mâts,

au milieu desquels nous voyions avec joie s'élever deux cheminées, et flotter deux pavillons.

Ces deux pavillons étaient tous deux tricolores.

Donc, au lieu d'un bâtiment français, il y en avait deux dans la rade.

Nous mîmes pied à terre sur la jetée, et, tandis que mes compagnons surveillaient le débarquement, je courus jusqu'à la douane pour y prendre des informations.

Ces deux bâtimens étaient l'*Achéron* et le *Véloce*.

L'*Achéron*, arrivé depuis trois jours, allait porter sur la côte du Maroc monsieur Duchâteau, notre consul à Tanger, chargé de présenter à Abd-el-Rhaman les présens du roi de France.

Le *Véloce*, arrivé depuis la veille seulement, n'avait point encore de destination connue.

Toute notre espérance se concentra donc sur le *Véloce*.

Après les difficultés habituelles, la douane nous laissa passer, et nous nous acheminâmes à travers des rues un peu plus larges mais aussi mal pavées que les rues de Séville, de Grenade et de Cordoue, vers l'hôtel de l'Europe.

Notre installation n'y était point faite encore, qu'on m'annonça monsieur Vial, second de la corvette le *Véloce*.

Au milieu de l'inquiétude générale, j'avais toujours gardé la sérénité qui convient aux chefs d'expéditions, je me retournai vers mes compagnons, restés dans les différentes attitudes où les avait surpris l'annonce du mosso, avec un regard qui leur disait clairement :

— Vous voyez que je n'avais pas eu tort de compter sur la promesse qui m'avait été faite.

Tous s'inclinèrent.

Monsieur Vial fut introduit.

Il était détaché du bâtiment par le commandant Bérard, et m'apportait une lettre.

Monsieur le ministre de la marine ayant dit à la tribune que le *Véloce* avait été mis à ma disposition par *un malentendu*, on me permettra de consigner ici cette lettre tout entière, elle donnera une idée du degré de croyance que l'on peut accorder à messieurs les ministres en général, et à monsieur le ministre de la marine en particulier.

Attention !

Gouvernement général de l'Algérie. — Cabinet.

Monsieur,

« Le maréchal n'est arrivé à Alger que le 6 de ce mois, et c'est en débarquant que j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Madrid; nous recevions en même temps une lettre de monsieur de Salvandy, qui nous demandait de vous envoyer chercher à Cadix.

» Je ne saurais vous dire, monsieur, combien le maréchal a été affligé de ce contre-temps, qui nous prive de vous voir quelques jours plus tôt. Un bateau à vapeur part ce soir pour Oran, et porte à la frégate le *Véloce* l'ordre d'aller vous chercher à Cadix, ou sur le point de la côte où vous pourriez vous trouver; le commandant doit même s'informer si vous n'auriez pas fait une excursion dans les environs, et vous attendre là où vous pourriez vous embarquer. J'espère, monsieur, que le beau pays où vous vous trouviez vous aura fait prendre un peu en patience la quarantaine involontaire que nous vous faisons faire sur la côte d'Espagne.

» Le *Véloce* vous ramènera à Oran en passant par Tanger; de là vous gagnerez Alger, quand vous voudrez, par le bâtiment à vapeur qui part le samedi de chaque semaine; là,

nous vous recevrons avec tout votre état-major : nous désirons beaucoup vous voir le plutôt possible parmi nous; c'est pourquoi je vous prie, en mon nom, de ne vous arrêter que le temps nécessaire à Oran, et de gagner vite la capitale de l'Algérie *en gardant le droit de retourner sur vos pas si vous le jugez convenable.*

» Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, que le maréchal sera très heureux de recevoir les compagnons de voyage que vous vous êtes adjoints.

» *Je regrette bien, monsieur, de ne pas pouvoir aller au-devant de vous jusqu'à Cadix.* J'aurais été heureux de me rapprocher plus tôt de vous, mais je ne m'appartiens pas. Le maréchal est arrivé ici tout à fait malade, et n'a pas encore pu reprendre son commandement; enfin, nous avons trouvé en arrivant une telle masse de travail arriéré, qu'il n'y a pas eu moyen de ne point se mettre à l'ouvrage.

» Recevez, monsieur, avec l'expression de mes regrets pour tous vos accidens, l'assurance des vœux sincères que je forme pour votre heureux voyage, et de mes sentimens les plus distingués (1). »

Je m'attendais à la simple communication d'un ordre diplomatique ou militaire. Je recevais avec cet ordre une lettre

(1) Je ne sais si la personne qui m'a écrit cette lettre, et qui était attachée au gouvernement général de l'Algérie, est en ce moment en France ou à Alger; mais quelque part qu'elle soit, je la prie de recevoir mes remercîmens pour son accueil plus gracieux encore qu'il n'avait été promis; et, quoique mes occupations me donnent vis-à-vis d'elle les apparences de l'ingratitude et de l'oubli, je la prie de croire à ma mémoire, et surtout à ma reconnaissance.

charmante de goût et de politesse, c'était beaucoup plus que je n'espérais.

Je remerciai monsieur Vial de la peine qu'il avait bien voulu prendre, et comme on vint nous annoncer que la table était servie, bon gré, mal gré, je le retins à dîner avec nous.

Le dîner se passa en questions : le *Véloce* était-il bon marcheur? le capitaine était-il bon compagnon? le temps promettait-il d'être beau?

Ce n'était point par la marche que brillait le *Véloce*. C'était un beau et brave bâtiment, tenant puissamment la mer, se comportant à merveille par un gros temps, sachant, grâce à l'expérience de son équipage, se tirer d'un mauvais pas, comme il l'avait prouvé à Dunkerque un jour qu'il avait l'honneur de porter le roi de France et une partie de la famille royale, mais il avait une chaudière trop petite pour sa taille, un mouvement trop faible pour sa corpulence; enfin, ce n'était aucunement la faute du *Véloce* s'il était mauvais marcheur, seulement, il fallait bien l'avouer, le *Véloce*, dans ses beaux jours, ne filait que sept ou huit nœuds à l'heure, c'est-à-dire ne faisait que deux lieues à deux lieues et demie.

Quant au capitaine Bérard, c'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, courtois comme le sont en général tous les officiers de marine, mais grave et silencieux; rarement on l'avait vu rire à bord, et l'on doutait fort que, malgré la provision de gaîté que nous avions apportée de Paris, et que nous n'avions pas encore dépensée tout entière, nous parvinssions à dérider son front.

Quant au temps, il était inutile d'en parler, il serait beau.

Cette assurance éclaircit un peu l'avenir aux yeux de Maquet, qui, ayant manqué de mourir du mal de mer sur le Guadalquivir, n'envisageait pas d'une façon riante un voyage

dans le pays des Cimmériens, que les anciens regardaient comme le berceau des tempêtes.

Le dîner fut gai, et nous donnâmes à monsieur Vial un échantillon de ce que nous pouvions faire sous ce rapport-là : lui, de son côté, nous parut un excellent convive, et nous nous quittâmes enchantés les uns des autres.

Il avait été convenu que le lendemain à midi nous irions à bord du *Véloce* rendre visite au capitaine, et que le samedi 21, à huit heures du matin, nous appareillerions pour Tanger.

Ces trois jours avaient été réclamés par mes compagnons pour voir Cadix, et par moi pour donner à Alexandre le temps de nous rejoindre.

Le lendemain, à onze heures du matin, comme nous faisions nos préparatifs pour nous rendre à bord, on nous annonça le commandant Bérard.

C'était en effet le capitaine du *Véloce* qui prévenait notre visite en venant nous faire la sienne. Nous reconnûmes là, avec un peu de honte, cette extrême courtoisie de nos officiers de marine. Le commandant Bérard resta quatre heures avec nous, et je crois qu'à son retour à bord il était aussi charmé de nous avoir pour passagers que nous l'étions nous de l'avoir pour capitaine.

Il avait été arrêté que notre visite au *Véloce* serait remise au lendemain, et que dans cette visite nous prendrions connaissance de notre aménagement.

Nous fûmes exacts. Le *Véloce* nous attendait comme une coquette sous les armes ; le commandant était à l'escalier, tout l'équipage était sur le pont; nous fûmes reçus au son du sifflet du contre-maître.

Le commandant s'empara de nous et nous emmena dans

l'entrepont. La salle à manger, que l'on nous indiqua tout d'abord, — le commandant ayant entendu dire que depuis Bayonne nous mourions de faim, — la salle à manger portait encore des traces des augustes passagers qu'elle avait reçus; ses moulures étaient dorées; et des rideaux de soie cerise servaient de portières aux chambres qui s'ouvraient sur elle.

Ces chambres étaient au nombre de cinq.

Celle de poupe, on y entrait par deux portes, tenait toute la largeur du bâtiment; c'était la plus grande, mais aussi c'était celle où il y avait le plus de mouvement, surtout dans le tangage, cette chambre formant l'extrémité du navire.

Les quatre autres accompagnaient ses flancs.

Au nombre des quatre dernières était la chambre du capitaine. A la première ouverture qu'il fit de son désir de me la céder, je l'arrêtai court, et il fut convenu qu'autant que possible nous ne déplacerions personne.

Restaient donc trois chambres.

J'en pris une, Boulanger prit l'autre; la troisième fut réservée à Alexandre.

Nous avions voulu faire à Maquet et à Giraud les mêmes politesses que le capitaine nous avait faites, mais Maquet et Giraud s'étaient déjà renseignés près de Vial, et ils déclarèrent qu'ils ne quitteraient pas le carré des officiers.

Le carré des officiers étant placé juste au centre du bâtiment, c'est de tout le navire l'endroit où le mouvement est le moins sensible.

Il leur fut donc montré à chacun une chambre excellente dans le susdit carré.

Quant à Desbarolles, il se vantait hautement d'être par-

faitement familiarisé avec les caprices de Neptune, et il avait, en conséquence, désiré garder toute son indépendance relativement au lieu où il passerait la nuit.

Comme il restait cinq chambres vacantes, nous ne nous inquiétâmes point trop; c'était plus qu'il n'en fallait pour le loger lui et sa carabine.

Vial mit en outre à notre disposition sa cabine du pont; il y avait juste dans cette cabine la place d'une table, d'un lit et d'une chaise, mais c'était une véritable trouvaille, à cause de la localité qui permettait à l'air d'entrer par la porte et de sortir par la fenêtre, et *vice versâ*.

On nous présenta l'armurier, dont nos fusils avaient le plus grand besoin; on devait faire un ballot de toutes les armes, et ce ballot lui serait remis directement; je le nommai, séance tenante, mon armurier extraordinaire.

J'ai déjà mon armurier ordinaire, dont j'aurai l'occasion, je l'espère bien, d'entretenir mes lecteurs pendant le cours de cet ouvrage.

Nous revînmes à Cadix, enchantés du bâtiment, du capitaine et de ses officiers. Tout en partageant notre enthousiasme, Giraud et Maquet exprimaient le leur plus froidement. J'ai déjà expliqué la cause de cette froideur.

Giraud, j'ai oublié de consigner la chose en son temps et lieu, Giraud n'avait échappé au mal de mer sur le Guadalquivir, qu'en se tenant couché sur le pont, de San-Lucar à Cadix.

Nous attendîmes vainement Alexandre pendant la journée du lendemain et celle du surlendemain; non-seulement Alexandre ne reparut point, mais les nouvelles qu'on recevait de lui par les conducteurs de diligence et les courriers de malle-poste, se formulaient d'une façon si fantastique,

qu'il était impossible d'établir sur ces nouvelles aucune probabilité de retour.

Heureusement, un jeune Français que nous avions rencontré à Séville, monsieur de Saint-Prix, nous avait suivis jusqu'à Cadix. Il me promit d'y attendre Alexandre, et de me l'expédier à Gibraltar par un des bâtimens à vapeur faisant la traversée entre l'ancienne Gadès et l'ancienne Calpé.

Malgré toutes ces précautions prises pour l'heureux retour de l'enfant prodigue, je n'en quittai pas moins Cadix le cœur serré et l'esprit inquiet; mais l'heure du départ avait été fixée au samedi 21, à huit heures du matin, et le samedi 21, à sept heures et demie, nous mettions le pied sur le canot envoyé par le commandant pour nous prendre sur le port, tandis que la yole, avec son équipage au grand complet, chargeait nos bagages.

Le *Véloce* était environné d'une nuée de mouettes, de margats et de goëlands. En arrivant dans les eaux du bâtiment, je voulus donner à nos futurs compagnons un échantillon de mon savoir-faire, je lâchai mes deux coups de fusil sur deux margats qui tombèrent tous deux.

Les matelots de la yole allèrent les chercher, tandis qu'après ce coup d'éclat, nous marchions triomphalement à bord.

Le hasard avait fait que les deux margats n'étaient que démontés, on les apporta à leur tour; le chirurgien leur fit l'opération à l'aide d'une paire de ciseaux, et on les lâcha sur le pont, où ils se mirent incontinent à courir et à manger, à la suprême joie de ces grands enfans qu'on appelle les matelots.

Tous deux furent baptisés à l'instant même, l'un reçut le nom du *Véloce* et l'autre de l'*Achéron*.

Paul apportait un troisième passager, démonté sur le Guadalquivir, c'était un goëland de la plus grosse espèce, et qui avait l'air d'un albatros, celui-là s'appelait déjà le *Rapido*, du nom du bâtiment qui nous avait transportés de Séville à Cadix.

La formalité voulait que nous remissions nos passeports entre les mains du capitaine; nous nous empressâmes de remplir la formalité, afin de sortir le plus tôt possible de notre caractère officiel.

Comme monsieur le ministre de la guerre et monsieur le ministre des affaires étrangères ont dit tous deux à la tribune,

Le premier : *Qu'on pouvait me croire effectivement chargé d'une mission, puisque je m'en vantais à tout propos*,

Et le second : *Qu'il ignorait complétement qu'une mission eût été donnée au monsieur dont il était question*, mes lecteurs me permettront de mettre sous leurs yeux mon passeport, comme j'ai déjà fait de la lettre relative au *Véloce*.

Après quoi, j'en aurai fini avec ces messieurs.

« Au nom du roi des Français,

» *Nous, ministre secrétaire d'Etat des affaires étrangères*, prions les officiers civils et militaires, chargés de maintenir l'ordre public, dans l'intérieur du royaume et dans tous les pays amis ou alliés de la France, de laisser passer librement monsieur Alexandre Dumas Davy de la Pailleterie, se rendant en Algérie par l'Espagne, *chargé d'une mission du ministère de l'instruction publique*.

» Voyageant avec deux domestiques.

» Et de lui donner aide et protection en cas de besoin.

» Le présent passeport délivré à Paris, le 2 octobre 1846.

» Signé GUIZOT.

» Par le ministère,

» *Le chef de bureau de la chancellerie,*

» DE LAMARRE. »

On objectera que monsieur le ministre des affaires étrangères signe tant de passeports qu'il a bien pu oublier qu'il ait signé celui-là.

A l'objection, je répondrai qu'une circonstance toute personnelle aurait dû aider sa mémoire.

Le 2 octobre, à onze heures du matin, monsieur le ministre des affaires étrangères m'avait fait prier, par monsieur Génie, de venir en personne prendre mon passeport au ministère.

J'avais eu l'honneur de me rendre à cette invitation, et j'étais resté près de deux heures à l'hôtel du boulevard des Capucines.

Si monsieur Guizot l'a oublié, monsieur de Salvandy, qui a déjà donné la preuve qu'il avait plus de mémoire que ses confrères, se le rappellera certainement.

TRAFALGAR.

Je vous ai déjà fait faire connaissance, madame, avec le commandant Bérard et le lieutenant Vial. Un mot maintenant sur le reste de l'état-major du *Véloce*.

Il se composait de quatre officiers :

Le second lieutenant, le deuxième enseigne (1), le chirurgien-major, et le commissaire.

Le second lieutenant, monsieur Salles, était un homme de trente-cinq ans à peu près, blond, d'une figure douce et agréable, fort instruit, et de relations charmantes ; mais d'une santé assez mauvaise pour lui donner des heures de mélancolie, pendant lesquelles il se tenait enfermé dans sa cabine, n'apparaissant sur le pont que pour son service. Lorsque nous nous séparâmes, nous l'avions à peu près guéri, non pas de sa maladie, mais de sa tristesse ; je crois qu'il nous a regrettés, ne fût-ce que comme révulsifs.

Le deuxième enseigne, monsieur Antoine, était un homme déjà âgé : pourquoi n'était-il encore que second enseigne? personne n'eût pu le dire ; car il passait à bord pour un excellent officier. Cependant, quoiqu'il eût vingt ans de service, comme il n'était pas porté sur les cadres, il pouvait être renvoyé, sans retraite, au premier caprice passant dans la

(1) Le premier enseigne, monsieur Durande, était absent : on saura bientôt pour quelle mission.

tête d'un chef de bureau du ministère de la marine. Cette position précaire l'inquiétait. Soit misanthropie, soit timidité, nous le vîmes peu.

Le chirurgien major, monsieur Marquès, était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans; il faisait sur le *Véloce* l'intérim du chirurgien du bâtiment, en congé ou malade, je ne sais plus trop. Il appartenait à l'armée de terre; il n'était pas encore familiarisé avec le perfide élément, comme on dit au palais de l'Institut. Maquet et Giraud lui furent spécialement recommandés.

Le commissaire, monsieur Rebec, arrivait de Marseille en droite ligne : non-seulement il en arrivait, mais encore il y était né; origine qui nous rapprocha à l'instant même. En effet, vous le savez, madame, Marseille est une seconde patrie pour moi, tant elle me fut hospitalière; quelques-uns de mes meilleurs amis sont de Marseille : Méry, Autran. Quand j'ai voulu créer deux types : l'un de l'intelligence humaine portée au plus haut degré; l'autre, de l'honneur commercial poussé aux dernières limites; je les ai empruntés à cette fille de la vieille Phocée, que j'aime comme une mère; et je les ai nommés Dantès et Morrel.

Le reste de l'équipage, sous-officiers et matelots, se composaient de cent vingt hommes à peu près.

Nous n'eûmes, pour le moment, que le temps de faire une connaissance toute superficielle; aussitôt que nous fûmes à bord, on commença d'appareiller.

La prédiction de Vial à l'endroit du baromètre ne s'était point réalisée; au lieu du beau fixe qui nous était promis, il tombait une pluie fine qui jetait un voile de brume sur cette ville d'azur, d'émeraude et d'or, que l'on nomme Cadix; mais Vial n'en maintenait pas moins son dire; il ne s'agis-

sait que de sortir du port pour que le baromètre remontât; et le vent de la pleine mer, chassant devant lui brouillard et nuages, devait, avant qu'il fût midi, nous rendre, en échange de ce soleil de novembre et de cette atmosphère d'occident, ce soleil toujours jeune et ce ciel toujours pur de l'Afrique.

Il y a dans ce mot Afrique quelque chose de magique et de prestigieux qui n'existe pour aucune des autres parties du monde. L'Afrique a été de tout temps la terre des enchantemens et des prodiges; demandez plutôt au vieil Homère, et il vous dira que c'est sur son rivage enchanté que poussait le lotus, ce fruit si doux qu'il faisait perdre aux étrangers qui le mangeaient le souvenir de la terre natale; c'est-à-dire le plus puissant de tous les souvenirs.

C'est en Afrique qu'Hérodote place le jardin des Hespérides, dont Hercule doit cueillir les fruits, et le palais des Gorgones, dont Persée doit forcer les portes.

C'est en Afrique qu'il faut chercher ce pays des Garamanthes où, au dire d'Hérodote encore, les bœufs sont obligés de paître à reculons, à cause de leurs cornes étranges qui s'allongent parallèlement à la tête et se courbent en avant de leur museau.

C'est en Afrique que Strabon place ces sangsues longues de sept coudées, dont une seule suffit pour sucer le sang de douze hommes.

Si l'on en croit Pomponius Méla, les satyres, les faunes et les égypans habitaient l'Afrique; et c'était non loin des montagnes où bondissaient ces génies capripèdes que vivaient les Atlantes, derniers débris d'une terre disparue, et qui hurlaient au lever et au coucher du soleil.

Ces monocoles, qui, sur une seule jambe, couraient aussi vite que l'autruche et que la gazelle; ces léocrotes, qui ont

les jambes du cerf, la tête du blaireau, la queue, le cou et la poitrine du lion ; ces psylles, dont la salive guérissait les morsures des serpens; le caloplebas, qui tue aussi sûrement avec son regard que le Parthe avec sa flèche ; le basilic, dont l'haleine dissout la pierre la plus dure, étaient tous des animaux originaires d'Afrique.

« Et, dit Pline, il n'y a rien d'étonnant à ce que l'Afrique soit la terre des prodiges et des monstres, car l'eau y est si rare, qu'il y a toujours nombre de bêtes féroces auprès des sources et des lacs ; et là, de gré ou de force, les mâles s'accouplent avec les femelles de races différentes, et de cette façon produisent des êtres à noms inconnus, des individus à formes nouvelles. »

C'est en Afrique encore que régnait ce fameux Prête-Jean, que Marco Polo fait plus puissant que tous les autres princes de la terre, plus riche que tous les autres rois du monde, et qui tenait sous son empire plus de la moitié du cours du Nil.

C'est en Afrique aussi que l'aigle fécondait la louve, et que de ce rapprochement naissait le dragon, ce monstre qui fait éclater en naissant les entrailles de sa mère, qui porte le bec, les ailes de l'oiseau, qui a la queue du serpent, la tête du loup, la peau du tigre, et que Léon l'Africain eût vu sans doute, si la nature n'avait pas privé le monstre de paupières, ce qui le force de demeurer dans l'obscurité, le grand jour lui faisant mal aux yeux.

Le docteur Schaw, il y a à peine trois cents ans de cela, n'a-t-il pas rencontré, à Alger même, le fameux mulet produit de la vache et de l'âne, qui tient à la fois du père et de la mère, et qui s'appelle le kumrah?

Il n'y a pas jusqu'aux tempêtes d'Afrique qui nous appa-

raissent sous un aspect plus effrayant que les autres tempêtes. Il n'y a pas jusqu'aux vents du désert qui ne prennent un nom mystérieux en soulevant cet océan de sable aux flots brûlans, qui, jaloux sans doute d'avoir vu la mer Rouge engloutir Pharaon et ses Égyptiens, étouffa Cambyse et son armée.

Nos paysans sourient quand on leur parle du vent du nord ou du vent du sud.

L'Arabe tremble quand on lui parle du simoun ou du khamsin.

Enfin, n'est-ce pas en Afrique que l'on a découvert, en l'an de grâce 1845, et que l'on a fait reconnaître à la commission scientifique en général, et au colonel Bory de Saint-Vincent en particulier, le fameux rat à trompe dont nous aurons l'honneur de vous entretenir plus tard? Charmant petit animal, soupçonné par Pline, nié par monsieur Buffon, et retrouvé par les zéphirs, ces grands explorateurs de l'Algérie.

Ainsi vous le voyez, madame, depuis Homère jusqu'à nous, l'Afrique n'a pas cessé d'être un monde de plus en plus fabuleux, qui, aux yeux des voyageurs et des philosophes, doit doubler d'attrait, comparé surtout à notre monde qui, en devenant de plus en plus réel, a le malheur de devenir de plus en plus triste.

Heureusement, madame, que, pour le moment, nous flottions juste entre les deux mondes, ayant à bâbord, comme nous disons maintenant, le détroit de Gibraltar, qui se resserre et s'enfonce à l'orient; à l'arrière, la terre d'Europe qui disparaît dans la pluie; et à l'avant, les montagnes du Maroc qui apparaissent dans le soleil.

Maquet est déjà couché dans sa cabine: aux premiers

mouvemens du *Véloce*, la terre a paru littéralement manquer sous ses pieds, et il lui a fallu passer incontinent de la position perpendiculaire à la position horizontale.

Giraud est encore debout, si cela peut s'appeler debout; mais il est enveloppé dans sa mante; il ne dit pas une parole, tant sa crainte d'ouvrir la bouche est grande; de temps en temps il s'assied, triste comme Jérémie au bord du Jourdain : Giraud pense à sa famille.

Desbarolles se promène à grands pas, de l'avant à l'arrière, avec Vial; il cause et gesticule, racontant son voyage en Espagne, ses rixes avec les muletiers de la Catalogne, ses chasses avec les bandits de la Sierra-Morena, ses amours avec les manolas de Madrid, et ses combats avec les voleurs de Villa Major et du Malo Sitio. A chaque retour, il prend sur le cigare de son interlocuteur l'avantage du vent. Je ne crois pas que le voyage se termine, sans que Desbarolles éprouve quelques atteintes de ce mal sans remède qui tourmente Maquet et qui menace Giraud.

Boulanger et moi sommes montés sur un banc et accrochés d'une main aux cordages; nous suivons les mouvemens oscillateurs du bâtiment, en étudiant la gradation et la dégradation des teintes. A portée de la main, j'ai une carabine chargée à balle dans l'attente des marsouins, et un fusil chargé à plomb, en l'honneur des margats, des mouettes, des goëlands, ou de tout autre volatile qui voudrait nous faire cette joie de passer à portée du coup.

Un quart de l'équipage est sur le pont, le reste vaque à ses affaires, c'est-à-dire dort, joue ou bavarde dans les premiers dessous, comme on dirait à l'Opéra; les vingt ou vingt-cinq hommes visibles sont pittoresquement groupés sur la gatte, au pied du cabestan, ou sur les canons.

Trois mousses jouent avec nos amputés, qui sautillent après les mies de pain qu'ils leur jettent, et qui continuent à affecter l'insouciance la plus complète pour le déplacement forcé qu'on leur impose.

Le bâtiment va tout seul, comme le navire *Argos*, sans qu'il y ait besoin, pour le diriger, d'autre puissance ou d'autre volonté que celle du timonier, qui, d'un air indolent, tourne une roue tantôt à droite, tantôt à gauche.

Il y a quelque chose de charmant à se sentir entraîner ainsi vers l'inconnu.

Cet inconnu est devant nous, et nous nous en rapprochons à chaque instant. Vial a dit vrai, le ciel s'éclaircit, et la mer se calme. Un courant visible existe de l'Océan à la Méditerranée. Mais vous comprenez que ce qui peut causer de graves inquiétudes à un navire à voiles ne préoccupe aucunement ces rois de la mer qui sillonnent leur empire assis sur un trône de flamme, avec une couronne de fumée au front.

On parle toujours de la longueur des traversées. Il est possible que dans les hautes latitudes, là où la terre a disparu complétement, là où l'on ne voit, aussi loin que le regard puisse s'étendre, autre chose que le ciel et l'eau, il est possible que l'ennui vienne avec le malaise, son précurseur ou son compagnon, s'asseoir côte à côte du passager ; mais, en vérité, pour le penseur, c'est-à-dire pour l'homme qui essaye de plonger ses regards dans les abîmes de la mer ou dans les profondeurs du ciel, ces deux emblèmes de l'infini, je ne sais pas de spectacle plus changeant, plus varié, et souvent plus sublime, que cet horizon désert à l'extrémité duquel semblent se toucher, le nuage, cette vague du ciel, la vague, ce nuage de la mer.

Je sais bien qu'on ne peut rêver éternellement; qu'il y a des traversées de trois ou quatre mois, et qu'un rêve de trois ou quatre mois finit par sembler un peu long; mais les Orientaux ne rêvent-ils pas toute leur vie, et quand par hasard ils se réveillent, ne se hâtent-ils pas d'avoir recours, pour se rendormir au plus vite, à l'opium ou au hatchich.

J'allais joindre l'exemple au précepte, et m'enfoncer jusqu'au cou dans ma rêverie, lorsqu'en passant à côté de moi, toujours causant avec Desbarolles, Vial me toucha l'épaule, et allongeant la main dans la direction d'un cap, sur lequel se jouait triomphalement un rayon de soleil vainqueur de la pluie.

— Trafalgar! me dit-il.

Il y a des noms qui ont une singulière puissance, car ils portent en eux tout un monde d'idées, qui aussitôt qu'elles se présentent à notre esprit, viennent l'envahir et en chasser violemment les idées antérieures, au milieu desquelles notre esprit se reposait calme et serein comme un sultan dans son sérail.

Entre l'Angleterre et nous, il y a six mots qui résument toute notre histoire :

CRÉCY, — POITIERS, — AZINCOURT, — ABOUKIR, — TRAFALGAR ET WATERLOO.

Six mots exprimant chacun une de ces défaites dont on croit qu'un pays ne se relèvera jamais, une de ces blessures par lesquelles on croit qu'un peuple doit perdre tout son sang.

Et cependant la France s'est relevée, et cependant le sang est rentré dans les veines de son robuste peuple; l'Anglais nous a toujours vaincus; mais nous l'avons toujours chassé.

Jeanne d'Arc a reconquis à Orléans la couronne qu'Hen-

ri VI avait déjà posée sur sa tête; Napoléon, avec l'épée de Marengo et d'Austerlitz, a gratté à Amiens les fleurs de lis dont s'écartelait depuis quatre cents ans le blason de Georges IV.

Il est vrai que les Anglais ont brûlé Jeanne d'Arc à Rouen et enchaîné Napoléon à Sainte-Hélène.

Nous nous en sommes vengés en faisant de l'une une martyre et de l'autre un Dieu.

Maintenant d'où vient cette haine, qui attaque sans cesse, cette force qui repousse éternellement?

D'où vient ce flux qui, depuis cinq siècles, apporte l'Angleterre chez nous, et ce reflux qui, depuis cinq siècles, la remporte chez elle?

Ne serait-ce pas que dans l'équilibre des mondes elle représenterait la force et nous la pensée, et que ce combat éternel, cette étreinte sans fin, ne serait rien autre chose que la lutte génésiaque de Jacob et de l'ange, qui luttèrent toute une nuit front contre front, flanc contre flanc, genou contre genou, et jusqu'à ce que vînt le jour.

Trois fois renversé, Jacob se releva trois fois; et, resté debout enfin, devint le père des douze tribus qui peuplèrent Israël et se répandirent sur le monde.

Autrefois, aux deux côtés de la Méditerranée, existaient deux peuples personnifiés par deux villes qui se regardaient, comme des deux côtés de l'Océan se regardent la France et l'Angleterre; ces deux villes étaient Rome et Carthage.

Aux yeux du monde, à cette époque, elles ne représentaient que deux idées matérielles: l'une le commerce, et l'autre l'agriculture; l'une la charrue, l'autre le vaisseau.

Après une lutte de deux siècles, après Trébie, Cannes et Trasimène, ces Crécy, ces Poitiers, ces Waterloo de Rome,

Carthage fut anéantie à Zama, et la charrue victorieuse passa sur la ville de Didon, et le sel fut semé dans les sillons de la charrue, et les malédictions infernales furent suspendues sur la tête de quiconque essayerait de réédifier ce qui venait d'être détruit.

Pourquoi fut-ce Carthage qui succomba et non point Rome? Est-ce parce que Scipion fut plus grand qu'Annibal? Non. Comme à Waterloo, le vainqueur disparaît tout entier dans l'ombre de vaincu.

Non, c'est que la pensée était avec Rome; c'est qu'elle portait dans ses flancs féconds la parole du Christ, c'est-à-dire la civilisation du monde; c'est qu'elle était, comme phare, aussi nécessaire aux siècles écoulés que l'est la France aux siècles à venir.

Voilà pourquoi la France s'est relevée des champs de bataille de Crécy, d'Azincourt, de Poitiers ou de Waterloo! Voilà pourquoi la France n'a pas été engloutie à Aboukir et à Trafalgar!

C'est que la France catholique, c'est Rome; c'est que l'Angleterre protestante n'est que Carthage.

L'Angleterre peut disparaître de la surface du monde, et la moitié du monde, sur laquelle elle pèse, battra des mains.

Que la lumière qui brille aux mains de la France, tantôt torche ou tantôt flambeau, s'éteigne, et le monde tout entier poussera, dans les ténèbres, un long cri d'agonie et de désespoir.

EN RADE.

A six heures et demie du soir, c'est-à-dire à la nuit close, nous jetâmes l'ancre à une demi-lieue à peu près de Tanger.

Il ne fallait pas songer à y entrer le même soir, aussi, à l'annonce que le dîner était servi, descendîmes-nous dans la salle à manger sans difficulté aucune.

En sentant le mouvement cesser ou devenir presque insensible, Giraud sortit de sa cabine du pont, et Maquet se hasarda hors de la cabine du grand carré. Moins Alexandre, nous nous trouvâmes donc au grand complet.

Le lieutenant Vial dînait avec nous; l'habitude du capitaine étant d'inviter chaque jour, à dejeuner et à dîner, un de ses officiers à tour de rôle.

A déjeuner, Desbarolles et moi avions seuls tenu bon, Boulanger s'était levé au rôti et était allé faire un tour sur le pont. Quant à Giraud et à Maquet, comme Brutus et Cassius, ils avaient brillé par leur absence.

Giraud avait demandé des comestibles à l'huile et au vinaigre, Maquet avait demandé du thé.

Vous pouvez suivre la gradation, madame, de moi à Maquet en passant par Boulanger.

Le souper était donc joyeux; les crudités avaient creusé Giraud; le thé avait affaibli Maquet; Boulanger, qui n'avait déjeuné qu'à moitié, entassait sur son dîner incomplet ce

qui lui revenait de son déjeuner; chacun faisait de son mieux honneur à la table du capitaine, qui, bonne en réalité, nous semblait exquise par comparaison.

Au dessert, le qui-vive de l'officier de quart retentit sur le pont, et l'on vint nous annoncer la visite du chancelier français à Tanger.

Le chancelier était accompagné, nous dit-on, d'un de nos amis qui, apprenant notre arrivée en rade, s'était empressé de nous venir serrer la main.

Un de nos amis à Tanger, comprenez-vous, madame? Ainsi, en mettant le pied sur la côte du Maroc, ce n'était pas un Marocain, ce n'était pas un Arabe, ce n'était pas un Juif que nous allions voir, c'était un chrétien, et un chrétien de nos amis.

J'ai dit quelque part que j'avais de par le monde trente mille amis au moins; vous voyez bien, madame, que je n'ai point exagéré, il faut avoir au moins trente mille amis disséminés de par le monde, pour en trouver un ainsi tout grouillant, en arrivant à Tanger.

Nous attendions, la bouche béante et les yeux écarquillés, lorsque nous vîmes entrer le chancelier du consulat.

Derrière lui, brillait épanouie la figure ouverte de Couturier.

Vous vous rappelez Couturier, madame, notre hôte de Grenade (1), que nous avions laissé place des Cuchilleros, en face de cette fatale maison Contrairas d'où était partie la fameuse pierre qui avait failli substituer la dynastie des Dumas à la dynastie des Muhammed.

Eh bien! c'était lui, lui que nous croyions dévoré à cette

(1) Voir les lettres sur l'Espagne.

heure, et qui n'était qu'exilé, et même, il faut le dire, exilé volontaire. Monsieur Duchâteau, notre consul à Tanger, connaissant son talent sur le daguerréotype, lui avait fait offrir de le suivre au Maroc; Couturier avait pris ses boites et ses plaques, et était accouru.

Seulement, il était arrivé deux jours après le départ de l'*Achéron*, qui devait venir le reprendre, et qu'il attendait d'un moment à l'autre.

Il connaissait déjà Tanger aussi bien que Grenade, et se chargeait de nous en faire les honneurs.

Le chancelier, monsieur Florat, venait nous faire toutes les offres de service. Tanger étant une des stations habituelles du *Véloce*, le capitaine et monsieur Florat étaient de vieilles connaissances. Comme c'était à Tanger que le capitaine avait reçu l'ordre de venir nous prendre sur la côte d'Espagne, on s'était douté, en reconnaissant son bâtiment au large, qu'il nous ramenait, et voilà comment, le bruit de notre arrivée s'étant répandu dans la ville. Couturier était venu nous surprendre, au moment où, il faut l'avouer, nous étions loin de songer à lui.

Monsieur Florat était grand chasseur; j'avais fort entendu parler des chasses d'Afrique; je m'informai auprès de lui s'il n'y avait pas moyen d'en organiser une pour le lendemain ou le surlendemain.

Boulanger et Giraud, qui n'ont jamais été bons chasseurs, même autrefois, restaient, en ce cas, avec Couturier, et faisaient merveille dans la ville avec le crayon et le pinceau.

C'était une grande affaire qu'une chasse dans l'intérieur du pays, surtout peur des chrétiens; mais enfin, monsieur Florat promit de s'informer et de nous rendre réponse le lendemain.

Nous remontâmes tous ensemble sur le pont, un janissaire les avait accompagnés, un bâton d'une main, une lanterne de l'autre.

Certainement les agens consulaires sont inviolables, comme les députés, et à la rigueur ils pourraient se passer d'un janissaire ; mais le fait est qu'ils ne s'en passent pas.

Celui qui accompagnait ces messieurs avait l'air fort misérable, et l'on ne se serait pas douté, à voir son costume, qu'il remplissait les fonctions de protecteur près de deux hommes qui ne l'eussent certes pas trouvé assez propre pour en faire leur domestique ; mais que voulez-vous, madame, au Maroc comme au Maroc. La chose était ainsi !

Au reste, c'était un fort brave homme. Si vous allez jamais à Tanger, je vous demande votre pratique pour lui. Il s'appelle El-Arbi-Bernat : voilà pour le nom.

Il est borgne : voilà pour le signalement.

Ah ! un autre renseignement, si les deux que je vous donne ne suffisaient pas : dans ses momens perdus, il est pourreau.

Ces messieurs ne voulurent point rester avec nous trop tard. Comme représentant du gouvernement français, monsieur Florat pouvait se faire ouvrir les portes à toute heure, mais il préférait ne pas user de ce pouvoir.

A neuf heures, j'allais dire sonnant, par habitude, oubliant que sur la côte d'Afrique l'heure coule silencieusement et tombe sans bruit dans l'abîme de l'éternité ; à neuf heures, ces messieurs nous quittèrent.

La mer ressemblait fort à cet abîme dans lequel s'engloutissent les heures, les mois et les années. Le ciel était sombre. Quelques rares étoiles brillaient au ciel et se reflétaient dans les profondeurs de l'Océan, dont la surface était

devenue invisible. Notre bâtiment, comme le tombeau de Mahomet, semblait suspendu et flottant au milieu de l'éther, entre deux immensités.

Lorsque nos visiteurs descendirent l'échelle, on eût dit qu'ils se précipitaient dans un gouffre.

Mais bientôt la lumière de la lanterne éclaira la barque et rayonna sur l'eau, nous montrant les yeux brillans et les bras nus des rameurs marocains ; puis la barque se détacha du bâtiment, comme une hirondelle d'un toit, et s'éloigna. Pendant quelque temps, les objets placés dans le cercle de lumière projeté par la lanterne restèrent visibles ; puis ce cercle se rétrécit peu à peu ; bientôt ce ne fut plus qu'une étoile détachée du ciel, et filant avec lenteur sur la surface de la mer ; enfin, cette étoile s'agita, traça quelques détours, qui, de la place où nous étions, semblaient les évolutions insensées d'un feu follet, disparut, reparut, gravit une pente, disparut de nouveau, reparut encore, et tout à coup sembla s'anéantir dans les entrailles de la terre.

Selon toute probabilité, la porte de la ville venait de se refermer sur monsieur Florat et son compagnon.

Au reste, il y avait cela de remarquable, que Tanger était le point le plus noir de la côte ; il fallait être prévenu pour se douter qu'il y avait là une ville, et dans cette ville sept mille habitans : là étaient la nuit et le silence du tombeau.

Derrière nous, au contraire, aux flancs de la montagne circulaire qui forme le golfe, brillaient quelques feux et retentissaient quelques cris ressemblant assez à des appels de voix humaines.

Ces feux étaient ceux de quelques pauvres douairs, invisibles le jour, cachés qu'ils sont dans ces taillis de cinq à six

pieds qui forment, si l'on peut parler ainsi, le pelage de la montagne.

Ces cris étaient les vagissemens des hyènes et des chacals.

Il n'y a rien d'étrange comme cette certitude qui existe en nous, d'être transportés dans un monde nouveau et inconnu, quand aucun de nos sens ne nous met visiblement en relation avec ce monde : à peine si, dans ce cas, l'esprit a la puissance de convaincre la matière qui est là, ne sentant rien de changé autour d'elle, et à qui l'intelligence dit cependant : ce matin tu quittas un pays ami, ce soir tu touches un pays hostile ; ces feux que tu vois sont allumés par une race d'hommes en tout opposée à ta race, ennemie mortelle de ta personne qui ne lui a jamais fait de mal, et qui n'a aucune intention de lui en faire jamais ; ces cris, enfin, sont ceux d'animaux féroces, inconnus à la terre que tu quittes, et qui, comme le lion de l'Écriture, vont cherchant qui dévorer.

Mets le pied sur cette terre, et si tu échappes aux animaux, tu n'échapperas pas aux hommes.

Et pourquoi cela ? Parce que cette terre est séparée par un courant d'eau de sept lieues de cette autre terre ; parce qu'elle se rapproche d'un quart de degré de l'équateur ; enfin, parce qu'elle s'appelle l'Afrique au lieu de s'appeler l'Espagne, l'Italie, la Grèce ou la Sicile.

Comme Vial m'assura que la lune ne se lèverait point pour me tirer de mes doutes, j'allai me coucher, en recommandant qu'on me reveillât au point du jour.

Je fus réveillé tout naturellement par le quart du matin qui faisait son service de nettoyage ; je me levai, et je grimpai sur le pont.

C'était juste à ce moment de l'aube où la nuit qui va fuir lutte encore un moment avec le jour ; le vaste bassin dans lequel nous avions passé la nuit, et qui forme un demi-cercle, réfléchissant je ne sais quelle lumière, semblait un lac d'argent fondu, dans son encadrement de montagnes noires. D'un côté, on voyait se détacher, sur les premières lueurs matinales, la tour qui couronne le cap Malabatta, tandis que de l'autre, à peine distinguait-on, au revers du cap Spartelle, Tanger encore endormie au bord de la mer.

Les feux brûlaient toujours dans la montagne ; les dernières étoiles tremblaient encore au ciel.

Bientôt un brouillard rose sembla venir par le détroit, marchant d'orient en occident, glissant entre l'Europe et l'Afrique, et jetant une teinte d'une douceur infinie et d'une transparence merveilleuse sur toute la côte d'Espagne, depuis la Sierra de San-Matéo jusqu'au cap Trafalgar.

A la lueur de cette atmosphère lumineuse, on voyait blanchir les villages, et jusqu'aux maisons isolées semées sur la côte européenne.

Bientôt, sans que l'on vît le soleil encore, des rayons brillèrent derrière la chaîne de montagnes qui nous enveloppait ; seulement ces rayons, au lieu de ruisseler de haut en bas, s'élançaient de bas en haut ; on eût dit qu'après avoir frappé violemment le versant opposé, ils bondissaient divergens au-dessus de la montagne.

Peu à peu cette lumière s'agrandit, perdant sa forme radiée pour prendre celle d'un immense globe de feu ; à l'instant même où le commencement de l'orbe flamboyant parut au-dessus du cap Malabatta, qui continua de demeurer dans une demi-teinte bleuâtre, le versant oriental du cap Spartelle s'éclaira, tirant Tanger de l'ombre où elle était plongée, et

dessinant sa silhouette crayeuse entre le sable doré de la plage et la cime verdoyante de la montagne.

En même temps, la mer commença de se teindre en rose, dans toute la partie que les rayons du soleil purent atteindre ; tandis que, partout où le crépuscule ou la nuit régnait encore, cette teinte allait se dégradant du rose à la couleur de soufre, et de la couleur de soufre au froid reflet de l'étain.

Enfin, le soleil s'élança vainqueur dans le ciel, et le Matin, comme dit Shakespeare, les pieds encore tout humides de rosée, descendit dans la plaine, après s'être balancé un instant à la cime des monts.

En ce moment, une caravane d'une dizaine de chameaux, de sept ou huit mulets, et de cinq ou six ânes, débouche d'une gorge de la montagne, s'allongea onduleuse sur le sable, et s'avança vers Tanger, pareille à un serpent.

LE PREMIER ARABE.

Moins heureux que la caravane, sans doute, en notre qualité de chrétiens, nous ne pouvions entrer à Tanger qu'après avoir pris patente, c'est-à-dire, vers neuf heures du matin.

Le commandant, en attendant cette heure obligée, nous

proposa une partie de pêche dans la rade ; la mer est à tout le monde ; quant au rivage, c'était à nous de le conquérir.

La proposition, comme vous le pensez bien, madame, fut acceptée avec reconnaissance, non-seulement par nous, mais encore par l'équipage.

C'est que la pêche est une double fête pour le matelot : fête d'abord à cause du plaisir qu'il y prend, fête ensuite à cause du poisson qu'il en rapporte.

En effet, le poisson est un supplément de vivres frais : puis le moyen, quand des hommes ont été deux heures dans l'eau, de ne pas accompagner le supplément de poisson d'un supplément de vin. Il faudrait qu'un commandant fût bien barbare pour laisser sécher l'extérieur sans réchauffer un peu l'intérieur.

Aussi en un instant la baleinière fut-elle prête, et la seine tirée de l'entrepont. Tout l'équipage, à l'exception des hommes absolument nécessaires à bord, eut congé pour six heures : c'était plus de temps qu'il n'en fallait.

Nous montâmes dans la yole avec Vial, qui dirigeait l'expédition ; Maquet et Rebec nous accompagnaient ; chacun de nous avait un fusil à deux coups, et douze carabines avaient été portées dans la baleinière ; d'ailleurs, le cas échéant, la corvette pouvait nous protéger de son canon.

Au moment où nous descendions l'escalier de tribord, nous vîmes une barque qui venait à nous en forçant de rames, et en faisant des signaux ; comme il était évident qu'elle avait particulièrement affaire au *Véloce*, nous attendîmes ; elle était montée par notre janissaire de la veille, El-Arbi-Bernat. Monsieur Florat, du haut de la terrasse du consulat, avait vu avec une lunette d'approche nos préparatifs de pêche, et il nous l'envoyait. C'était jour de marché à Tanger, le rivage

de la mer allait bientôt se couvrir d'Arabes venant à la ville et il redoutait quelque conflit entre les burnous et les redingotes.

Tout ceci nous fut expliqué en mauvais espagnol par El-Arbi-Bernat lui-même, qui paraissait heureux et fier de la mission qui lui était confiée.

Quand notre protecteur fut installé à l'avant du canot, un coup de sifflet du contre-maître donna le signal du départ ; les rames, levées verticalement, s'abaissèrent frappant la vague d'un seul coup, et notre barque, ouvrant la marche, s'acheminа vers le rivage.

Nous avons dit que le *Véloce* était un habitué de Tanger. Vial était donc familier avec la rade ; il se dirigea vers la montagne où avaient brillé des feux, et derrière laquelle s'était levé le soleil. Je demandai son nom, elle s'appelle le *Scharff*.

Au pied de la montagne, à la droite de l'ancien Tanger, l'Oued-Echak vient se jeter à la mer ; nous nous dirigeâmes vers l'embouchure de la rivière, la marée se retirait.

Nous nous engageâmes dans le lit même de l'Oued, mais il nous fut impossible de remonter bien haut ; notre barque était très-chargée, et tirait près de trois pieds d'eau.

Enfin elle toucha, et force fut de nous arrêter.

Nous n'avions pas même essayé de descendre sur une autre partie du littoral : quoique la mer fût calme au large, la vague brisait violemment contre la côte, et en nous en approchant, nous courions risque de chavirer.

Deux matelots sautèrent à l'eau sans même se donner la peine de relever leur pantalon, présentèrent leurs épaules réunies à Vial, qui s'y installa comme sur une selle de côté,

les prit chacun par la cravate, et les dirigea vers le bord, où ils le déposèrent sans accident.

Chacun de nous arriva à son tour par la même route et par le même moyen.

Quant au canot, redevenu flottant par notre absence, on continua de le tirer dans l'intérieur des terres, en lui faisant toujours suivre le lit du fleuve, jusqu'à ce qu'il touchât de nouveau ; cette fois, on ne s'en inquiéta plus ; le fleuve, qui allait diminuant, grâce au reflux, n'aurait bientôt plus assez d'eau pour le repousser à la mer.

Quant à la baleinière, elle n'avait pas pris tant de précaution ; elle avait cinglé vers le premier point de la côte venu; arrivés à une certaine distance de la côte, les matelots s'étaient jetés à la mer comme des cormorans, et avaient poussé la baleinière jusque sur le sable.

En ce moment, une hirondelle de mer passa. Je lui envoyai un coup de fusil, l'oiseau blessé alla tomber de l'autre côté de l'Oued.

Au moment où je m'approchai du rivage, hésitant à me mettre à l'eau pour un si maigre gibier, je vis poindre derrière une dune l'extrémité d'un long fusil, puis le capuchon d'un burnous, puis une tête bronzée, puis tout le corps d'un Arabe aux jambes nues.

Sans doute il avait cru que le coup de fusil qu'il venait d'entendre avait été tiré par un compatriote : en nous apercevant il s'arrêta.

Je n'avais jamais vu d'Arabe que dans les tableaux de Delacroix ou de Vernet, que dans les dessins de Raffet et de Decamps ; cette représentation vivante du peuple africain, qui s'était graduellement dressée devant moi, et qui, s'arrêtant à mon aspect, se tenait à trente pas de moi, immobile,

le fusil sur l'épaule et la jambe en avant, pareille à la statue du Calme ou plutôt de la Circonspection, me produisit une impression profonde. Il était évident que si j'eusse été seul, il eût fort méprisé ma carabine de dix-huit pouces, qui lui eût paru bien peu de chose près de son fusil de cinq pieds; mais j'avais derrière moi une cinquantaine d'hommes de mon espèce, vêtus à peu près comme moi, et le nombre lui donnait à penser.

Comme nous eussions pu rester chacun d'un côté de ce nouveau Rubicon, jusqu'au jour du jugement dernier, sans que ni lui ni moi fissions un pas en avant, j'appelai El-Arbi-Bernat pour qu'il dît à l'Arabe de passer l'Oued, et, en le passant, de m'apporter mon hirondelle.

Notre janissaire échangea avec son compatriote quelques mots, à la suite desquels l'Arabe n'hésita plus, et, ramassant l'oiseau, passa le fleuve.

Tout en passant le fleuve, il regardait l'hirondelle; elle avait l'aile cassée, et un grain de plomb lui avait traversé la poitrine.

Il me donna l'oiseau sans me dire une seule parole, et continua son chemin; mais en passant près de Bernat, il lui adressa quelques mots.

— Que dit-il? lui demandai-je.

— Il demande si vous avez tiré l'oiseau au vol.

— Et que lui avez-vous répondu?

— Je lui ai répondu que oui.

— Est-ce à cette réponse que je lui ai vu faire de la tête un mouvement de doute?

— C'est à cette réponse.

— Il n'y croit donc pas?

— Pas plus qu'il ne faut.

— Le connaissez-vous?

— Oui.

— Tire-t-il bien?

— Il passe pour un des bons tireurs des environs.

— Rappelez-le donc, alors.

Le janissaire le rappela.

L'Arabe revint avec plus d'empressement que je n'eusse cru; il était évident qu'il s'éloignait à regret, et qu'il avait un vif désir de nous voir de plus près, ou plutôt de voir nos armes.

Il s'arrêta à cinq pas de moi, grave et immobile.

Giraud et Boulanger, qui le suivaient leur crayon à la main, s'arrêtèrent aussi; c'était comme moi le premier Arabe qu'ils voyaient, et à leur avidité à le croquer, on eût dit qu'ils craignaient de n'en point retrouver d'autres.

— Voilà un Français, lui dit le janissaire en me montrant, qui prétend qu'il tire mieux que toi.

Un léger sourire de doute crispa les lèvres de l'Arabe.

— Il a tué cet oiseau au vol, et il dit que tu n'en ferais pas autant.

— J'en ferais autant, répondit l'Arabe.

— Eh bien! cela tombe à merveille, continua le janissaire; tiens, voilà un oiseau qui vient, tire dessus, et tue-le.

— Le Français n'a pas tué le sien à balle.

— Non.

— Que dit-il? demandai-je.

— Il dit que vous n'avez pas tué votre oiseau à balle.

— C'est juste. Voilà du plomb.

Et je lui présentai une charge de plomb du numéro cinq.

Il secoua la tête, et prononça quelques mots.

— Il dit que la poudre est chère, et qu'il y a trop d'hyènes

et de panthères dans les environs pour user sa poudre sur des oiseaux.

— Dis-lui que je lui donnerai autant de fois six charges de poudre qu'il tirera de coups en joutant avec moi.

Le janissaire transmit mes paroles à l'Arabe. Pendant ce temps, Giraud et Boulanger croquaient toujours.

On voyait que le désir d'acquérir trentre ou quarante charges de poudre, sans bourse délier, luttait chez l'Arabe avec la crainte de ne pas soutenir dignement sa réputation; enfin la cupidité l'emporta.

Il déboùrra son fusil, tira la balle dehors, et tendit sa main pour que j'y versasse une charge de plomb.

Je m'empressai de me conformer au geste.

Le fusil bourré, il visita l'amorce, et attendit.

L'attente ne fut pas longue; toute cette côte d'Afrique abonde en gibier. Un pluvier passa au-dessus de nos têtes, l'Arabe le chercha longtemps au bout de son long fusil, et croyant enfin l'avoir trouvé, il tira.

L'oiseau continua son chemin sans avoir perdu une seule plume.

Une bécassine s'était levée au coup; elle passa à portée, je l'abattis.

L'Arabe sourit.

— Le Français tire bien, dit-il; mais ce n'est pas avec du plomb que tire un véritable chasseur, c'est avec une balle.

Le janissaire me traduisit ces paroles.

— C'est vrai, répondis-je; dites-lui que je suis absolument de son avis, et que s'il veut choisir lui-même un but, je m'engage à faire ce qu'il fera.

— Le Français me doit six charges de poudre, dit l'Arabe.

— C'est encore vrai, répondis-je. Que l'Arabe tende sa main.

Il tendit sa main; j'y vidai le tiers de ma poire, à peu près.

Il tira son récipient en corne dans lequel il introduisit la poudre depuis le premier jusqu'au dernier grain, avec une attention et une adresse qui tenaient presque du respect.

Cette opération terminée, il était évident que notre homme n'eût pas mieux demandé que de s'en aller; mais ce n'était point l'affaire de Giraud et de Boulanger, qui n'avaient pas achevé leur croquis.

Aussi, au premier mouvement qu'il fit :

— Rappelez à votre compatriote, dis-je à El-Arbi-Bernat, que nous avons chacun une balle à envoyer quelque part, où il voudra.

— Oui, dit l'Arabe.

Il regarda autour de lui, et trouva une espèce d'échalas à terre.

Il le ramassa, et se mit à chercher de nouveau.

J'avais dans ma poche une lettre d'un de mes neveux employé au domaine privé de Sa Majesté. Cette lettre dormait paisiblement dans son enveloppe carrée, ornée de son cachet rouge; je la donnai à l'Arabe, me doutant que c'était cela qu'il cherchait, ou quelque chose d'approchant.

En effet, cette lettre faisait une cible excellente.

L'Arabe le comprit.

Il fendit le bout de l'échalas avec son couteau, y introduisit la lettre, alla planter l'échalas dans le sable, et revint vers nous en comptant vingt-cinq pas.

L'Arabe chargea son fusil.

J'avais une carabine à deux coups, et toute chargée :

c'était une excellente arme de Devisme; il y avait, dans chacun de ses canons, une de ces balles pointues avec lesquelles on tue un homme à quinze cents mètres; je la pris des mains de Paul, qui en était le gardien ordinaire, et j'attendis.

L'Arabe visa avec un soin qui prouvait l'importance qu'il attachait à ne pas être vaincu une seconde fois.

Le coup partit, et écorna un des angles de l'enveloppe.

Si maîtres que les Arabes soient d'eux, le nôtre ne put s'empêcher de pousser un cri de joie en montrant l'angle enlevé.

Je fis signe que je le voyais à merveille.

L'Arabe m'adressa quelques mots avec vivacité.

— Il dit que c'est à ton tour, interpréta le janissaire.

— Oui certainement, répondis-je; mais dis-lui qu'en France nous ne tirons pas à la cible de si près.

Je mesurai une distance double.

Il me regardait faire avec étonnement.

— Maintenant, continuai-je, dis-lui que je vais toucher du premier coup le but plus près du centre qu'il ne l'a touché, et du second, couper le bâton qui le soutient.

Je visai à mon tour avec une attention réelle. Il ne s'agissait pas d'être venu en Afrique pour y laisser un faux prospectus; j'avais annoncé un programme, c'était à moi de le tenir.

Le premier coup partit, il touchait la cible.

Le second le suivit presque immédiatement, et brisa l'échalas.

L'Arabe jeta son fusil sur son épaule, et reprit son chemin interrompu, sans réclamer les six coups de poudre auxquels il avait droit.

Il était évident qu'il s'éloignait écrasé sous le poids de son infériorité, et que, dans ce moment, il doutait de tout, et même du prophète.

Il suivit la plage circulaire qui le conduisait à Tanger, et arriva à la ville, j'en suis sûr, sans s'être retourné une seule fois.

Deux ou trois Arabes qui, sur ces entrefaites, avaient passé l'Oued à leur tour, et qui avaient assisté à la lutte, s'éloignèrent aussi silencieux et presque aussi consternés que lui.

Le Maroc tout entier était humilié dans la personne de son représentant.

CHASSE ET PÊCHE.

Cependant la pêche était organisée, et l'on commençait à tirer la seine.

La pêche à la seine est de toutes la plus émouvante : le nombre des personnes qu'elle emploie à tirer le filet, le cercle qu'elle embrasse, l'inattendu de son résultat, en font une passion que je comprends mieux que celle de la pêche à la ligne, quoique celle-ci mette en face l'adresse de l'homme et l'instinct des animaux, et soit, pour ainsi dire, la lutte de la civilisation et de la nature.

Pendant que nos hommes, dans l'eau jusqu'au cou, tiraient à qui mieux mieux en s'encourageant par leurs cris, l'heure du marché s'avançait, et le rivage, désert à notre arrivée, se peuplait peu à peu d'Arabes, venant des goums voisins et se rendant à la ville.

Cette longue procession, suivant le rivage de la mer et marchant à distance, mais suivant invariablement la même trace, était curieuse à voir ; elle se composait de vendeurs se rendant à Tanger.

Mais quels vendeurs, madame ! et la singulière idée qu'ils vous eussent donnée du commerce africain.

L'un était commerçant en charbon, et portait dans ses deux mains trois ou quatre morceaux de bois noirci ; l'autre était commerçant en briques, et portait dix ou douze briques ; l'autre était commerçant en volailles, et portait deux pigeons couchés sur son bras, une poule pendue sur son dos, et une gaule à l'aide de laquelle il faisait marcher un dindon devant lui.

Quelques-uns chassaient un âne de la plus petite taille, portant une charge de bois ou de légumes.

Ceux-là, c'étaient les représentans du haut commerce marocain.

Celui qui devait faire la plus forte recette ne comptait certainement pas sur vingt sous de rentrée, et quelques uns ne portaient pas pour plus de deux ou trois sous de marchandises.

Et tout cela venait de trois, de quatre, de six, de dix lieues, avec toute la famille, femmes, enfans, vieillards.

Femmes coiffées d'un grand chapeau de nattes, fait comme un paillasson coupé en rond, et dont on eût fixé le centre au sommet de la tête.

Enfans traînés par leurs mères, ou portés sur leurs dos; lesquelles, outre leur progéniture, portaient encore les poules ou les briques.

Vieillards, à belle barbe blanche, marchant à l'aide d'un bâton ou montés sur des ânes, et ayant l'air de vieux patriarches se rendant à quelque Jérusalem moderne.

Quant au visage des femmes, il n'y avait pas moyen de le voir; heureusement il était à peu près certain, qu'à part la curiosité non satisfaite, nous n'y perdions pas grand'chose.

Toute cette race déguenillée, en lambeaux, drapant sa nudité avec une couverture à jour, était superbe à voir. Jamais empereur couvert de la pourpre, entrant à Rome sur son char de triomphe, et foulant la voie Sacrée pour monter au Capitole, n'a relevé la tête avec plus de dignité.

C'est que chez eux la dignité est dans l'homme, cette image de Dieu, et non dans le rang qu'il occupe, et non dans l'habit qui le couvre; l'Arabe est sultan chez lui comme l'empereur dans son royaume; et quand il a deux fois par semaine été vendre au marché de Tanger, de Fez ou de Tétuan, son charbon, sa brique ou sa volaille; quand il a tiré de cette vente de quoi vivre lui et sa famille, jusqu'au plus prochain marché, il ne demande plus rien, ne désire plus rien, n'ambitionne plus rien.

Ce n'est pas la misère du corps, c'est la dégradation du cœur qui efface au front de l'homme qu'elle courbe vers la terre le sceau divin que Dieu lui-même a imprimé sur son front.

La plupart de ces hommes passaient sans s'arrêter, sans nous regarder, on eût presque dit sans nous voir : quelques-uns s'arrêtaient aux questions de notre janissaire; et Giraud et Boulanger profitaient du moment pour les faire pas-

ser sur leur album. Deux ou trois, en s'apercevant qu'on leur volait leur ressemblance, se fâchèrent et s'en allèrent grommelant.

D'autres, et c'étaient en général des jeunes gens, s'arrêtaient, prenaient intérêt au dessin, et riaient aux éclats en se voyant reproduits sur le papier.

Parmi tous ces hommes, quatre ou cinq au plus étaient armés de mauvais fusils. Je ne leur vis pas d'autre arme.

Du côté opposé de la baie, des caravanes de chameaux et de mules, réduites pour nous aux proportions de tribus de grosses fourmis marchant en ligne, continuaient d'entrer à Tanger.

La seine avait été tirée deux fois sur le rivage ; la pêche, sans être tout à fait mauvaise, ne promettait pas d'être miraculeuse. Nous laissâmes nos matelots jeter la seine une troisième fois, Boulanger et Giraud croquer à satiété, et nous nous en allâmes, Maquet, Vial et moi, chercher fortune à la chasse.

Paul nous suivait, pour nous servir d'interprète.

Depuis le matin, je m'étais aperçu avec joie que Chevet, sous ce rapport-là du moins, ne m'avait pas trompé en me le recommandant, et que c'était un véritable Arabe; à part un petit accent qui indiquait une séparation entre les deux idiomes, il s'entendait admirablement avec tous ceux à qui il avait parlé.

Après une heure de chasse, après trois ou quatre pluviers et cinq ou six bécassines tués, nous vîmes s'élever au grand mât du *Véloce* le pavillon de rappel.

Il avait été convenu avec le capitaine que ce pavillon, hissé de dix à onze heures, annoncerait que l'on commençait à servir le déjeuner.

Nous nous ralliâmes aussitôt à l'équipage.

Il y avait quatre grands seaux remplis de poisson frais, de la mine la plus appétissante qui se puisse voir.

Il fallait se rembarquer, ce qui n'était pas chose facile; les vagues en montant étaient beaucoup plus fortes, et surtout beaucoup plus bruyantes qu'en descendant; nos matelots, qui depuis trois heures étaient à l'eau jusqu'au cou, s'inquiétaient peu de cet accident; mais il n'en était pas de même pour nous.

On proposa plusieurs moyens d'embarquement :

Le premier, était de faire le voyage sur les épaules des matelots;

Le second, d'essayer de gagner la barque, en enlevant les pantalons seulement;

Le troisième, de jeter bas tout vêtement, et de faire le trajet à la nage.

Le premier mode de transport fut adopté : Vial, pour nous donner l'exemple, ouvrit la marche.

A dix pas du bateau, une vague renversa toute la pyramide humaine, matelots et lieutenant disparurent, pour reparaître aussitôt, Vial tirant sa coupe du côté de la barque, les matelots revenant se mettre à notre disposition.

L'exemple était peu entraînant; cependant Giraud affronta la seconde épreuve.

Quelque nymphe de la mer s'était sans doute éprise de Giraud, car il arriva sain et sauf à l'embarcation.

Desbarolles le suivit, et en fut quitte pour quelques éclaboussures; mais Boulanger, Maquet et moi ne voulûmes entendre à rien.

Boulanger profita habilement de ce qu'en terme de marine on appelle une embellie. Si vous ne savez pas ce que c'est

qu'une embellie, madame, voyez le *Dictionnaire maritime* de l'amiral Willaumez, qui, depuis quelques jours, est devenu notre bréviaire.

Boulanger profitant donc d'une embellie, confia ses pantalons à un matelot, et relevant sa redingote, s'avança vers la barque avec la tournure circonspecte d'une jeune pensionnaire qui risque son premier en avant deux à un bal de famille.

Le vieil Océan vit dans cette allure modeste un hommage rendu à sa puissance, et fut doux à Boulanger.

Maquet et moi abordâmes à la nage.

Nous étions au grand complet, on rama vers le *Véloce*.

Un excellent déjeuner nous attendait, il fut renforcé d'une friture, à laquelle firent honneur messieurs Florat et Couturier, convives adjoints, que nous retrouvâmes à bord, où ils étaient venus au-devant de nous.

Nous déjeunâmes en toute hâte, un motif de curiosité nous poussait; c'était jour de marché à Tanger, comme nous avons dit, et le marché finissait à une heure.

Il n'existe pas de maison, si bonne qu'elle soit, où le service se fasse comme sur un bâtiment de l'État. Sur un bâtiment de l'État, Louis XIV n'eût pas même failli attendre, et l'un des mots les plus caractéristiques de l'ancienne monarchie serait encore à faire, ce qui veut dire que probablement il ne serait jamais fait.

La baleinière se balançait au bas de l'escalier; en un instant nous y fûmes installés : les rames s'abaissèrent, et nous voguâmes vers Tanger.

DAVID AZENCOT.

A mesure que nous avancions vers la ville, la ville, qui nous était apparue d'abord comme une masse crayeuse, commençait à se diviser en compartimens, et à présenter ses détails.

Ce qui frappait d'abord un œil étranger, c'était le quartier des consulats, tous rapprochés les uns des autres, et reconnaissables à leurs drapeaux.

A l'extrémité de longs mâts flottaient en effet les bannières d'Angleterre, d'Espagne, de Portugal, de Hollande, de Suède, de Sardaigne, de Naples, des États-Unis, de Danemark, d'Autriche et de France.

Tout le reste de la ville présentait un aspect uniforme; deux monumens dépassaient seuls le niveau des maisons, réduites à un premier étage et couvertes en terrasses : ces deux monumens étaient la casbah et la mosquée : le palais du sultan et la demeure de Dieu.

Comme nous débarquions, le muezzin appelait les fidèles à la prière, et sa voix, pleine, sonore et impérative, comme doit être celle de tout interprète d'une religion qui relève du sabre, après avoir plané sur la ville, arrivait jusqu'à nous.

Le port proprement dit était à peu près vide, deux ou trois bâtimens espagnols étaient en chargement, voilà tout; l'équipage dialoguait avec les Marocains à l'aide de la langue

sabir, ce singulier composé de grec, d'italien et de français, avec lequel on peut faire le tour de la Méditerranée.

Une vingtaine de portefaix arabes se tenaient sur la jetée; ils travaillaient à mettre en pièces un vieux bâtiment.

Au milieu d'eux se tenait debout, dans l'attente visible de notre baleinière, un homme de taille moyenne, de trente-cinq à quarante ans, au teint pâle, aux traits accentués, à l'œil vif et intelligent: il portait les cheveux rasés, était coiffé d'une calotte noire, et vêtu d'une longue redingote de même couleur, serrée autour de sa taille par une écharpe dont la couleur était rongée par le temps, mais qui autrefois avait dû être d'une charmante étoffe.

Il nous tendit la main pour nous aider à sauter de la baleinière sur le rivage.

Puis, lorsque nous fûmes tous débarqués, avec un air d'autorité qu'expliquait aux yeux des assistans un sourire bienveillant de monsieur Florat, il prit le pas, même sur notre janissaire, et marcha en tête de la colonne en criant :

— Place! place!

Un corps de garde marocain placé sur notre route, nous voyant accompagnés d'un janissaire, et nous tenant pour gens d'importance, nous salua en passant.

Nous montâmes la rampe, et dès lors toutes les évolutions que nous avions vu faire la veille à la lanterne nous furent expliquées.

Tanger a la prétention d'être une ville de guerre, et par conséquent elle a un semblant de murailles et une apparence de chemin couvert; seulement les murailles tombent, et le chemin couvert est parfaitement à découvert.

Au bout de cette rampe s'ouvre la porte, basse, épaisse,

cintrée en ogive élargie, gardée par un soldat déguenillé, portant un fusil à capucine dorée et à crosse incrustée d'ivoire.

Elle donne entrée sur une rue étroite, raboteuse, bordée de maisons blanchies à la chaux, sans autres ouvertures sur la rue que l'ouverture des portes.

De temps en temps une grande niche était pratiquée au beau milieu d'une de ces maisons, et un homme, enveloppé d'un burnous blanc, ou drapé d'une couverture, fumait couché dans cette niche, avec une gravité et une importance telles, que, pour rien au monde, je ne me fusse permis de le déranger de cette occupation.

Cet homme, aux pieds duquel on apercevait des balances, et aux côtés duquel s'enfonçaient des espèces de casiers pleins d'objets sans formes, était ou un épicier, ou un fruitier, ou un boucher.

Quelques hommes marchaient gravement dans la rue, ayant pour la plupart les jambes nues et une simple calotte rouge sur la tête.

D'autres, debout comme des statues de grès adossées à une muraille, absorbaient les rayons d'un soleil de trente à trente-cinq degrés, quoiqu'on fût en novembre.

D'autres, enfin, étaient assis à la manière des tailleurs, et, la tête renversée en arrière, roulaient, dans une prière muette, les grains d'un chapelet arabe.

De temps en temps une figure accroupie sur une terrasse se levait et sautait sur une autre terrasse ; c'était une femme marocaine allant rendre visite à sa voisine.

Puis, au centre de la ville, on entendait une grande rumeur.

C'était le marché qui allait son train.

A la hauteur du consulat français, monsieur Florat nous quitta, en disant à l'homme vêtu de noir :

— C'est entendu, David, je vous recommande ces messieurs.

David fit un signe d'obéissance.

Puis, se retournant de notre côté :

— Tout ce que vous désirez, nous dit-il, vous le demanderez à David.

Nous fîmes un signe de remercîment, c'était marché conclu de part et d'autre.

Enfin, s'approchant de moi :

— Cet homme, me dit monsieur Florat, est un juif; il se nomme David Azencot; il est fournisseur de la marine. Si vous avez par hasard une traite de cent mille francs sur lui, il vous la paiera à vue, et probablement en or. Au revoir au consulat.

Je me retournai avec curiosité vers David : le juif d'Orient m'était enfin révélé.

Le juif chez nous n'existe plus comme type, il s'est fondu dans la société; il n'a rien qui le distingue des autres hommes, ni dans son langage, ni dans sa tournure, ni dans son costume; il est officier de la Légion d'honneur, il est académicien, il est baron, il est prince, il est roi.

L'histoire de la grandeur juive dans la société moderne serait curieuse à faire. Le juif, c'est le génie qui succède aux dragons de Chalchas, des Hespérides et des Niebelungen; c'est lui qui, au moyen-âge, a la garde de l'or.

De l'or, cette grande puissance de tous les siècles, cette divinité de quelques-uns.

Il y a des hommes qui doutent de Dieu, il n'y en a point qui doutent de l'or.

Voyez Aristophane; chez lui l'or s'appelle Plutus, il est dieu, plus que Dieu ; c'est l'anti-Jupiter, c'est le roi du roi de l'Olympe; sans lui, Jupiter est forcé d'avouer qu'il meurt de faim. Mercure donne la démission de sa divinité qui ne lui rapporte rien, à lui, le dieu des voleurs, et se fait domestique chez le dieu de l'or. Apollon en exil a gardé les troupeaux ; Mercure fait mieux encore, il tourne la broche et lave la vaisselle chez Plutus.

Voyez Christophe Colomb, après son quatrième voyage; qu'écrit-il à Ferdinand et à Isabelle, ces protecteurs craintifs auxquels il a donné un monde, et quel monde, le Pérou!

Il leur écrit :

« L'or est chose excellente; avec de l'or on forme des trésors, avec de l'or on fait tout ce qu'on veut dans ce monde, et même dans l'autre ; car, avec de l'or, on fait entrer les âmes en paradis. »

Voyez ce que répond monsieur Pellapra, en l'an de grâce 1847, interrogé par le grand chancelier:

— Quel est votre nom? demande celui-ci.

— J'ai douze millions.

— Quel est votre âge?

— Je vous dis que j'ai douze millions.

— Votre état?

— Mais n'entendez-vous point? je vous répète que j'ai douze millions.

Aussi, comme le juif a compris cela!

Tandis que le sorcier, le nécroman, l'alchimiste, cherchaient l'or, il le trouvait : car il avait compris, lui, je ne dirai pas l'homme du dixième siècle, le juif était moins qu'un homme, car il avait compris, que lui, la chose immonde, qui ne pouvait toucher ni denrée, ni femme, qu'on

ne la brûlât, lui qu'on souffletait à Toulouse trois fois par an, pour avoir livré la ville aux Sarrasins, lui qu'on chassait à coups de pierre à Béziers, pendant toute la semaine sainte ; lui, le bouc d'outrage sur lequel tout le monde crachait ; lui qu'on pouvait vendre comme un esclave, *tanquam proprium servum*, dit l'ordonnance de 1230, il avait compris qu'avec l'or il reconquerrait tout ce qu'il avait perdu, et que dans sa course obscure, patiente et progressive, il remonterait plus haut que le point d'où il était tombé.

Puis, lorsqu'il a eu l'or, cela ne lui a plus suffi : Lavoisier cherchait la volatilisation du diamant, le juif a trouvé la volatilisation de l'or ; le diamant volatilisé, Lavoisier en était pour son diamant ; l'or volatilisé, il reste au juif la lettre de change, à l'aide de laquelle il commerce, étend ses deux ailes d'un pôle à l'autre, et qui a la valeur de l'or, plus l'escompte.

Michelet, ce grand historien, qui n'a qu'un défaut, c'est d'être plus grand poëte encore qu'il n'est grand historien, lisait, en octobre 1854, dans un journal anglais :

« Aujourd'hui, peu d'affaires à la bourse, c'est jour férié pour les juifs. »

Ainsi, en Angleterre comme en France, les juifs sont arrivés au trône de l'or.

Et c'est justice ; car ce trône de l'or, ils l'ont conquis par une lutte de dix-huit siècles ; patiens et inflexibles, ils devaient en arriver là.

C'est qu'il faut le dire, le juif a un grand avantage sur le chrétien ; le chrétien prête son or, et le juif le vend. Allez trouver le juif, ses conditions sont faites à l'avance, elles sont inexorables, mais elles sont patentes ; c'est à prendre ou à laisser.

Il vous rançonne toujours. Il ne vous trompe ni ne vous vole jamais.

Tenez vos engagemens, il tiendra les siens ; mais tenez-les, ou gare à vous !

— Une livre de votre chair, dit Schylock ; une livre de votre chair que je vais nourrir de mon argent ; une livre de votre belle chair, si demain vous ne me payez pas mes dix mille ducats.

Payez, payez, morbleu ! ou il vous prendra votre chair, et c'est justice. Ce n'est pas lui, mon cher Antonio, qui est venu vous tenter, ce n'est pas lui qui est venu vous dire : Engagez-moi votre chair en échange de mon argent ; c'est vous qui avez été le trouver, et qui lui avez dit :

— Prête-moi ton argent, et je te donnerai ce que tu voudras comme gage.

Il vous a demandé votre chair, c'était à vous de ne pas signer le contrat ; vous l'avez signé, maintenant votre chair est à lui.

Et les chrétiens, qui font mettre leurs débiteurs à Clichy, ce n'est pas une livre de chair qu'ils leur prennent, c'est parbleu bien toute leur chair.

Il est vrai qu'au fur et à mesure qu'on s'éloigne du centre de la civilisation, le juif descend, degré à degré, de son trône commercial, et redevient humble, soumis, craintif, c'est de Pétersbourg à Odessa, c'est de Tanger au Caire; qu'il faut chercher le vieux juif; il a fallu le knout des autocrates et le bâton des sultans pour le maintenir dans son humilité, et encore, allez voir le juif d'Alger à Constantine.

Mais à Tanger, à Tanger qui vit sous le sceptre du bienheureux empereur Abd-el-Rhaman, jusqu'à ce qu'il vive

sous celle du glorieux émir Abd-el-Kader, les juifs sont forcés d'ôter leurs souliers quand ils passent devant une mosquée. Quel est le grand, le suprême reproche que nous font les Arabes ?

— Ils embrassent leurs chiens, et donnent la main aux juifs, disent-ils.

Il est vrai que, grâce à son titre de fournisseur de la marine royale, David Azencot était à Tanger un personnage privilégié, et l'un de ses grands priviléges est de passer, chaussé de bas bleus et de ses souliers lacés, devant la mosquée ; aussi nous fit-il faire un grand détour, afin que nous le vissions user de son privilége.

Pauvre homme ! peut-être eût-il payé bien cher cette étrange faveur, si nous n'eussions pas bombardé Tanger et gagné la bataille d'Isly.

Tant il y a, qu'en attendant le revers de cette éclatante fortune, dont il jouit à cette heure, il nous menait place du Marché, en passant par la rue de la Mosquée.

Nous arrivâmes enfin à cette place tant désirée, et nous y retrouvâmes tous nos négocians en charbon, bois et volaille, du bord de la mer.

Je ne sais qui a dit le premier que les Arabes étaient graves et silencieux : graves, oui ; mais pour silencieux, non. Je ne sais rien de plus bruyant qu'un marché arabe ; le nôtre faisait un bruit à fendre la tête.

Dans une enceinte contiguë au marché, chameaux et mulets étaient couchés pêle-mêle, presque aussi graves, mais beaucoup plus silencieux que leurs maîtres.

De temps en temps seulement, sans doute lorsque quelque émanation connue venait jusqu'à lui, un chameau sou-

levait son long cou de serpent et jetait un cri aigu, qui n'a d'analogie avec le cri d'aucun autre animal.

Ce spectacle mettait Giraud et Boulanger dans le ravissement. Ils étaient établis au milieu des marchands de figues et des marchands de dattes, couvrant leurs albums de croquis plus pittoresques les uns que les autres.

Tout cela se vendait, dattes, figues et autres comestibles, ou plutôt se donnait à des prix fabuleux pour nous autres Européens. On doit vivre en grand seigneur, à Tanger, avec cinq cents livres de rente.

Nous rencontrâmes le cuisinier du *Véloce* qui faisait ses approvisionnemens; il marchandait des perdrix rouges, on les lui faisait quatre sous la pièce, et il jetait les hauts cris, disant que le pays se gâtait tous les jours, et que si cela continuait, il n'y aurait bientôt plus moyen d'y tenir.

A une heure juste le marché finit : dix minutes après il était complétement désert, et des enfans, dont la plupart étaient nus comme la main, cherchaient parmi tous ces débris s'ils ne trouveraient pas une figue, une datte, ou un grain de raisin sec.

J'avais demandé un bazar quelconque, où acheter des ceintures, des burnous, des haïcks, et tout ce que j'avais vu mes amis rapporter d'Afrique ; et, à chaque fois que j'avais demandé à David : Où trouverai-je telle ou telle chose ? David m'avait répondu de sa voix douce, dont l'accent tirait un peu sur l'italien :

— Chez moi, monsou, chez moi.

— Allons donc chez vous, fis-je à la dernière réponse.

— Allons, dit David.

Et nous nous acheminâmes vers sa maison.

Maintenant que j'écris à distance, madame, je serais bien

embarrassé de vous dire où était cette maison : d'abord les Maures ne connaissent point la désignation des rues; je sais que nous descendîmes la place du Marché, que nous prîmes une petite ruelle à droite, que nous montâmes sur un pavé rendu glissant par l'eau d'une fontaine, et qu'enfin nous arrivâmes à une porte soigneusement fermée, à laquelle David frappa d'une certaine façon.

Une femme de trente ans vint ouvrir; elle était coiffée d'un turban, comme une femme de la Bible : c'était madame Azencot.

Deux ou trois jeunes filles se pressaient, se cachant les unes derrière les autres, dans l'ouverture d'une porte intérieure faisant face à la porte extérieure que nous ouvrions.

La cour présentait la forme ordinaire : c'était un petit carré, avec un escalier pris dans la muraille et conduisant à une galerie.

Sur cette galerie s'ouvraient des portes donnant dans des chambres.

Une de ces chambres formait un magasin de curiosités, et était spécialement destiné à des étoffes.

Des écharpes de toutes couleurs, des haïcks de toutes tailles, des tapis de toutes nuances, étaient amoncelés sur les tables, jetés aux bras des fauteuils, étendus à terre.

A la muraille étaient accrochés des gibernes en maroquin, des sabres de cuivre, des poignards d'argent.

Dans les coins étaient amoncelées des pantoufles, des bottes, des chechias; tout cela brodé d'or et d'argent.

Au-dessus de ces amas, d'immenses fusils, aux montures d'argent incrustées de corail, allongeaient leurs canons de fer brut.

Nous restâmes un instant éblouis, Maquet et moi, au mi-

lieu de toutes ces richesses. Je dis Maquet et moi, parce que Giraud et Boulanger étaient partis avec Paul et le janissaire pour visiter la Casbah.

David gardait toujours son air humble; il n'avait pas grandi d'une ligne en se retrouvant au milieu de tous ces trésors qui étaient siens, et qui n'eussent pas déparé le bazar d'un de ces marchands des *Mille et une Nuits*, qui arrive du bout du monde à Bagdad pour y devenir l'amant de quelque sultane favorite ou de quelque princesse voilée.

Je tâtai mes poches, et je sentis mon argent y frémir de peur.

Je n'osais demander le prix d'aucune de ces choses. Il me semblait que le royaume d'un roi aurait peine à les payer.

Je me hasardai cependant à m'enquérir du prix d'une écharpe de soie blanche zébrée de larges raies d'or.

— Quarante francs, me répondit David.

Je le fis répéter deux fois.

A la deuxième, je respirai.

Hélas! madame, il y a un proverbe qui dit: Rien qui ruine si vite que les bons marchés.

Le proverbe allait recevoir son application, dans l'acception la plus large du mot; le bon marché de David me ruinait.

En effet, du moment où j'eus demandé le prix de tout, je voulus tout avoir.

Sabres, poignards, burnous, écharpes, pantoufles, bottes, gibecières, chaque chose me fournit son échantillon : puis, enfin, je commençai à demander ce que je ne voyais pas chez David, mais ce que j'avais vu dans des collections ou dans des tableaux; plats de cuivre ciselés, aiguières aux formes merveilleuses, coffres de nacre, lampes à double fond, pots à

tabac, chibouques, narguillez, que sais-je, moi; et à chaque demande, David, sans s'étonner, avec ce même air humble et timide, David sortait, et cinq minutes après reparaissait avec l'objet demandé. On eût dit qu'il avait cette bourse enchantée que Tieck donne à Fortunatus, et que notre pauvre Charles Nodier, de poétique mémoire, prête à Pierre Schlemill.

Enfin j'eus honte de demander tant de choses pour moi tout seul. Sans compter que j'étais presque effrayé de voir mes désirs comblés avec cette étrange facilité; et, songeant à mes pauvres amis qui cuisaient au soleil, dans la cour de la Casbah, je me rappelai le portrait d'une adorable femme juive, que j'avais vu chez Delacroix, à son retour de Maroc, et je songeai quelle fête ce serait pour eux s'ils pouvaient faire des dessins d'après un pareil modèle.

Cependant la chose me paraissait, pour cette fois, si difficile à demander, que j'hésitais.

— Eh bien! me dit David, voyant que je regardais autour de moi comme un homme qui cherche quelque chose.

— Eh bien! lui répondis-je, mon cher David, c'est tout.

— Non, me dit-il, ce n'est pas tout.

— Comment, ce n'est pas tout?

— Que désirez-vous? Parlez.

— Mon cher David, je désire l'impossible probablement.

— Dites toujours : qui sait?

— Soit, à tout hasard.

— J'attends.

— J'ai un de mes amis, un très grand artiste, qui est venu à Tanger, voici dix à douze ans à peu près, avec un autre de mes amis, monsieur le comte de Mornay.

— Ah! oui; monsieur Delacroix.

— Comment, vous connaissez Delacroix, David?

— Il m'a fait l'honneur de visiter ma pauvre maison.

— Eh bien! il avait fait un petit tableau, d'après une femme juive parée de ses plus beaux atours.

— Je le sais; cette femme, c'était ma belle-sœur Rachel.

— Votre belle-sœur, David?

— Oui, monsou.

— Eh bien! mais cette belle-sœur vit-elle toujours?

— Dieu nous l'a conservée.

— Et consentirait-elle à poser pour Giraud et pour Boulanger, comme elle a posé pour Delacroix? Elle était d'une beauté merveilleuse.

— Elle a quinze ans de plus qu'à cette époque.

— Oh! n'importe mon cher David; faites la cour de ma part à votre belle-sœur, et décidez-la.

— Il n'est pas besoin de cela, j'ai quelque chose de mieux à vous offrir.

— Quelque chose de mieux que votre belle-sœur Rachel?

— J'ai ma cousine Molly, qui se trouve ici par hasard; car ordinairement elle habite à Tarifa; seulement hâtez-vous, car je crois qu'elle part demain.

— Et votre cousine consentira?

— Allez chercher vos deux amis, qui sont à la Casbah; je vais vous donner un guide, et à votre retour...

— Eh bien! à mon retour?

— Vous trouverez Molly en grande toilette.

— En vérité, mon cher David, vous êtes un homme miraculeux.

— Je fais ce que je peux pour vous être agréable; vous m'excuserez si je ne puis pas faire mieux, ou faire davan-

tage, comme c'est mon devoir, puisque monsieur Florat vous a recommandé à moi.

Avant que je fusse revenu de ma surprise, David avait appelé son frère, et lui avait ordonné de me conduire à la Casbah.

Au moment où nous entrâmes dans la cour où Giraud et Boulanger dessinaient, une vieille femme mauresque levait les bras au ciel, avec un geste désespéré, et prononçait quelques paroles de prière ou de menace, dont l'accent me frappa.

— Que dit cette femme? demandai-je au frère de David.

— Elle dit : O mon Dieu! nous t'avons donc bien cruellement offensé, que tu permets que ces chiens de chrétiens viennent dessiner le palais du sublime empereur.

L'invocation n'était pas polie; mais comme les Marocains n'ont jamais été renommés pour leur hospitalité, je ne crus pas devoir lui accorder une trop grande attention.

En conséquence, j'allai droit à nos deux dessinateurs : le hasard voulut, comme j'arrivais auprès d'eux, qu'ils renouassent leurs cartons.

— Allons, allons, messieurs, leur dis-je, vous êtes impatiemment attendus chez maître David.

— Et par qui? demandèrent-ils tous deux ensemble.

— Vous allez voir : venez.

En général, mes compagnons avaient grande confiance en moi, aussi me suivirent-ils sans résistance.

Cinq minutes après, nous rentrions chez David, et nous jetions un seul et même cri d'admiration en ouvrant la porte..

Une adorable fille juive, resplendissante de jeunesse, éblouissante de beauté, et tout étincelante de rubis, de sa-

phirs et de diamans, était assise sur ce même canapé couvert tout à l'heure d'écharpes, de châles, d'étoffes, et qu'on avait débarrassé pour elle.

Son portrait a été gravé par Geoffroy, d'après le dessin de Boulanger, sous le nom assez peu juif de Molly.

LA CASBAH.

Au moment où Giraud et Boulanger finissaient leurs dessins, et après que la pauvre Molly eut posé deux ou trois heures, avec une patience d'ange, monsieur Florat apparut sur la galerie extérieure.

Il venait nous chercher pour faire nos visites à la chancellerie.

Pendant la route, nous fûmes frappés d'un bruit étrange; au fur et à mesure que nous avancions dans la rue, le bruit augmentait.

Ce bruit ressemblait au ressac de la marée sur les galets de Dieppe, au murmure croissant d'un million d'abeilles, au coassement d'un nombre indéfini de grenouilles.

Nous nous approchâmes avec curiosité, nous allongeâmes la tête dans l'ouverture de la porte.

C'était une école mauresque.

Ecole bien simple et bien primitive, école sans papier, encre, ni plume, contenant seulement les premiers élémens nécessaires à une école.

Un maître et des écoliers.

Le maître était assis, les jambes croisées, adossé au mur.

Les écoliers étaient assis, les jambes croisées, formant demi-cercle autour du maître.

Le maître tenait à la main une longue baguette, semblable au manche d'une ligne.

Avec cette baguette, il pouvait atteindre, sans effort aucun, l'écolier le plus éloigné de lui.

Les écoliers tenaient à la main un rosaire arabe.

Ils répétaient des versets du Coran. A cette étude se bornait leur éducation humanitaire.

Un homme qui sait par cœur vingt versets du Coran est un bachelier ès lettres.

Un homme qui en sait cinquante est un bachelier ès sciences.

Un homme qui en sait cent, est un taleb.

Un taleb est un savant !

Quand un écolier s'arrête, ou se trompe, il reçoit un coup de gaule, circonstance qui fait surgir à l'instant même une note aiguë du bourdonnement général.

Nous eussions accordé un temps plus long à l'étude de cette école modèle, si le maître, craignant peut-être que des regards de chrétiens eussent une funeste influence sur les jeunes croyans dont l'âme était confiée à ses soins, n'eût envoyé un de ses élèves nous fermer la porte au nez.

Cette porte était fort jolie, et en vérité plus agréable à

voir que cette affreuse école, peuplée de petits monstres à grosses têtes et à corps grêles.

Elle était en cèdre, cintrée selon l'ogive mauresque, toute brodée de gros clous de cuivre, au milieu desquels couraient des milliers de petits clous, pareils à ceux avec lesquels nos tapissiers fixent les lézardes de nos meubles. Ces petits clous formaient toutes sortes de dessins.

Et, chose singulière, les figures que représentait le plus grand nombre de ces arabesques, étaient la croix et les fleurs de lis ; ces deux symboles religieux et politiques qui ont, depuis huit siècles, incessamment poussé l'Occident sur l'Orient.

La porte regardée, admirée, croquée, nous continuâmes notre chemin.

Messieurs Roche et Duchâteau étaient absens; monsieur Duchâteau était allé porter, comme nous l'avons dit, les présens du roi Louis-Philippe à l'empereur Abd-el-Rhaman : monsieur Roche l'avait accompagné.

Le consulat était représenté, en l'absence de ces messieurs, par de charmans intérimaires ; madame Roche et mademoiselle Florence Duchâteau nous reçurent avec une grâce toute parfaite : il est vrai, qu'au compte de ce bon accueil il faut porter le plaisir que deux pauvres exilées ont à revoir des compatriotes ; Tanger n'est pas une ville de fashion, tant s'en faut, et c'est une rude pénitence, je le crois, pour deux Parisiennes, que d'habiter Tanger.

Il leur avait été parlé, par monsieur Florat, de notre désir de faire une partie de chasse au sanglier, et elles avaient la bonté de travailler à la réalisation de ce désir.

Vous vous étonnerez peut-être, madame, que ce soient des personnes ayant le bonheur d'appartenir à votre sexe qui

aient été chargées de préparer une chasse ; mais il faut que vous sachiez qu'on ne chasse pas aux environs de Tanger comme dans la plaine Saint-Denis ; que c'était une négociation difficile à mener à bien, et qu'il n'y a que les femmes pour mener à bien les négociations difficiles.

La chose dépendait du consul anglais, monsieur Hay.

Voilà encore une énigme, n'est-ce pas ? Comment une chasse aux environs de Tanger peut-elle dépendre du consul anglais.

C'est que monsieur Hay, étant grand chasseur lui-même, s'est fait une étude toute spéciale de se populariser parmi les gens du pays ; tout ce qui porte un fusil à Tanger relève de son bon plaisir, et nul étranger ne chasse, s'il ne chasse avec monsieur Hay, ou muni d'une permission de monsieur Hay.

C'était une permission qu'il s'agissait d'obtenir ; car de chasser avec lui, il n'y fallait pas compter ; monsieur Hay venait de se donner une entorse.

Mesdames Roche et Duchâteau s'étaient chargées d'être nos intermédiaires auprès du Nemrod anglais, qui avait non-seulement accordé toute permission, mais qui encore nous donnait un excellent compagnon de chasse, monsieur de Saint-Léger, son chancelier, presque aussi grand chasseur devant Dieu que son chef de file.

On nous offrait le choix du jour ; nous choisîmes le lendemain.

En échange de cette négociation, si heureusement terminée, nous laissâmes sur les albums de ces dames : Maquet, Desbarolles et moi des vers, Giraud et Boulanger des dessins.

Après quoi nous retournâmes dîner au *Véloce*.

Il faut vous dire, madame, qu'il n'y a pas de restaurant à Tanger.

En Espagne on mange peu et mal, mais au Maroc on ne mange pas du tout.

De temps en temps, seulement, les naturels du pays grignotent une figue ou une datte, et ils en ont pour vingt-quatre heures.

Après quoi ils boivent une tasse de café, fument une chibouque, et tout est dit.

Mais le soir, il y a orgie sur la place de Tanger ; près de cette ruelle par laquelle on va chez David, coule une fontaine, dont je crois avoir déjà parlé ; le soir, on se réunit autour de cette fontaine, et l'on boit, non pas avec des cris, mais avec des rugissemens de plaisir.

Jamais fontaine publique, versant du vin au lieu d'eau, un jour de solennité royale, n'a excité les transports de bonheur auxquels nous vîmes se livrer la population de Tanger pendant une des soirées que nous passâmes dans la ville.

Parfois, au milieu de tout ce mouvement, de tous ces cris, de toutes ces clameurs causés par des hommes, une figure apparaissait, s'avançant grave et silencieuse comme un fantôme, portant sur sa tête quelque cruche de forme primitive, et ne laissant voir de toute sa personne que ses yeux brillans comme des escarboucles, par l'ouverture de sa bourga.

Cette apparition, devant laquelle tout le monde s'écartait avec un sentiment qui ressemblait à la crainte, c'était une femme.

Quelquefois ce joyeux rassemblement ne se sépare qu'à minuit.

Il en est ainsi, sous ces zones torrides ; le principe vivifiant n'est plus comme chez nous le soleil, c'est l'eau.

C'est l'eau qui donne la verdure à l'arbre, la vie aux animaux, la gaieté à l'homme.

Partout où coule une rivière, où murmure un ruisseau, où jaillit une source, l'existence afflue, pleine de turgescence et d'animation.

Quel miracle fit Moïse, grand parmi les prophètes ?

C'est d'avoir fait jaillir de l'eau d'un rocher.

On nous attendait à bord.

Comme le bâtiment était mouillé à trois quarts de lieue de la terre, à peu près, on avait eu le temps de nous signaler ; de sorte qu'en posant le pied sur le pont, nous n'eûmes qu'à descendre dans la salle à manger, et à nous mettre à table.

Tanger était à mille lieues de nous, et nous nous retrouvions au milieu de la civilisation.

Un capitaine peut faire le tour du monde sans qu'il lui semble, s'il y met un peu de bonne volonté, qu'il ait quitté Paris.

Le lendemain, à cinq heures, nous étions sur pied, l'armurier nous avait tenu nos armes prêtes ; Giraud et Boulanger s'étaient décidés à venir avec nous, ils avaient fini par comprendre que, puisque nous avions trente ou quarante rabatteurs arabes, autant valait croquer un rabatteur courant par le taillis, qu'un rêveur, un mendiant, ou un poëte accroupi au pied d'un mur.

En remettant le pied sur le pont, Tanger, que nous croyions envolée, nous apparut de nouveau.

Nous descendîmes dans la baleinière, qui, sous les avirons de huit vigoureux rameurs, glissa de nouveau vers cette ville des contrastes, où, au milieu de toutes ces maisons qui n'ont que quatre murs blancs et une natte, s'élevait, dans notre souvenir, cette maison juive pleine d'étoffes, de coussins,

d'écharpes, d'armes, de dentelles, de broderies, et qui semblait un bazar des *Mille et une Nuits*.

Nous retrouvâmes David nous attendant sur le port.

Oh! madame, recommandez David à vos amis, comme je le recommanderai aux miens; car David, c'est l'homme unique, universel; avec David on peut se passer de tout autre; avec David, on ne manquera de rien, au contraire, on vivra dans le luxe; avec David, on se couchera sur des tapis qu'un Sybarite eût payés bien des millions de sesterces; avec David, on fumera le tabac de Latakié dans des chibouques à bout d'ambre, dans des narguillez à carafes de cristal et à pied d'or; avec David on aura plus que la réalité, on aura les rêves, et l'on pourra se croire sultan dans son harem, roi ou empereur sur son trône.

Malheureusement, mes amis et les vôtres vont rarement à Tanger.

Quand nous nous étions occupés la veille, ou plutôt quand nous nous avions voulu nous occuper des moyens de transport, David avait fait un signe de la bouche, et un mouvement des épaules qui voulait dire :

Laissez-moi donc faire. Cela me regarde.

Et pleins de confiance en lui, nous lui avions laissé carte blanche.

Douze chevaux et douze domestiques arabes nous attendaient à la porte de David, encombrant la rue, qui, comme toutes les rues de Tanger, a huit ou dix pieds de large.

Dix minutes après, monsieur Florat et monsieur de Saint-Léger nous rejoignirent, monsieur de Saint-Léger était le chancelier du consulat, autorisé par monsieur Hay à venir avec nous.

Ce qui me frappa surtout dans le costume de monsieur de

Saint-Léger, c'est qu'il avait les jambes nues et la tête nue.

Une espèce de caleçon lui descendait au-dessous du genou, une espèce de guêtre lui montait jusqu'à la cheville.

Ces deux omissions me paraissaient étranges; des jambes nues dans le pays des cactus et des aloès, une tête nue sous un soleil de quarante degrés, c'était plus que de l'originalité.

Je me permis de l'interroger à ce sujet, mais monsieur Saint-Léger me cita l'anecdote de Diogène jetant sa sébile parce qu'il avait vu un enfant boire dans sa main.

Il avait vu les Arabes aller nu-jambes et les nègres nu-tête, et il avait fait comme Diogène, c'est-à-dire qu'il avait jeté ses bas et son chapeau.

Enfin, comme un dernier défi porté à l'équateur, monsieur de Saint-Léger portait ses cheveux taillés en brosse.

C'est du reste un des hommes les plus aimables que j'aie rencontrés : il connaissait le pays à merveille et dans tous ses détails. Nous enfourchâmes chacun un cheval, et nous marchâmes côte à côte.

Chacun de nous avait son says, courant à côté de son cheval et portant son fusil.

Monsieur Florat faisait porter le sien par un gros nègre de Congo, dont le visage, dans toute l'exagération de la laideur de la race, offrait l'expression de la plus complète stupidité.

Les domestiques maures le traitaient, lui, à peu près comme messieurs Florat et de Saint-Léger traitaient les domestiques maures ; il était évident que ces derniers voyaient entre eux et cette ébauche de l'homme, une distance au moins égale à celle que le bâton les forçait de reconnaître entre eux et les Européens.

Au-dessous de ce nègre ils ne voyaient rien dans l'échelle

des êtres, sinon peut-être le sanglier, animal immonde et proscrit par le prophète, que nous allions troubler dans son bouge.

Aussi chacun mettait sa charge sur le dos du nègre, lequel n'osait pas même faire entendre le plus léger grognement, et s'avançait, dans sa simple chemise de coton, courbé sous le poids, sans même avoir une main libre pour essuyer les ruisseaux de sueur qui vernissaient son visage couleur de suie.

Nous marchâmes deux heures à peu près : ce fut dans cette excursion que naquirent mes premiers étonnemens sur la nature africaine : tout le pays que nous parcourûmes, pays de vallées il est vrai, était vert comme de l'émeraude, et produisait une herbe ferme et tranchante qui nous montait jusqu'à mi-jambe.

De cette herbe s'envolaient des bandes de pluviers et des pariades de perdrix rouges.

Enfin, au bout de deux heures de marche, au sommet d'une montagne silhouettant l'horizon sur un beau ciel bleu, nous aperçûmes une trentaine d'Arabes appuyés sur leurs longs fusils, et qui nous attendaient en silence.

Nous leur fîmes des signes auxquels celui qui paraissait leur chef répondit en agitant son burnous.

Nous nous engageâmes dans la montagne : c'étaient les mêmes sentiers, les mêmes plantes, les mêmes arbustes que dans la Sierra-Morena; la nature n'a jamais cru sérieusement à la séparation par Hercule de Calpé et d'Abyla.

L'Afrique, c'est l'Espagne qui se continue.

Nos chevaux montaient cette pente de pierre, inclinée à quarante-cinq degrés, avec une sûreté de marche dans laquelle on reconnaissait la race arabe, quoiqu'à leur tour-

nure on eût pu croire qu'ils étaient croisés Montmorency et bois de Boulogne; mais de toute noblesse il reste quelque chose, et là où nos chevaux à nous eussent fait vingt chutes, les chevaux marocains ne bronchèrent pas une seule fois.

Au faîte de la montagne, nous nous réunîmes; les Arabes n'avaient pas fait un pas au-devant de nous.

Monsieur de Saint-Léger entra en conversation avec eux, et se fit reconnaître en quelque sorte; ils furent graves et polis à la manière de gens qui obéissent à un ordre bien plutôt qu'ils ne partagent un plaisir.

Monsieur Florat m'assura que si c'eût été monsieur Hay au lieu de monsieur de Saint-Léger, tous ces hommes eussent été aussi empressés qu'ils étaient froids.

Après ces quelques mots échangés, nous nous remîmes en route, nous avions encore trois quarts de lieue à faire à peu près pour entrer en chasse.

Nous marchions dans des chemins à peine tracés, sur des rampes de montagnes hérissées de myrtes, de lentisques et d'arbousiers, dans lesquels nous et nos chevaux disparaissions; je ne comprenais pas comment nous arriverions à pouvoir tirer dans de pareils taillis. Un vieil Arabe, aux jambes nues et à la barbe blanche, avait la direction de la chasse; son fusil, incrusté de cuivre, avait été autrefois un fusil à mèche dont on avait fait successivement un fusil à rouet et un fusil à pierre; dans cent ans, un de ses descendans en fera un fusil à piston.

On nous désigna un emplacement au milieu des rochers, comme l'endroit destiné à être le théâtre de notre déjeuner; plusieurs couches de pierres étaient disposées naturellement les unes au-dessus des autres dans cet amphithéâtre granitique, qu'aucun arbre ne protégeait contre l'ardeur dé-

vorante du soleil; l'ombre qu'elles recevaient venait des rochers eux-mêmes.

Une source coulait sous les dernières assises de cette salle à manger gigantesque, source d'autant plus fraîche, d'autant plus glacée, qu'elle s'échappait de dessous une fournaise.

Nous allâmes prendre nos places; comme je l'avais présumé, c'était chose presque impossible que cette chasse, on ne voyait pas à dix pas autour de soi, et l'on n'avait d'autre abri contre l'animal blessé que des touffes d'arbousier qu'il eût écartées et foulées comme de l'herbe.

A peine fûmes-nous à nos postes que les cris commencèrent : j'ai entendu bien des cris de rabatteurs dans ma vie, jamais d'aussi furieux; c'étaient des hurlemens, c'étaient des imprécations : leurs paroles semblaient les exalter et les rendre féroces. Des Caraïbes traquant un Européen qu'ils espèrent manger n'en eussent pas fait de plus menaçans. Je demandai à Paul, qui, placé derrière moi, me tenait un second fusil, après qui en avaient nos rabatteurs, et ce qu'ils criaient ainsi.

Ils en avaient au sanglier, et lui criaient : — Sors donc, juif.

Deux ou trois de nos loueurs de chevaux étaient juifs et avaient accompagné leurs montures; c'était probablement à leur intention, et pour se venger sur eux de ce que David n'ôtait point ses babouches en passant devant la mosquée, que les Maures donnaient une pareille expression à leurs cris.

Au bout d'un instant, deux ou trois coups de fusil partis du milieu des rabatteurs eux-mêmes nous annoncèrent que le sanglier avait entendu et compris l'avertissement. Une

balle qui passa, sifflant et brisant les branches à côté de moi, m'apprit qu'il venait dans notre direction.

En effet, presque aussitôt j'entendis un grand bruit de ronces froissées à ma gauche ; seulement il en fut de l'animal comme des balles, je l'entendis, mais ne le vis point.

Un autre coup de fusil partit à ma droite à l'extrémité de l'enceinte, puis nous entendîmes les cris et les froissemens des branches se rapprocher, c'étaient nos rabatteurs.

Nous nous réunîmes : un chacal avait été tué, c'était tout.

On devait déjeuner après cette première battue, et l'ordre avait été donné aux Says de nous attendre à une clairière, afin que nous pussions rejoindre à cheval notre salle à manger de roches ; nous arrivâmes à la clairière, trois chevaux seulement nous y attendaient.

Les autres y étaient venus, mais, en nous attendant, les Maures et les nègres avaient jugé à propos de faire un steeple-chase, et nos gentilshommes-riders prenaient leur plaisir où ils l'avaient trouvé.

Seulement le malheur était que nous ne savions pas où ils prenaient leur plaisir.

Nous regagnâmes donc à pied le rendez-vous, et je dois rendre justice à messieurs Florat et de Saint-Léger, c'est que, quoique l'un fût protestant et l'autre catholique, toute nuance religieuse disparut, et tous deux revinrent en jurant comme des païens.

On avait allumé un grand feu qui n'avait pas eu de peine à s'enflammer sur ces roches ardentes, c'était pour faire rôtir sur les charbons un morceau de bœuf que monsieur Florat avait apporté cru.

Le morceau de bœuf fut taillé en tranches les plus minces possible et posé sur la braise.

En ce moment, et comme on commençait à tirer du bissac les provisions de bouche, qui se composaient d'un jambon, de deux ou trois poulets et d'une douzaine de bouteilles de vin, nous vîmes revenir nos hommes et nos chevaux, les hommes essoufflés, les chevaux haletans, les chevaux couverts d'écume, les hommes couverts de sueur, les hommes éreintés, les chevaux fourbus.

Quand on nous aperçut, la stupéfaction fut grande ; les coupables se laissèrent glisser à bas de leurs chevaux, et, comme des couleuvres, se faufilèrent dans les buissons.

Seulement deux ou trois, moins légers que les autres, furent attrapés par les propriétaires de chevaux, et alors commença une de ces bastonnades d'Orient, dont non-seulement nous n'avons aucune idée en France, mais encore qui répugnent à tout Français qui n'a pas habité un certain nombre d'années de l'autre côté de la Méditerranée.

Probablement si la correction eût été donnée de Turc à Arabe, ou d'Arabe à Maure, les assistans n'y eussent pris qu'un intérêt secondaire, ou n'y eussent même pas pris d'intérêt du tout, la chose se passant en famille ; mais des chrétiens battaient de vrais croyans, et cela faisait une grande différence.

Les yeux commençaient à briller sous les burnous.

J'en fis l'observation à ces messieurs, qui n'en tinrent compte, et qui ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils crurent être quittes avec les malheureux écuyers.

Celui qui avait reçu la plus forte charge de coups était le pauvre diable de nègre, il se roulait à terre en hurlant bien longtemps après qu'on ne songeait plus même à le frapper.

Celui qui poussait le plus de gémissemens après lui était un juif.

Les Arabes avaient supporté la chose sans souffler le mot.

Enfin, le nègre se releva comme les autres. Monsieur Florat lui jeta son fusil, il alla se confondre avec les rabatteurs, et nous commençâmes à nous occuper de notre déjeuner.

Je fis seulement cette observation à nos amis de ne pas quitter leurs armes et de ne point perdre de vue les Arabes, leur physionomie ayant indiqué un mécontentement des plus visibles pendant la scène de la bastonnade.

Je communiquai les mêmes observations à nos compagnons d'outre-mer ; mais, habitués à vivre au milieu de ces hommes, ils y attachèrent moins d'importance que je n'eusse voulu.

Chacun s'était partagé les fonctions culinaires, les uns découpaient les poulets, les autres émiçaient des tranches de jambon ; ceux-ci taillaient le pain, ceux-là débouchaient des bouteilles, Boulanger dessinait.

Placés seuls sur les rochers, nous dominions le plateau : autour de nous étaient rangés en cercle nos trente ou quarante Arabes ; ils n'avaient pour tout repas que quelques dattes, et pour tout rafraîchissement que la source qui, après avoir séjourné un instant dans un petit bassin de rocher, s'en allait, laissant sur son passage une trace de verdure plus vive dans le trajet parcouru.

Ce trajet n'était pas long : au bout de cinquante pas à peine, le soleil l'avait bue.

Je suivais des yeux cette larme unique, qui marquait d'une ride humide la face desséchée de la terre, lorsqu'en ramenant mon regard des choses aux hommes, je vis notre nègre, qui, paraissant déjà avoir oublié cette bastonnade qui lui avait fait pousser de si terribles cris, jouait avec le

fusil de monsieur Florat, comme aurait pu faire un singe, ou tout autre animal qui a fait deux mains de ses pattes de devant, mais sans aucune des précautions qu'un homme accorde d'ordinaire à une arme à feu.

J'allais en faire l'observation à monsieur Florat, quand je vis tout à coup le fusil se changer en un éclair, une balle siffla au-dessus de nos têtes, et vint s'aplatir contre le rocher auquel nous étions adossés.

En un instant nous fûmes debout, nos fusils à la main.

En effet, était-ce une maladresse? était-ce une attaque?

Les Arabes aussi étaient debout, eux aussi tenaient leurs fusils à la main.

Le nègre se roulait en jetant des cris comme un homme à l'agonie.

Il y eut un instant de silence; le plus prudent était de prendre l'accident pour une maladresse; nous le prîmes ainsi.

Au milieu de ce silence, monsieur Florat quitta sa place, marcha droit au nègre, lui reprit son fusil d'une main, et le fustigea vigoureusement de l'autre avec son fouet de chasse.

Il est inutile de dire que le drôle n'avait pas la moindre égratignure, et qu'il criait par avance à la façon des anguilles de Melun.

Cette fois au moins il cria pour quelque chose.

Il était évident que si, au lieu d'être un nègre, le délinquant eût été un Maure ou un Arabe, la révolte éclatait; mais un nègre, cela ne pouvait pas même être un prétexte.

Les Arabes reprirent leur poste, et nous nous rassîmes.

J'eus le temps, au milieu de ce conflit d'une minute, de voir le sourire qui passa sur les lèvres des juifs.

Un instant, ils avaient cru qu'Arabes et chrétiens allaient s'entr'égorger.

Cinq minutes après, la sérénité avait reparu sur toutes les figures, et nul n'avait l'air de se souvenir ce qui s'était passé.

Cependant cet événement, dont nous nous exagérâmes peut-être l'importance, jeta du froid sur le reste de la chasse; les balles arabes, qui innocemment passaient près de nous, comme avait fait celle qui, dans la première battue courait après le sanglier, nous semblaient toutes avoir des intentions hostiles.

La chasse néanmoins se passa sans accident, si ce n'est l'obligation où nous fûmes de traverser une portion de bois qui avait été incendiée; le feu, en s'éteignant, avait laissé une couche de charbon sur chaque arbre, sur chaque branche d'arbre, sur chaque buisson. Quand nous en sortîmes, il ne nous manquait qu'une couche plus également pareille et plus savamment étendue pour n'avoir rien à envier au nègre.

Dans la dernière battue, c'est-à-dire vers cinq heures du soir, un marcassin fut tué par un Maure.

Tout en chassant, nous nous étions avancés dans l'intérieur d'une lieue ou deux, mais cela ne nous inquiétait point comme fatigue; en effet, monsieur de Saint-Léger, qui, par parenthèse, avait chassé toute la journée avec ses jambes nues et sa tête nue, avait donné l'ordre aux Says de nous amener les chevaux à un endroit désigné, mais, arrivés à cet endroit, nous le trouvâmes parfaitement désert.

Nous eûmes recours aux cris et aux coups de fusil, les uns et les autres furent inutiles.

L'accident devenait d'autant plus grave qu'aucun Arabe

ni qu'aucun Maure ne voulait porter le sanglier, viande immonde, et qui, par conséquent, entraîne avec elle sa souillure. Aucune promesse n'avait pu les séduire, et celui-là même qui l'avait tué avait semblé, une fois l'animal mort, le regarder avec une horreur profonde.

Qui s'offrit pour cette corvée, madame, vous ne le devineriez jamais.

Ce fut Eau de Benjoin ! Eau de Benjoin ! dont pendant notre voyage d'Espagne, la paresse était devenue proverbiale ? Il s'adjoignit le cuisinier de monsieur Hay, qui était venu avec nous, chargé par monsieur de Saint-Léger de la direction des victuailles. Il faut que, malgré son origine ismaélite, Eau de Benjoin aime fort le sanglier.

Nos deux porteurs se mirent à chercher une perche.

Une perche de grosseur suffisante pour porter un sanglier, c'est-à-dire un arbre ayant trois pouces de circonférence à peu près, n'est pas chose facile à découvrir dans les forêts du Maroc. Heureusement la Providence, cette même Providence qui, en Espagne, nous apparaissait toujours aux momens critiques, heureusement la Providence nous apparut sous les traits d'un bûcheron arabe portant juste sur son épaule le bâton qu'il nous fallait.

Mais cette fois la Providence, qui, en traversant la mer avec nous et en mettant le pied sur la côte d'Afrique, s'était faite mahométane, la Providence s'était sans doute faite superstitieuse, et avait pris l'horreur du porc ; elle refusa donc positivement de nous vendre sa perche à quelque prix que ce fût.

Pauvre Providence, elle fut forcée de la donner pour rien, et encore, quand je dis pour rien, je me trompe, elle fut battue par Eau de Benjoin et par le cuisinier du consulat.

Battue par Eau de Benjoin et par le cuisinier de monsieur Hay!... Décidément, madame, le dernier des métiers est le métier de providence en Afrique.

Je lui donnai trente sous pour la consoler un peu. En France elle eût été consolée tout à fait et tout de suite.

Mais là-bas elle garda son visage rechigné, et nous suivit en grimaçant, comme une pleureuse antique. A partir de ce moment, j'en ai bien peur, madame, nous sommes brouillés avec elle.

Eau de Benjoin et le cuisinier lièrent les quatre pattes de l'animal, lui passèrent la perche entre les jambes, et posèrent chacun un bout de la perche sur leur épaule.

Puis ils se mirent en chemin, chancelant sous le poids, pareils à ces Hébreux qui, dans les vieilles gravures de la Bible, portent cette fameuse grappe, échantillon du raisin qui pousse dans la terre promise.

Nous les suivîmes, où plutôt nous les précédâmes, après avoir promis à nos Says, qui nous donnaient une seconde édition de la scène du matin, une seconde correction, revue et augmentée.

Nous fîmes à peu près une lieue ou une lieue et demie, dans la direction de Tanger, poussant des cris et tirant des coups de carabine.

La nuit était à peu près tombée.

Tout à coup, aux dernières lueurs du crépuscule, nous vîmes surgir à l'horizon une douzaine de cavaliers qui, grandissant derrière une colline, se découpèrent un instant à son sommet, puis, pareils à une avalanche, se ruèrent de notre côté.

C'étaient nos gens qui revenaient : d'où ? Nul n'en savait rien.

Je n'ai jamais vu, jamais imaginé pareille trombe de démons lâchés sur la terre. Ces visages bronzés qui se perdaient dans l'ombre, ces burnous blancs qui flottaient comme des linceuls, le galop sourd de ces chevaux presque invisibles et qui s'approchaient cependant avec la rapidité de la foudre; tout cela donnait à cette course nocturne l'apparence fantastique d'un rêve.

Je me rappelai ces Sioux que Cooper fait bondir dans la prairie autour du camp du Squatter.

Quant à moi, je leur pardonnai presque leur faute en faveur du côté inattendu et saisissant du spectacle.

Arrivés à dix pas de nous, ils s'arrêtèrent court, s'élancèrent à bas des chevaux, et, instruits par l'expérience, se mirent à l'instant même hors de la portée de la main, précaution qui, d'après ce que j'entendais dire autour de moi depuis une demi-heure, me parut pleine de sagesse de leur part.

Ceux que ce retour réjouit le plus, non pas à cause du côté poétique, mais bien du côté matériel, furent Paul et le cuisinier. Le sanglier fut mis en porte-manteau derrière le cheval de Paul. Chacun de nous se remit en selle sur sa monture tout effarée, et nous continuâmes notre route vers Tanger, où nous arrivâmes à dix heures du soir.

C'est alors que nous vîmes toute cette population joyeuse se grisant d'eau fraîche autour de la fontaine.

David nous attendait. Une noce juive se célébrait le lendemain à Tanger, et il nous invitait à ne pas manquer cette occasion de faire connaissance avec les rites matrimoniaux de la nation Israélite.

Nous n'avions à nous inquiéter de rien, nous trouverions chez lui notre déjeuner et notre dîner.

Toutes ces mesures prises pour le lendemain, nous retournâmes coucher sur le *Véloce*, qui nous attendait, une lanterne hissée à son grand mât.

UNE NOCE JUIVE.

Le lendemain, en effet, nous trouvâmes, en arrivant chez David, notre déjeuner servi. Jamais je n'ai vu table plus propre et plus appétissante.

C'était du beurre frais comme nous n'en avions jamais mangé depuis notre départ de France ; des dattes parfaites · des figues excellentes.

Le reste se composait de côtelettes de mouton et de poissons frits, le tout arrosé d'un vin de la composition de David, dans lequel le raisin devait entrer pour très peu de chose, mais qui n'en était pas moins excellent.

Je hasarderai cette opinion que c'était, selon toute probabilité, la liqueur que l'on servait au moyen-âge sous le nom d'hydromel.

Après le déjeuner, David nous invita à le suivre dans la maison où se trouvait la mariée. Il y avait déjà six jours que la célébration du mariage avait commencé ; nous en étions au septième, appelé le jour du Hennath : c'était le plus cu-

rieux, c'était celui pendant lequel la mariée doit être conduite au domicile conjugal.

Cent pas avant d'arriver à la maison, nous entendions déjà le bruit qui s'en échappait : c'était un frôlement de tambours, un grincement de violons et un pétillement de grelots qui ne manquaient pas d'une certaine harmonie pleine de sauvagerie et d'originalité ; de la musique enfin comme on s'attend à en trouver dans le Maroc.

Nous continuâmes d'avancer ; la porte était encombrée de curieux, mais à la vue de David on nous fit place.

Nous entrâmes dans une cour carrée, entourée de maisons à terrasse excepté du côté de la rue.

Un énorme figuier, qui me rappela celui auquel les Athéniens avaient l'habitude de se pendre, s'élevait au milieu de la cour tout chargé d'enfans maures et juifs groupés pêle-mêle dans les branches.

Sur deux côtés de la muraille s'étendaient des bancs formant un angle de retour.

Les bancs étaient chargés de spectateurs au milieu desquels on nous fit prendre notre place.

Les deux autres côtés de la muraille, qui étaient ceux donnant sur la rue et la façade, étaient occupés :

Le côté de la muraille donnant sur la rue par trois musiciens accroupis, jouant : l'un du violon, mais en renversant l'instrument et comme on joue du violoncelle ; les deux autres du tambour de basque.

Le côté de la muraille formant la façade de la maison était occupé par une douzaine de femmes juives, vêtues de leurs plus riches costumes, groupées les unes aux pieds des autres de la façon la plus pittoresque, et qui n'offraient d'autre solution de continuité entre elles que l'ouverture ogivale

de la porte, dans les profondeurs de laquelle on voyait se perdre quinze ou vingt autres femmes.

Toutes les terrasses voisines étaient chargées de spectateurs ou plutôt de spectatrices.

Spectatrices étranges qui avaient l'air de fantômes.

C'étaient des femmes mauresques drapées dans de grandes couvertures bleues ou blanches, nommées abrok; elles étaient accroupies, et de temps en temps se levaient poussant une espèce de rire prolongé, qui ressemblait au glapissement de la dinde et au houhoulement de l'orfraie mêlés ensemble.

Puis, ce cri poussé, elles se rasseyaient et rentraient dans leur immobilité.

Une seule parmi toutes ces femmes allait, courant d'une terrasse à l'autre, enjambant les intervalles avec une merveilleuse légèreté, et, de temps en temps, péchant contre toutes les lois du prophète, ouvrant son abrok pour nous montrer une tête charmante, qu'elle nous cachait aussitôt avec un rire d'une coquetterie extrême.

Décidément la Galatée de Virgile, qui fuit vers les saules et qui désire être vue avant que d'y arriver, est de tous les pays, même du Maroc.

Nous fûmes un certain temps avant d'embrasser tous ces objets : figuier chargé d'enfans, spectateurs étrangers assis sur des banquettes, musiciens jouant du violon et du tambour de basque, femmes juives assises et groupées, femmes juives debout sous l'ouverture de la porte, femmes mauresques accroupies sur les terrasses.

Mais enfin nous parvînmes à fondre tout cela dans un seul et même ensemble plein d'harmonie et de couleur.

Un carré aboutissant à la porte de la maison était vide, et le sol avait été recouvert d'un tapis.

David alla parler aux femmes de la maison; une d'elles sortit toute rougissante, mais sans cependant se faire prier.

Elle s'avança jusqu'au milieu du carré aux encouragemens de ses compagnes et aux éclats de rire sauvages des mauresques ; puis elle tira un mouchoir de sa poche, en prit les deux extrémités, le tordit en lui imprimant un mouvement de rotation, et lorsqu'il fut tordu comme un câble, elle commença à danser.

Le fandango, la cachucha, l'olè, le bito et le jaléo de Xérès nous avaient gâtés.

Il est vrai que la danse juive n'est pas une danse, c'est un piétinement sur place avec un mouvement de hanches qui rappelle le menito andalous. Au reste, peu de grâce, excepté dans les mains ; peu de volupté, excepté dans les yeux.

Dix ou douze femmes dansèrent les unes après les autres, sans que le plus minutieux observateur eût pu faire une différence entre le talent chorégraphique de l'une et celui de l'autre.

Il est vrai que toutes dansaient sur un même air, accompagné d'une même chanson. Quand l'air était achevé, l'air reprenait sa première mesure; quand la chanson était finie, la chanson recommençait.

L'air n'était pas précisément un air, mais une espèce de cadence monotone parcourant une octave tout au plus. De temps en temps le plus vieux des deux joueurs de tambour de basque déposait son instrument, et frappait dans ses mains sèches qui résonnaient comme deux palettes de bois : on eût dit que déjà la chair était absente, et que c'étaient

les os même d'un squelette qui produisaient ce singulier bruit.

Quant à la chanson, je vous donne en mille à deviner ce dont elle traitait.

C'était la chanson du bombardement de Tanger.

Il y a deux événemens qui ont laissé un profond souvenir dans le Maroc :

La première, c'est le bombardement de Tanger ; la seconde, c'est la bataille d'Isly.

On n'a pas encore fait de chanson sur la bataille d'Isly, que je sache du moins, mais on en a fait une sur le bombardement de Tanger.

Pourquoi chantait-on cette chanson à une noce juive? Voilà la question que je me fis et que chacun se fera : Un bombardement est-il une chanson de noce?

Non ; mais de cette apparition de Français sur les côtes de Tanger est résulté une lutte, et de cette lutte une victoire.

Cette lutte, c'est la vieille lutte de l'Orient avec l'Occident.

Jusqu'au treizième siècle, l'Orient nous apportait la lumière ; depuis le quatorzième siècle, nous lui reportons la liberté.

Cette lutte a amené une victoire, et cette victoire un traité. Or, partout où nous faisons un traité, même après une victoire, cela tient à notre caractère prodigue, il y a pour nos ennemis plus à recevoir qu'à donner.

Les juifs surtout, ces parias du fanatisme, ont toujours gagné quelque chose à nous tendre la main.

Aussi les juifs, écrasés comme Encelade sous le poids de cette montagne que le Seigneur a fait rouler sur eux, et qu'on appelle la Tyrannie, les juifs se sont retournés plus

facilement, du moment où nous avons rendu cette tyrannie plus légère.

Alors cet événement du bombardement de Tanger, terrible pour tous, fut un peu moins terrible cependant pour eux que pour les autres ; car cet incendie à la lueur duquel ils avaient entrevu un avenir plus heureux, cet incendie était une aurore.

Aurore d'un jour pareil, peut-être, à celui qui brille à Alger.

Il en résulte que cette chanson, toute douloureuse qu'elle soit, est chantée toujours, est chantée partout, est chantée par tout le monde.

Même par les juifs qui chantent peu et qui la chantent comme épithalame.

Voici les quelques couplets que j'ai entendus ; au reste, le nombre n'en est pas fixé, et dans un pays où la poésie est la langue habituelle, où tout homme est poëte, chaque jour voit naître une strophe nouvelle, qui consacre ce grand événement.

Partis de climats inconnus,
Aussi nombreux que les étoiles,
Un jour des vaisseaux sont venus
Cachant l'Océan sous leurs voiles.
Et ce jour-là fut un jour de douleur,
Et les gens criaient : Allah, quel malheur!

Mes yeux pleuraient sur ton danger
En voyant grossir cet orage,
O ma ravissante Tanger,
Souveraine de ce rivage ;
Car ce jour-là fut un jour de douleur,
Et les gens criaient : Allah, quel malheur!

Nous nous étions, la veille au soir,
Endormis au milieu des fêtes;
Mais la mort, de son crêpe noir,
Quand vint le jour, voilait nos têtes,
Et ce jour-là fut un jour de douleur,
Et les gens criaient : Allah, quel malheur!

Les habitans, de toutes parts
Couraient éperdus aux murailles;
Mais, plus pressés qu'eux, aux remparts
Pleuvaient et boulets et mitraille.
Oh! ce jour-là fut un jour de douleur,
Et les gens criaient : Allah, quel malheur!

Les chefs passaient sur leurs chevaux
Criant : alarme! alarme! alarme!
Mais, en voyant tant de vaisseaux,
Le plus brave lâchait son arme.
Car ce jour-là fut un jour de douleur,
Et les gens criaient : Allah, quel malheur!

Tout le jour la poudre brûla
Avec le fracas du tonnerre;
Puis, le soir, le fort s'écroula,
De ses débris couvrant la terre.
Oh! ce jour-là fut un jour de douleur,
Et les gens criaient : Allah, quel malheur!

Pendant la nuit, pour Mogador
Appareilla la flotte errante,
Et le matin, aux regards d'or,
Vit Tanger libre, mais mourante.
Oh! ce jour-là fut un jour de douleur,
Et les gens criaient : Allah, quel malheur!

Voilà l'étrange chanson que l'on chantait à cette noce

juive, madame, et que l'on interrompit, ainsi que la danse, pour nous faire voir la mariée.

La mariée était dans cette chambre que nous voyions de la cour, encombrée de femmes juives ; nous y pénétrâmes, conduits par David, qui paraissait jouir d'une haute considération parmi ses coreligionnaires.

On fit lever la mariée, qui était couchée dans un grand lit avec quatre jeunes filles qui semblaient la garder; on la fit descendre de son lit ; on la conduisit au milieu de la chambre; on lui dit de s'asseoir adossée au mur ; elle portait un voile rouge sur la tête et tenait ses yeux fermés.

Depuis le commencement des cérémonies, elle n'avait pas ouvert les yeux, et depuis huit jours les cérémonies étaient commencées.

Le premier jour, c'est-à-dire le mercredi qui avait précédé notre arrivée, la famille s'était emparée de la fiancée, et les musiciens de la cour ; la famille avait lavé la fiancée des pieds à la tête ; les musiciens avaient commencé leur sabbat.

La fiancée sortie du bain, on l'avait couchée sur son lit, qu'elle ne devait plus quitter que le temps nécessaire à en secouer les matelas, puis on lui avait fermé les yeux, qu'elle ne devait plus rouvrir que pour voir son mari.

Le jeudi, les parentes avaient parcouru la ville en invitant ses amies à venir le samedi dans la maison de la fiancée.

Le vendredi, la famille avait préparé le dîner du samedi.

Le samedi, dès six heures du matin, les jeunes filles invitées étaient arrivées et s'étaient couchées dans le même lit que la mariée.

Sur les neuf ou dix heures du matin, après que le marié

fut sorti de la synagogue, tous ceux qui avaient entendu la prière avec lui étaient venus avec lui à la maison de la fiancée; la journée s'était passée en festins, mais la mariée n'avait pas ouvert les yeux, mais la mariée ne s'était point levée.

Toute la nuit du samedi au dimanche on avait fait de la musique.

Le dimanche on avait nettoyé la maison. Cette occupation avait pris une partie de la matinée; le soir, la femme avait envoyé ses cadeaux à son mari. Ces cadeaux étaient des matelas, des draps de lit et des chemises; les femmes présentes avaient accompagné ces cadeaux en chantant :

— Hulahleh ! Hulahleh ! Triomphe ! Triomphe !

Le lundi, dès le matin, on avait préparé un grand dîner pour les femmes; aussitôt le dîner fini, on avait levé la mariée, on l'avait conduite au bain, où elle avait été les yeux fermés. Les femmes l'accompagnaient. Le bain appartient à la synagogue.

Le mardi, c'est-à-dire le jour du hennah, le jour auquel nous étions arrivés, les danses et les chants continuaient; mais à midi on devait faire lever la mariée, l'asseoir contre le mur, et là, lui peindre les ongles des pieds et des mains avec du hennah.

C'est ce que l'on faisait à cette heure, et c'est pour assister à cette cérémonie que nous avions été introduits dans la chambre.

Au bout d'une demi-heure, les ongles des pieds et des mains furent couleur de brique, et la mariée, enrichie de cet ornement, fut reconduite à son lit au milieu de ces rires stridens des femmes mauresques, dont aucun bruit humain ne peut donner une idée.

A six heures du soir, on devait achever la toilette de la mariée et la conduire chez son fiancé.

D'ici là rien de nouveau, excepté les danses et les chansons.

Les danses étaient toujours les mêmes ; la chanson était toujours celle du bombardement.

Nous chargeâmes David de faire tomber quelques douros dans la corne du bonnet de la danseuse que nous trouvâmes en exercice en sortant.

C'est une façon de tribut payé par les étrangers qui viennent assister à ces danses, et nous nous y soumîmes avec le plus grand plaisir. Le spectacle avait été assez curieux pour que nous ne regrettassions pas notre argent.

Nous employâmes toute la journée à courir par les rues de Tanger et à compléter nos emplettes chez David, où un dîner nous fut servi vers quatre heures, aussi excellent qu'avait été le déjeuner.

A six heures nous revînmes à la maison de la fiancée ; le dénoûment qui s'approchait avait amené dans la rue et dans la cour un rassemblement de curieux plus considérable encore que celui du matin.

Nous eûmes toutes les peines du monde à percer cette foule, mais avec David on arrivait à tout.

Nous entrâmes.

On nous attendait pour commencer la cérémonie de la toilette.

A peine fûmes-nous placés à l'une des extrémités de cette chambre, longue de vingt pieds à peu près et large de huit tout au plus, qu'à l'extrémité opposée, on tira des rideaux de damas rouge qui nous découvrirent la mariée couchée au milieu de cinq ou six jeunes filles.

On la leva, les yeux toujours fermés ; on la fit descendre du lit et on la fit asseoir en face de la porte, c'est-à-dire juste au milieu de la chambre, sur une chaise adossée au mur.

Cette chaise était élevée sur ses pieds comme celle de Thomas Diafoirus dans le *Malade imaginaire*.

La mariée se jucha sur cette chaise.

Alors les matrones l'entourèrent.

On lui ôta son voile rouge, et l'on commença de la coiffer.

Ses cheveux servirent à faire un premier édifice, sur lequel on posa une première coiffure, puis une seconde, puis une troisième.

Sur cette troisième coiffure qui s'élevait déjà à un demi-pied de hauteur, une écharpe fut roulée en manière de tuyau de poêle, puis sur ce tuyau l'on posa un diadème de velours rouge à pointe, de la forme de l'ancienne couronne des rois francs.

La coiffure étant achevée, on passa du front au visage.

Une femme, armée d'un pinceau, commença alors à lui peindre les paupières et les sourcils avec du kholl; tandis qu'une autre, avec une petite feuille de papier doré, dont la dorure recouvrait une couche de cochenille, lui frottait les joues qui prirent à l'instant même la teinte du carmin le plus vif.

Cette application se faisait de la manière la plus simple.

La femme, chargée de cette portion de la toilette, appliquait sa langue sur la feuille de papier doré, et la feuille de papier doré, tout humide, sur la joue de la fiancée.

Un frottement, qui aurait pu être plus léger et plus doux, faisait le reste.

Ce badigeonnage dura une heure à peu près, sans que la

pauvre victime ouvrit les yeux, risquât un geste, fît un mouvement.

Après quoi, on la fit descendre de sa chaise, et monter sur une espèce de trône préparé sur une table.

Là, elle s'assit immobile comme une statue japonaise, tandis que son frère, une bougie à la main, montrait l'idole à tout le monde.

Pendant ce temps, les femmes lui faisaient de l'air avec leurs mouchoirs.

Puis de dix minutes en dix minutes, les Mauresques faisaient entendre ce rire strident dont j'ai déjà parlé.

Au bout d'une demi-heure, à peu près, d'exposition, des flambeaux parurent, et la musique redoubla d'acharnement.

Ces flambeaux étaient portés par les parens du fiancé qui venaient chercher la fiancée.

L'heure était venue pour elle de se rendre à la maison nuptiale.

On la prit sur son trône, on l'enleva à force de bras, on la déposa à terre, au milieu des cris, des applaudissemens et de ces rires mauresques qui dominaient tout, applaudissemens et cris.

On fit sortir tous les curieux, et nous les derniers. Quatre janissaires, des lanternes d'une main et des bâtons ou des courbachs de l'autre, attendaient le cortége à la porte, ils étaient chargés de lui faire faire place, à lui, et de nous protéger, nous.

Le cortége se mit en mouvement, conduit par la mariée, les yeux toujours clos, et dont chaque mouvement était remarquable par sa raideur automatique; trois hommes la guidaient, deux la tenaient par-dessous les bras, marchant

à ses cotés ; un troisième, marchant derrière elle, lui soutenait la tête.

Trois hommes, portant des flambeaux, éclairaient, marchant à reculons et poussant derrière eux les curieux marchant à reculons comme eux.

Tous les gens de la noce suivaient la mariée.

Cette masse était donc séparée en deux portions bien distinctes :

Les invités et la mariée, qui marchaient en avant;

Les curieux, qui marchaient à reculons.

Un grand foyer de lumière les séparait, se projetant sur toutes ces figures aux costumes étranges : Maures, juifs, Arabes, chrétiens.

Cette lumière, qui montait tremblante le long des maisons, éclairait chaque porte encombrée de femmes voilées, chaque ruelle barrée par de longs spectres dont on n'apercevait que les linceuls, tandis qu'au haut des terrasses, courait comme de folles ombres un autre cortége aérien, sautant de maison en maison et suivant de toit en toit cette procession bruyante et lumineuse, qui semblait pousser devant elle, entraîner derrière elle et réveiller sur ses flancs toute la population de Tanger.

C'était le plus fantasque spectacle que j'aie jamais vu de ma vie, et toute ma vie je reverrai ces groupes de blancs fantômes, au milieu desquels brillaient les coiffures de perles et les gilets d'or des femmes juives. Toute ma vie je reverrai ces petites fenêtres carrées à chacune desquelles passait une tête ; toute ma vie je reverrai ces démons de la nuit voltigeant de toit en toit dans cette demi-lumière qui montait jusqu'à eux, ne s'arrêtant que lorsque quelque ruelle transversale venait barrer leur chemin, et encore franchis-

sant parfois cette ruelle d'un bond sans écho, comme si la curiosité leur mettait aux épaules les ailes silencieuses de la chauve-souris.

Après une heure à peu près nous arrivâmes enfin à la maison du marié, dans laquelle nous entrâmes, toujours protégés par nos janissaires.

J'étais au premier rang de ceux qui marchaient à reculons, immédiatement après les porte-flambeaux, entre deux janissaires, qui, malgré mes observations auxquelles ils ne comprenaient rien, frappaient à droite et à gauche, ramassant des pierres pour atteindre de loin ceux qu'ils ne pouvaient frapper de près, et protégé par eux, non-seulement de tout heurt, mais encore de tout contact.

Le marié était adossé à la muraille, immobile, les yeux baissés, pareil à une statue de pierre chargée de garder la porte.

Il était vêtu de noir, avait la tête rasée, et portait un seul fil de barbe qui lui commençait au bas de l'oreille et lui passait sous le cou.

Il pouvait avoir de vingt-deux à vingt-quatre ans.

Notre entrée ne lui fit faire aucun mouvement; il demeura à son poste, les yeux baissés, et sans que le souffle de l'existence parût même passer à travers ses lèvres minces, et serrées.

Giraud seul peut se charger de donner la ressemblance de ce singulier personnage.

La mariée venait derrière nous, car, grâce aux janissaires, tous les curieux avaient été tenus dans la rue; sur le seuil, elle s'arrêta, on lui apporta un verre d'eau qu'elle but, après quoi on cassa le verre.

Le verre cassé, la mariée entra; on la porta sur un trône

pareil à celui qu'elle avait déjà occupé chez elle, puis les cris et la musique recommencèrent et durèrent dix minutes à peu près.

Pendant ces dix minutes de rumeurs, la mariée sur son trône, le marié adossé à son mur, ne donnèrent, ni l'un ni l'autre, signe d'existence.

Enfin, cinq ou six femmes enlevèrent la mariée de son trône et la portèrent sur le lit.

Après quoi les rideaux retombèrent, et l'on invita tout le monde à sortir.

Je ne sais si la pauvre fille connaissait déjà la maison où elle était conduite et avait jamais vu son mari ; mais si tous deux lui étaient inconnus, elle dût être désagréablement surprise en ouvrant les yeux.

La maison était bien pauvre et le mari bien laid.

Nous sortîmes, il était dix heures à peu près, les lumières étaient éteintes, les curieux dispersés, les rues vides : comme dans *Robert-le-Diable* au signal de la retraite, les fantômes semblaient être rentrés dans leurs tombes, et quelques spectres attardés glissaient seuls le long des murailles.

Nous passâmes devant la petite fontaine, la petite fontaine elle-même était solitaire, et l'on n'entendait que le clapotement de son eau tombant sur le pavé.

Tout ce bruit, toute cette rumeur, tout cet éclat s'étaient évanouis comme un rêve.

Dix minutes après, nous étions hors de Tanger, que nous quittions probablement pour ne la revoir jamais.

Sur le port, nous fîmes nos adieux à David. Pendant la journée il avait transporté tous nos achats à bord du *Véloce*, et avait envoyé un messager à Tétuan.

Ce messager, porteur d'une lettre de monsieur Florat, prévenait le bey de Tétuan que le surlendemain au matin nous débarquerions près de la douane, à deux lieues à peu près de la ville.

Nous voulûmes faire nos comptes avec David, à propos du déjeuner et du dîner que nous avions pris chez lui, du tabac et des dattes qu'il nous avait envoyés ; mais il ne voulut entendre à rien, nous disant que nous lui ferions de la peine en insistant davantage.

J'ai rencontré dans mon voyage deux Israélites auxquels j'ai particulièrement eu à faire :

A Tanger, David ;

A Alger, Soulal.

Je souhaite aux plus honnêtes chrétiens de ma connaissance leur politesse, leur probité et leur désintéressement.

LES COLONNES D'HERCULE.

Nous arrivâmes à bord du *Véloce* vers les dix heures et demie du soir, c'est-à-dire pendant le premier quart.

Vous ne savez pas ce que c'est qu'un quart, madame? Permettez-moi de vous l'expliquer. Nous allons vivre de la vie maritime, il faut donc vous initier à cette vie.

A bord des bâtimens, le temps est divisé en quarts de jour et en quarts de nuit.

Le premier quart de la nuit commence à huit heures du soir, et dure jusqu'à minuit : il est toujours commandé, en rade, par le plus jeune officier, en mer, par le plus vieux.

Le second quart prend de minuit à quatre heures du matin ; il est toujours commandé par le second du bâtiment. C'est pendant ce quart qu'on nettoie le navire ; aussi, s'appelle-t-il le quart de la femme de ménage.

Alors commence le premier quart du jour, qui dure jusqu'à huit heures du matin.

Puis la même division se prolonge quatre heures par quatre heures, jusqu'au premier quart de la nuit, qui recommence à huit heures du soir.

Pendant la nuit, la moitié de l'équipage veille tandis que l'autre dort.

Cela s'appelle faire la bordée.

La première bordée veille de sept heures à minuit.

A minuit, la seconde bordée la relève et veille jusqu'à quatre heures du matin.

A quatre heures du matin, elle est relevée à son tour et va dormir jusqu'à six heures, heure à laquelle tout le monde quitte son hamac.

Nous arrivâmes donc pendant le premier quart de la nuit.

Le souper nous attendait. Nous restâmes à table jusqu'à minuit, et sur le pont jusqu'à une heure du matin. Nous ne pouvions nous décider à perdre complétement de vue cette ville féerique qui nous était, comme pour nous faire fête, apparue sous un si curieux aspect.

A deux heures, la machine chauffait ; à quatre, nous de-

vions partir. Je recommandai qu'on me réveillât, je ne voulais perdre aucun détail de ce passage de Gibraltar, à qui tout le matérialisme moderne n'a pu enlever encore le prestige répandu sur lui par la poétique antiquité.

Ma recommandation était inutile ; à quatre heures je fus éveillé par les premiers mouvemens de la corvette ; à cinq, je remontai sur le pont.

Il faisait nuit encore, quoique l'on sentît l'approche du jour.

A droite, c'est-à-dire du côté de l'Afrique, la montagne des Singes se détachait en outremer sur l'azur plus pâle du ciel, attiédi déjà par les premiers rayons du soleil.

A gauche, sans être éclairée encore, la côte était un peu moins sombre, et au milieu de cette côte, on voyait briller le phare de Tarifa.

Nous naviguions pour gagner le milieu du détroit, et dans l'ombre où nous étions encore, le battement de nos roues dégageait de la mer des globes de flammes phosphorescentes, qui, après avoir de chaque côté suivi les flancs de a corvette, allaient derrière elle se réunir et se perdre dans son sillage.

Le ciel s'éclaircissait peu à peu, tout en gardant sa couleur d'outremer ; le mont des Singes se découpait sur une teinte orangée ; nous commencions à distinguer la côte jusqu'à Ceuta ; la montagne semblait un chameau gigantesque, couché le long du rivage et s'abreuvant à la mer ; Ceuta formait sa tête, et au-dessus de cette tête, on distinguait comme une crête la dentelure de ses remparts.

De son côté, la côte d'Espagne commençait à recevoir la lumière ; on distinguait parfaitement ses villes, ses villages,

ses maisons isolées, et cette foule de vallées et de montagnes qui toutes aboutissent transversalement à la mer.

Sur le rivage opposé, c'est-à-dire sur celui que nous quittions, pas une ville, pas un douar, pas un gourbi.

Au moment où nous atteignions la côte d'Afrique, le soleil, pareil à un globe d'or, montait en avant de Ceuta; à sa flamme, nous aperçûmes distinctement alors Gibraltar, ses fortins blanchissant dans la lumière, et son port encore perdu dans la brume, que perçaient comme des lances gigantesques les mâts banderollés de ses vaisseaux.

C'était du point où nous étions qu'apparaissaient dans leur plus grand développement ces deux montagnes que les anciens avaient appelées les colonnes d'Hercule, et au-delà desquelles ils crurent longtemps que rien n'existait que la nuit.

Vous savez, madame, comment Hercule avait fait, en venant d'Orient en Occident, ce même voyage que nous faisions à cette heure, en allant d'Occident en Orient.

Vous savez comment Hercule naquit, madame; vous vous rappelez avoir vu représenter et avoir applaudi cette admirable comédie d'*Amphitryon*. Le roi des dieux, amoureux d'Alcmène, avait pris la figure de son époux; et peut-être la nouvelle mariée eût-elle été complétement trompée à la ressemblance, si l'heureux amant, en vertu de ses pouvoirs divins, n'eût allongé sa nuit de vingt-quatre heures. La belle Alcmène comprit alors qu'elle n'avait point affaire à un simple mortel; mais il eût été par trop ingrat à elle de se plaindre : elle ne se plaignit donc pas.

Amphitryon arriva le lendemain de cette fameuse nuit, qui l'avait arrêté en route, et qu'il avait trouvée fort longue. En entrant chez lui il apprit qu'il venait d'en sortir, ce qui

l'étonna fort; mais comme ces trente-six heures d'obscurité ne pouvaient être attribuées qu'à quelque fantaisie divine; qu'il connaissait Jupiter pour un dieu plein d'imagination à l'endroit des jeunes mariées; il se douta qu'il avait l'honneur d'être le rival du maître de l'Olympe; et, sans rien dire à Alcmène, il fit de son mieux pour qu'elle ne trouvât point une trop grande différence entre la première nuit de ses noces et la seconde.

Malheureusement il y avait une quatrième personne qui se trouvait être dans le secret, c'était Junon, Junon ce merveilleux type de la femme acariâtre, qui se croit le droit d'être jalouse de son époux, non point parce qu'elle aime son époux, mais parce qu'elle n'aime personne; non point parce qu'elle est vertueuse, mais parce qu'elle est prude.

Or, comme en sa qualité de déesse Junon savait tout, Junon savait que la femme d'Amphitryon était enceinte de deux fils : l'un qui se nommerait Hercule, et qui était fils de Jupiter; l'autre qui se nommerait Iphicle, et qui était fils d'Amphitryon.

Elle savait encore une chose, c'est qu'Amphitryon avait donné sa seconde nuit à une autre de ses femmes nommée Sthénèle, et que cette seconde femme était enceinte aussi d'un fils qui se nommerait Eurysthée.

Vous voyez, madame, que les trois nuits dont nous venons de parler n'avaient pas été mal employées, et que dieux et mortels n'y avaient pas perdu de temps.

Maintenant, madame, vous avez trop entendu parler de Junon, et vous la connaissez trop bien de réputation pour ne pas soupçonner qu'elle ménagerait quelque mauvais tour au pauvre Hercule. En effet, madame, elle avait eu cette heureuse idée qu'en le faisant naître après Eurysthée, au lieu

de le laisser naître avant lui, comme c'était la marche ordinaire des choses, elle en ferait un cadet au lieu d'en faire un aîné, ce qui ne signifie pas grand'chose aujourd'hui; mais ce qui, quinze cents ans avant Jésus-Christ, et quinze cents après, signifiait beaucoup.

Voilà donc ce que fit Junon pour retarder la naissance d'Hercule : elle prit la figure d'une vieille femme, et aux premières douleurs qu'éprouva Alcmène, elle alla s'asseoir sur le seuil de sa porte et demeura là silencieuse, immobile et les doigts d'une main fortement enlacés dans ceux de l'autre.

Le charme était établi de façon que tant qu'elle demeurerait ainsi Alcmène ne pourrait être délivrée.

Alcmène souffrait depuis vingt-quatre heures ; mais depuis vingt-quatre heures ses souffrances étaient inutiles.

Heureusement Alcmène avait une femme de chambre nommée Cléanthis, laquelle se donnait beaucoup de mouvement pour soulager sa maîtresse, allant et venant, courant demander aide et secours de tous côtés. En entrant, en sortant, en rentrant encore, elle vit une vieille femme silencieuse, immobile, et les doigts enchevêtrés les uns dans les autres ; elle devina que là gisait le maléfice, et sans faire part à personne de ses observations, elle sortit une dixième ou douzième fois, le visage radieux, les mains levées au ciel, et s'écriant :

— Ah ! grâce à Lucine, ma maîtresse est accouchée.

Cette nouvelle inattendue stupéfia tellement la vieille que, sans se donner le temps de regarder à travers les murailles pour voir avec ses yeux divins si la chose était vraie, elle se leva, poussa une exclamation, et disjoignit les mains.

Au même instant le charme était rompu, et Alcmène accouchait.

Junon était fort mécontente, vous le comprendrez facilement, son temps et sa peine étaient perdus, et comme on le dit dans notre langue expressive et colorée, elle avait été mise dedans par une simple mortelle. Aussi se vengea-t elle incontinent; elle prononça quelques paroles dans une langue inconnue, et jeta un peu de poussière à la face de la pauvre Cléanthis, qui, changée en belette, ne songea pas même à rentrer dans le palais, et s'enfonça dans le premier trou qu'elle rencontra sur son chemin.

Cependant la ruse de Cléanthis était arrivée un quart d'heure trop tard ; lorsque la pauvre femme de chambre jetait cette ingénieuse exclamation qui devait délivrer sa maîtresse, Sthénèle était déjà accouchée depuis un quart d'heure.

Junon en était donc arrivée à ses fins; Hercule, quoique fils de Dieu, en vertu de cet axiome : *Pater est is quem nuptiæ demonstrant*, Hercule n'était plus qu'un cadet de famille.

Cependant c'était encore trop pour elle; ce qu'avait voulu la jalouse déesse, ce n'était point qu'Hercule naquît le second, c'était qu'il ne naquît pas du tout : or, elle avisa qu'en le faisant mourir ce serait absolument la même chose que s'il n'était pas né.

Elle ordonna, en conséquence, à deux serpens qu'elle rencontra sur son chemin, de prendre la route de Thèbes et d'aller, toute autre affaire cessante, dévorer Hercule dans son berceau.

Les serpens obéirent, mais Hercule les prit par le cou comme il eût fait de deux anguilles, et les étouffa.

La nouvelle en arriva jusqu'au fameux Tirésias, vous sa-

vez, madame, cet heureux devin qui fut tour à tour homme et femme, et qui fit cette indiscrétion de déclarer que, sous tous les rapports, la femme était un être privilégié du ciel.

Tirésias prophétisa donc que le jeune Hercule triompherait de ses ennemis, et les étoufferait tous comme il avait fait des deux serpens.

Junon pensa dès lors, tout immortelle, toute déesse, toute reine des dieux qu'elle était, que mieux valait être l'amie que l'ennemie d'Hercule ; elle prit la figure de sa nourrice, et se présenta chez Alcmène; elle pensait qu'une fois que l'enfant aurait sucé de son lait, il lui demeurerait attaché par la force du sang.

Mais Hercule, par une faveur particulière de sa naissance, était venu au monde avec des dents; il n'eut pas plutôt le sein de la nourrice divine dans la bouche, que, instinctivement sans doute, il le mordit de toutes ses forces. Junon poussa un cri, jeta l'enfant loin d'elle, et, en remontant dans l'Olympe, laissa au ciel cette longue traînée blanche qu'on appelle encore aujourd'hui la voie lactée.

Dès lors il n'y eut plus de rapprochement possible entre les deux ennemis : Junon jura la perte de l'enfant prédestiné, tandis que, de son côté, Amphitryon faisait tout ce qui était en son pouvoir pour le rendre digne du destin promis.

Voulez-vous savoir, madame, comment, il y a trois mille cinq cents ans, on élevait un fils de dieu ? Je vais vous dire les maîtres que l'on donna au jeune Hercule.

Harpaticus lui apprit l'art de la lutte ; Tentare, à tirer de l'arc ; Eupralphe, à jouer de la lyre ; Einus, les sciences ; Castor et Pollux, les exercices gymnastiques ; Chiron, la médecine, et Rhadamante la justice.

Vous voyez que l'éducation était complète.

Aussi un jour qu'Hercule gardait les troupeaux d'Amphitryon, la Volupté et la Vertu lui étant apparues, et lui ayant dit de choisir entre elles deux, Hercule n'hésita-t-il un instant, et choisit-il la Vertu.

Ce fut à partir de ce moment qu'Hercule se mit en quête des monstres qui ravageaient l'univers, et jura de les exterminer tous jusqu'au dernier, en commençant par le lion de Némée.

Cette victoire lui valut :

1° Cette fameuse peau de lion, qui est devenue la partie la plus importante de sa garde-robe ; sans cette peau de lion Hercule n'est plus Hercule ;

2° Une bonne fortune qui n'était pas à dédaigner.

Le monstre exerçait particulièrement ses ravages dans le pays des Thespiens, dont le roi possédait cinquante-deux filles.

Le digne souverain fut si charmé d'être débarrassé du monstre, qu'il offrit, en récompense de ce service, ses cinquante-deux filles au vainqueur, lequel, vous le pensez bien, madame, n'eut garde de refuser, d'autant mieux que, dit la fable, la fable, entendez-vous bien ? pas l'histoire, d'autant mieux qu'elles étaient toutes vierges.

Une nuit lui suffit pour laisser cinquante-deux petit-fils au roi Thespius, qu'il quitta alors complétement rassuré sur l'avenir de sa postérité.

Ce fut alors que, ainsi que l'avait prévu Junon, Eurysthée, craignant ce frère qui tuait les lions et qui épousait les vierges avec une si grande facilité, lui imposa, en vertu de son droit d'aînesse, ces douze travaux que vous connaissez et dont nous avons vu la représentation sculptée avec tant de bonheur sur la place publique d'Aranjuez.

Les douze travaux accomplis, Hercule résolut de se donner un peu de bon temps en voyageant pour son plaisir. Ce voyage qu'il désirait accomplir, c'était le périple de la Méditerranée, le tour du monde connu.

Il quitta donc la Grèce, théâtre ordinaire de ses exploits, et passa en Egypte. En Egypte, Busiris le surprit et le fit charger de chaînes; Hercule brisa ses fers, comme il eût fait de fils de soie, et tua Busiris d'un coup de massue.

Hercule continue sa course, mais à la limite de la Terre il rencontre Antée, fils de la Terre, qui reprend de nouvelles forces toutes les fois qu'il touche sa mère, ne fût-ce que de la pointe du pied. Hercule l'enlève entre ses bras et l'étouffe contre sa poitrine.

Hercule s'enfonce dans le désert, mais il s'égare dans les sables brûlans. Ce n'est plus contre le lion de Némée, l'hydre de Lerne, le sanglier d'Erymanthe ou les oiseaux du lac Stymphale qu'il lui faut combattre; c'est contre un ennemi bien autrement dangereux, bien autrement obstiné, bien autrement invincible, c'est contre la soif : le héros va mourir, étranglé, dévoré, calciné par ce soleil ardent, par ce sable ardent, par cette atmosphère ardente, quand Jupiter lui apparaît sous la forme d'un bélier, et d'un coup de pied fait jaillir la source autour de laquelle verdit aujourd'hui encore l'oasis d'Ammon.

Hercule continue sa route; de loin il aperçoit Atlas, ce vieux Titan rebelle à qui Jupiter a imposé la punition de porter le ciel sur ses épaules : c'était lui que cherchait Hercule. Hercule a décidé que, pour désarmer son frère incessamment irrité contre lui, il rapporterait à Eurysthée trois pommes d'or du jardin des Hespérides, qui doit être situé à quelque vingt-cinq ou trente lieues aux environs. Or, qui

peut mieux lui indiquer son chemin qu'Atlas, dont la tête domine tous les alentours?

Hercule trouve dans Atlas le géant le plus complaisant du monde; Atlas ne se contentera point de lui indiquer son chemin; comme ce chemin est très difficile, il ira chercher les pommes d'or lui-même; il ne s'agit pour cela que d'une chose, c'est qu'Hercule prenne un jour ou deux sa place, et porte le ciel par intérim. Hercule n'a rien à refuser à un roi, qui met envers lui cette complaisance; il s'accroupit à côté du Titan, fait glisser avec précaution la charge des épaules d'Atlas sur les siennes, et se substitue tout doucement au vieux porte-ciel, sans que le ciel s'aperçoive un seul instant qu'il est moins bien porté depuis que c'est Hercule qui le porte.

Voilà donc Atlas momentanément à son aise; il détire ses bras, il allonge ses jambes, et se met en route pour accomplir sa promesse.

Deux jours après son départ, Atlas revint comme il l'avait promis, rapportant les trois pommes d'or demandées; mais Atlas avait pris goût à la liberté, et au lieu de donner les trois pommes d'or à Hercule, il lui déclara qu'il les irait porter lui-même à Eurysthée, tandis qu'Hercule, prisonnier forcé de son fardeau, continuerait de porter l'Olympe.

Vous dire que cette nouvelle disposition d'Atlas ne surprit pas un peu Hercule, et que les dieux ne sentirent pas, pendant la minute qui suivit la proposition du géant, un léger tremblement de ciel, c'est ce que nous n'osons affirmer; mais ce qui est de notoriété antique, c'est que le visage d'Hercule continua d'exprimer la plus bienveillante sérénité, et qu'il consentit à tout à une seule condition, c'est qu'Atlas lui donnerait le temps de faire un bourrelet pour poser sur

ses épaules certaines aspérités du ciel lui meurtrissant l'omoplate.

Atlas, qui ne s'attendait point à tant de facilité de la part d'Hercule, consentit à ce que celui-ci fît à sa guise, à la condition qu'il ne prendrait que le temps strictement nécessaire à la confection de son bourrelet.

Hercule promit tout ce qu'on voulut, et fit, à son tour, glisser sa charge sur les épaules d'Atlas, comme Atlas l'avait fait glisser sur les siennes : mais quand le crédule géant en fut là, Hercule, au lieu de s'occuper de son bourrelet, souhaita à Atlas bien du plaisir dans son poste de cariatide céleste, prit les trois pommes d'or et continua son chemin.

Depuis ce temps, madame, Atlas n'a point bougé, et nous le retrouverons à la même place où l'a laissé Hercule.

Enfin, madame, Hercule arriva où nous en sommes maintenant.

Seulement, permettez-moi de vous dire qu'autrefois le monde n'était pas exactement fait comme il est aujourd'hui.

La Méditerranée formait un grand bassin qui n'avait aucune communication avec l'Océan ; de son côté, la Sicile tenait à la Calabre.

De plus, une grande chaîne de montagnes, dont la tradition se conserve dans le monde antique sous le nom d'Atlantide, s'étendait de la pointe occidentale d'Afrique à la côte méridionale d'Amérique, comme un pont jeté sur l'Océan.

Hercule trouva la chose mal faite ainsi, et résolut d'ouvrir un passage par lequel communiqueraient la Méditerranée et l'Océan ; une montagne avait deux crêtes, c'était un point d'appui qui lui donnait des facilités : il appuya ses

reins à l'une des deux cimes, ses pieds à l'autre, et poussa.

Sous ce puissant effort, la chaîne granitique se fendit, la mer se précipita en bouillonnant dans le passage, et, du même coup, ou plutôt du contre-coup, Messine ébranlée se détacha de la Calabre.

Hercule donna aux deux montagnes qu'il venait de faire avec une seule, et qui, aujourd'hui, semblent encore prêtes à se rejoindre, les noms de Calpé et d'Abyla.

Alors il continua sa route, traversa l'Espagne, franchit les Pyrénées, passa le Rhône, enjamba les Alpes, longea la Ligurie et rentra en Grèce après avoir donné, sur sa route, naissance à deux peuples, les Basques et les Galates.

Tout cela est pour vous dire, madame, que si Hercule était né vingt minutes plus tôt au lieu d'un quart d'heure plus tard, il se fût trouvé le frère aîné d'Eurysthée, au lieu de se trouver son frère cadet, et se fût occupé de régner tranquillement à Thèbes, et non de courir le monde comme un chevalier errant, ce qui fait que Calpé et Abyla ne formeraient encore qu'une seule chaîne, et que je vous écrirais du haut d'une montagne, au lieu de vous écrire du milieu d'un détroit.

LES ANGLAIS EN ESPAGNE.

Cependant, tout en rappelant dans ma mémoire cette vieille légende d'Hercule, si vieille qu'elle vous a peut-être paru toute neuve, et cela sans chercher à approfondir s'il y a un Hercule, comme dit Hésiode, ou trois Hercules, comme dit Diodore (1), ou six Hercules, comme dit Cicéron (2), ou enfin cinquante-trois Hercules, comme dit Varron ; sans prétendre, avec les éphémèristes modernes, que de ces cinquante-trois Hercules, au contraire, pas un n'a existé comme homme, comme demi-dieu ou comme dieu, et qu'Hercule n'est rien autre chose que Bel, Bélus, Baal ou le Soleil, que ses douze travaux sont les douze signes du zodiaque, que ses sept nuits sont les sept jours de la semaine, et ses cinquante-deux filles de Thespius, enfin, les cinquante-deux semaines elles-mêmes ; sans sonder cette grande probabilité que tous ces voyages, sans cesse renouvelés d'Orient en Occident, ne sont rien autre chose que la course divine que paraît accomplir l'astre qui donne la vie aux hommes, et repousse

(1) L'Hercule égyptien, l'Hercule crétois, l'Hercule vulgaire.

(2) L'Hercule grec, fils de Jupiter et de Cysithe ; l'Hercule égyptien, fils du Nil ; l'Hercule idéen qui est un Dactyle ; l'Hercule tyrien, père de la nymphe Carthage et fils de Jupiter II ; l'Hercule indien, c'est-à-dire Bel ; enfin l'Hercule vulgaire, fils de Jupiter III et d'Alcmène.

les monstres dans l'obscurité, c'est-à-dire dans la mort; nous poursuivons notre chemin vers Gibraltar.

Maintenant, voulez-vous que je vous dise une chose, madame, laquelle vous paraîtra tout aussi fabuleuse, sans doute, que la légende d'Hercule; c'est que Gibraltar est la seule ville, je ne dirai pas de la côte d'Espagne, mais de toute l'Espagne, qui ait un brouillard.

Mais, me direz-vous, pourquoi ce brouillard plutôt sur Gibraltar que sur Algésiras, que sur Tarifa ou que sur Cadix?

A ceci je vous répondrai sans hésitation aucune :

Parce que Gibraltar est une ville anglaise, et qu'il y a du brouillard en Angleterre.

Car, ne vous y trompez pas, madame, ce n'est point la nature qui fait le brouillard, ce sont les Anglais.

Les Anglais font tout ce qu'ils veulent; ce n'est pas avec le fils de la Terre qu'ils luttent comme Hercule, c'est avec la Terre elle-même.

Mais le beau de la chose, c'est qu'ils luttent et qu'ils triomphent.

Les Anglais ont fait des dalhias qui sentent l'œillet.

Ils ont fait des cerises sans noyau, des groseilles sans pépins; ils sont en train de faire des bœufs sans jambes.

Voyez les bœufs du comté de Durham, ils n'ont plus qu'une articulation, et marchent presque sur le ventre.

Bientôt ils n'auront plus d'articulation du tout, et marcheront sur le ventre tout à fait.

Il en est ainsi du brouillard. Il n'y avait pas de brouillard à Gibraltar avant que Gibraltar appartînt aux Anglais; mais les Anglais avaient l'habitude du brouillard, le brouillard leur manquait, ils se sont fait un brouillard.

Mais avec quoi? demanderez-vous.

Parbleu! avec la matière première, avec du charbon de terre, donc!

Tant il y a, madame, que si vous allez jamais à Gibraltar, vous reconnaîtrez l'exacte vérité de ce que j'ai l'honneur de vous dire; et cela en cherchant aux flancs de la montagne la ville noyée dans la brume, où elle semble engloutie comme par une seconde mer.

Ce n'était point par enthousiasme, au reste, que j'allais à Gibraltar; c'était pour accomplir mon double devoir de voyageur et de père.

Devoir de voyageur, parce qu'il est impossible, aux gens qui savent que vous avez traversé le détroit et qui vous demandent : « Avez-vous été à Gibraltar? » de répondre : « Non, je n'ai pas été à Gibraltar. »

Devoir de père, parce que, vous le savez, madame, Alexandre a été perdu à Séville, ne nous a pas rejoints à Cadix, et que si j'ai une chance de le trouver, c'est à Gibraltar.

Et cependant, madame, Giraud et Desbarolles ne nous ont pas fait un tableau bien séduisant de Gibraltar.

Ils y ont été, eux, et avaient juré de n'y jamais revenir; mais, que voulez-vous? l'homme propose et Dieu dispose.

Il faut vous dire que Giraud et Desbarolles, leurs crayons et leurs albums à la main, croquant tout ce qu'ils rencontraient, avaient été pris pour des ingénieurs français déguisés en Espagnols et levant le plan des fortifications anglaises.

C'est que depuis que les Anglais ont Gibraltar, c'est à peu près pour eux comme s'ils avaient la peste, le choléra, le typhus; ils ne pensent plus qu'à Gibraltar, ils ne rêvent

plus que de Gibraltar, ils ne craignent plus que pour Gibraltar.

Voilà bientôt cent ans que la maladie leur dure; aussi, d'aiguë qu'elle était dans les vingt-cinq premières années, elle est devenue chronique. Une fois par semaine au moins le premier lord de l'amirauté rêve qu'on lui prend Gibraltar; alors il se réveille en sursaut, il appelle son secrétaire, il dicte une dépêche, et fait partir un bateau à vapeur.

Ce bateau à vapeur porte l'ordre de bâtir un nouveau fort, d'élever un nouveau rempart, de construire une nouvelle corne.

Et d'ajouter aux canons, des canons, des canons, des canons.

De manière qu'il y a trois mille canons à Gibraltar, et qu'une récompense de 2,000 livres sterling, c'est-à-dire de 50,000 francs, est promise à quiconque trouvera dans Gibraltar une place où un nouveau canon soit non pas nécessaire, mais utile.

Il en résulte que, comme il faut sept hommes au moins pour servir une pièce, c'est vingt et un mille hommes de garnison qu'il faudrait en cas de siége, rien que pour desservir les canons.

Sans compter, le cas échéant, qu'on ne manquerait pas d'en ajouter encore.

Aussi jugez comme Giraud et Desbarolles furent reçus au milieu de ces canons.

On leur lâcha d'abord un soldat anglais qui les accompagna partout, comme s'ils eussent été, l'un Bonaparte, l'autre Napoléon, et que Gibraltar eût été une seconde Sainte-Hélène.

Puis on leur donna le conseil de ne pas se promener dans

la ville passé huit heures du soir, puis enfin on leur intima l'ordre d'en sortir avant six heures du matin.

On les suivit avec une lunette, d'abord sur la baie d'Algésiras, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Algésiras, puis, sur le chemin d'Algésiras à Tarifa, tant que le chemin fut visible et eux visibles sur ce chemin.

Puis on expédia à Londres un paquebot de la force de quatre cents chevaux, pour annoncer au premier lord de l'amirauté que Gibraltar avait failli être pris par deux ingénieurs français, mais heureusement n'avait pas été pris.

La rente baissa, se releva, baissa encore, et finit par fermer au pair; dès lors on fut rassuré à Londres.

Qu'arriverait-il quand on verrait revenir, au bout de deux mois, Giraud et Desbarolles, et cela sur une corvette française!

C'était à nous faire tous envoyer sur les pontons ou déporter à Botany-Bay.

Au risque de ce qu'il pouvait arriver, nous jetâmes l'ancre, à sept heures du matin, à une demi-lieue à peu près de Gibraltar.

Mon premier coup d'œil avait embrassé le port de Gibraltar, le second avait essayé de sonder le port d'Algésiras.

Je cherchais un bateau à vapeur; un bateau à vapeur dans le port était une espérance pour moi qu'Alexandre fût dans la ville.

Il n'y avait pas un seul bateau à vapeur ni à Gibraltar, ni à Algésiras; ma dernière chance était donc qu'il eût été mis à terre par le *Tage*, qui fait la traversée de Lisbonne à Valence, en touchant à Cadix, Gibraltar et Malaga.

Malheureusement il fallait attendre la santé.

Vous savez ce qu'on appelle la santé, madame? — Non. — Eh bien! je vais vous le dire.

La santé est une société composée de gens de fort mauvaise mine qui vous demandent d'où vous venez, en se bouchant le nez avec un mouchoir, et en prenant votre passeport avec des pincettes.

La santé n'a qu'une peur, c'est de tomber malade.

Parmi toutes les maladies, ce qu'elle craint le plus c'est la peste.

Or, comme il est convenu que la peste est native de l'Inde, comme tous les grands fléaux, mais que pour se rendre en Europe elle passe d'habitude par le Caire, Tunis et Tanger, nous devions inspirer une crainte toute particulière, nous qui arrivions justement de Tanger.

Cela n'empêcha point une vingtaine de barques de venir manœuvrer autour de nous dix minutes après notre arrivée.

Ces barques attendaient pour nous mener à terre que la santé eût déclaré que nous n'étions ni des pestiférés ni des cholériques.

En attendant, je chargeai le patron d'une de ces barques de retourner à terre, et de courir toutes les auberges en s'informant si monsieur Alexandre Dumas fils était arrivé.

Il y avait récompense honnête si l'on retrouvait le susdit Alexandre Dumas fils.

Je n'avais pas promis une récompense trop forte, de peur qu'on ne m'amenât un faux Alexandre.

Ces précautions prises, nous nous mîmes à table en attendant la santé. Nous comptions partir le même soir de Gibraltar, dont on doit être sorti à cinq heures du soir, sous peine de n'en plus pouvoir sortir que le lendemain matin, et nous ne voulions pas perdre notre temps à y déjeuner.

Quelques choses que nous eussent dites Giraud et Desbarolles, nous nous obstinions à croire qu'il y avait quelque chose à voir de plus curieux que des canons et des Ecossais.

Car il faut vous dire que nous avions vu sur la jetée un poste d'Ecossais qui faisait, à distance, l'effet le plus pittoresque; mais, au bout du compte, quand on a vu un Ecossais, c'est comme quand on a vu un canon, on en a vu mille: à moins toutefois que l'Ecossais ne se baisse.

Nous venions donc de descendre dans le carré du capitaine, quand Vial descendit rapidement à son tour, et apparaissant à la porte :

— Eh bien! ils l'ont croché tout de même, dit-il.

— Qui cela?

— Votre fils, pardieu!

— Mon fils! où est-il?

— Le voilà qui vient, un grand garçon blond. Je l'ai vu avec la lunette.

Nous nous élançâmes sur le pont : en effet, c'était bien Alexandre qui revenait dans la barque que j'avais envoyée à sa recherche.

A peine nous aperçut-il, qu'il nous fit des signes télégraphiques qui ne nous laissèrent plus aucun doute sur son identité.

C'était, je l'avoue, un grand poids enlevé de dessus ma poitrine. Je ne parlais point de mes inquiétudes à mes compagnons, mais j'étais vraiment inquiet; il y avait quinze jours à peu près que nous étions séparés, et que je n'avais eu de lui d'autres nouvelles que des nouvelles assez alarmantes.

Il accosta; je l'attendais sur le dernier échelon de l'escalier.

Il sauta à mon cou, riant et débraillé comme un grand enfant.

— Ma foi ! me dit-il, un jour de plus, et tu me trouvais mort.

— De quoi?

— D'ennui.

— C'est donc bien terrible, Gibraltar !

— C'est hideux.

— La vérité est dans la bouche des enfans, fit sentencieusement Giraud.

Et nous remontâmes sur le pont, non sans avoir jeté au batelier le double de la récompense promise.

Maintenant, madame, tenez-vous absolument à savoir ce qu'était devenu Alexandre pendant ces quinze jours? Lisez ces vers qu'il fit à Gibraltar pendant ses quarante-huit heures d'ennui, et s'ils ne vous racontent pas toute l'histoire, ils vous en diront assez pour que votre féconde imagination supplée au reste.

Gibraltar, 24 novembre 1846.

Il est dix heures du matin;
Chère enfant ! que pouvez-vous faire?
C'est le moment où, d'ordinaire,
Vous descendez dans le jardin
Cueillir des fleurs pour votre mère.

Mais on dit que, depuis un mois,
Amours nouvelles vous sont nées,
Et qu'il se passe des journées
Sans que vous alliez une fois
A vos roses abandonnées.

Le matin, devant vos miroirs,
Je ne parle que par ouï-dire,
Vous vous regardez vous sourire,
Et vous mirez ces grands yeux noirs
Où le dieu qui vous fit se mire.

Et là, vous restez bien du temps
Dans les plus nonchalantes poses,
Pensant à de frivoles choses,
Et regardant vos blanches dents,
En effilant vos ongles roses.

Si vous cueillez d'un doigt coquet,
Le matin dans votre parterre,
Bluet, lis, rose ou primevère,
Ce n'est plus pour faire un bouquet,
Comme autrefois à votre mère.

Las ! on est trompé par les gens,
Chère enfant, sur lesquels on compte;
Savez-vous bien ce qu'on raconte?
On tient des propos si méchans,
Que de les répéter j'ai honte.

Or, l'autre jour, dans le jardin,
Où vous vous étiez promenée
Seule, toute une matinée,
Vous jetâtes avec dédain
Une marguerite fanée.

Moi, j'ai toujours aimé les fleurs,
Surtout quand les cueillent les femmes;
Car alors elles ont deux âmes :
C'est, en un seul parfum, deux cœurs,
C'est, en un seul rayon, deux flammes.

Et moi, je suivais le chemin
Où, dans votre mélancolie,
Vous rêviez, ainsi qu'Ophélie,
Lorsque tomba de votre main
La fleur qui maintenant nous lie !

Quand je la pris, il lui restait
Trois ou quatre feuilles à peine,
Qu'embaumait encor votre haleine;
Mais, la méchante qu'elle était,
Semblait vous porter grande haine!

Je la détrompai de mon mieux,
Et la consolai, comme on pense,
Lui demandant, pour récompense,
De me répéter les aveux
De votre chaste confidence.

De son beau front découronné
Se vengea bien la pâquerette,
Et de ce que, chère indiscrète,
Votre main avait chiffonné
Les plis blancs de sa collerette.

Il lui fallut bien cependant
M'avouer, imprudente fille,
Que vos yeux, sous votre mantille,
Sont ce qu'est au bleu firmament
L'étoile qui dans la nuit brille !

Elle me dit, c'était adroit,
Pour ne pas paraître jalouse,
Qu'elle n'a vu sur sa pelouse
Jamais rien de fin ni d'étroit
Comme votre pied d'Andalouse.

Elle eut l'adresse d'avouer,
De même qu'elle je l'avoue,
Que le vent qui passe à Cordoue
S'arrête un instant pour jouer
Sur les roses de votre joue.

Que vos seins chastes et dorés
Ont des richesses sans pareilles,
Et que dans les légendes vieilles
Un auteur les eût comparés
Aux ruches blondes des abeilles.

Puis elle en vint à raconter,
Soit menteuse, soit indiscrète,
Une méchante historiette
Que je ne veux pas commenter,
Et que simplement je répète.

Il paraît qu'un soir arriva,
Vous dire qui, c'est inutile,
Allant de Grenade à Séville,
Un étranger, qui vous trouva
A votre balcon dans la ville.

Il se promit bien aussitôt
De vous aimer sa vie entière;
Le soir il fit une prière,
Et ne dormit que ce qu'il faut
Pour rêver de ce qu'on espère.

Nul ne pourra jamais savoir,
Nul ne pourra jamais comprendre,
Tout ce que ce nouveau Clitandre
Chercha de moyens pour vous voir,
Vous entrevoir ou vous entendre.

Il vous cherchait le jour, la nuit.
Aux églises, aux promenades,
Rêvant guitare et sérénades,
Et ne rentrait que reconduit
Toutes les nuits par les alcades.

Un jour, si l'on en croit la fleur,
Il pressa, c'est là le point louche,
Votre main autrefois farouche,
Alla de la main jusqu'au cœur,
Et puis du cœur jusqu'à la bouche!

Si bien, pour ne pas être long,
Je vous tais des détails sans nombre,
Qu'un soir que le ciel était sombre,
Il escaladait un balcon
Où le matin rêvait votre ombre!

Votre mère sur le danger
Dormait confiante et tranquille;
Car nul bruit ne troublait la ville;
Puis on disait cet étranger
Parti la veille pour Séville!

Mais de chez vous, dès le matin,
Après une nuit de veillée,
Sortit une âme émerveillée
Des fruits qu'on prend dans un jardin
Par une porte entrebâillée!

Votre mère fut en courroux,
Car elle apprit tout!... Pauvre fille!
Vous pleurez sous votre mantille!
Et votre porte a des verrous,
Et votre fenêtre une grille!

C'est donc ainsi qu'on nous trahit;
Car c'est la parole d'un traître
Qui fait que bien longtemps peut-être
Vous pleurerez dans votre lit,
Quand il pleure sous la fenêtre!

Alors rêvant à vos amours,
Vous effeuillez la marguerite
Pour apprendre, pauvre petite!
Si son cœur doit penser toujours
La parole qu'il vous a dite.

Mais les fleurs se plaignent aussi
Que vous répandiez la rosée
Que le ciel leur a déposée;
Comme vous, qu'on éteigne ainsi
La flamme en votre sein versée.

Restez donc dans votre cachot
Sans briser la fleur parfumée.
Est-ce sa faute, pauvre aimée,
Si le mur du jardin est haut,
Et si la porte en est fermée!

Et puis, sachez que chaque fleur
A son amour comme la femme;
Qu'elle offre à son amant de flamme
Son calice qui cache un cœur,
Et son parfum qui cache une âme!

Cette rosée en diamant,
Ce sont les pleurs que la maîtresse
Verse la nuit dans sa tristesse,
Et qu'efface son jeune amant,
Quand d'un rayon il la caresse.

Laissez les fleurs et leur parfum;
Le printemps est lent à les faire,
Et, lilas, rose ou primevère,
C'est prendre un bonheur à quelqu'un
Que prendre une fleur à la terre.

Pourtant, tenez-vous à savoir
Si votre amant toujours vous aime?
Sans chercher aux fleurs un emblème,
Regardez dans votre miroir,
Car nous et lui pensons de même.

Regardez votre front chafrant,
Qui, de deux grands yeux noirs s'étoile,
Et, sous les plis de votre voile,
Ces deux beaux seins que seulement
La nuit votre pudeur dévoile!

Lorsque vous aurez, en un mot,
Vu dérouler, joyeuse et pure,
Votre si longue chevelure
Que, pour la mesurer, il faut
Au moins trois fois votre ceinture,

Pourrez-vous croire, belle enfant,
Que l'homme qui vous a connue
Vierge, amoureuse et demi-nue,
Peut vous oublier un instant,
Quand un instant il vous a vue?

J'ajouterai à ces explications, madame, qu'Alexandre me revenait avec un appétit féroce, et qu'il dévora à lui seul la moitié du déjeuner qui était servi pour huit.

Ce qui prouve que la poésie creuse énormément.

Après quoi la santé ayant fait son office, et ayant reconnu

qu'il n'y avait rien à dire sur notre compte, nous reçûmes l'autorisation de prendre terre à Gibraltar, où nous étions dix minutes après avoir reçu cette permission.

GIBRALTAR.

La chose qui nous avait le plus frappés pendant que nous jetions l'ancre dans le port de Gibraltar, c'était un poste d'Ecossais, placé à notre gauche sur une plate-forme assez élevée pour que la sentinelle qui se promenait et deux ou trois soldats qui causaient à distance se détachassent en vigueur sur un fond de ciel orangé. Pour nous autres, l'Ecossais, avec son costume si en arrière ou si en avant de notre civilisation, n'existe que dans les romans de Walter Scott, et voilà que tout à coup, à l'autre bout du monde européen, nous nous trouvions en face de cette fantastique réalité.

Ce fut une espèce de joujou qui, grâce à la longue-vue du capitaine, nous amusa fort pendant quelques instans.

Puis, nous revînmes à Gibraltar.

Je comprends que les anciens aient fait de Gibraltar une des colonnes d'Hercule ; il était effectivement assez difficile de comprendre comment était venu là ce monolithe de quinze-

cents pieds de haut, qui ne se rattache à rien, ne se relie à rien, et semble tombé du ciel ou poussé de la terre. C'est, à la première vue, un sphinx couché au bord de l'eau, dont la croupe se rattache à l'Europe, tandis que sa tête regarde l'Afrique; ses pattes, allongées devant lui, forment la pointe la plus avancée de notre continent. Toutes ces rugosités qu'on aperçoit sur sa peau, toutes ces verrues qui courent sur ses pattes, ces pois chiches qui émaillent son nez, comme celui de Cicéron, ce sont des maisons, des bastilles, des forts.

Les fourmis qui courent au milieu de tout cela, montant, descendant, rampant, ce sont des hommes.

Pendant que nous cherchions quelle énigme pouvait proposer aux vaisseaux voyageurs ce sphinx gigantesque, la santé s'étant assurée que nous n'avions ni le choléra, ni la fièvre jaune, ni la peste, nous délivrait l'autorisation de descendre à terre.

Je voulus prendre un fusil, comme d'habitude, mais on me déclara que les étrangers n'entraient point armés dans Gibraltar.

Je voulus, de peur d'accident, décharger l'arme sur un goëland qui me paraissait bien confiant pour un goëland anglais; mais on m'arrêta, en me disant qu'on ne tirait point de coups de fusil dans le port de Gibraltar.

Je baissai humblement la tête, et je descendis dans la barque qui devait nous conduire à terre.

De la barque, nous pûmes voir une ligne de fortifications nouvelles que l'on creusait dans la mer même.

En abordant à la jetée, j'envoyai un dernier coup d'œil à Algésiras, qui reluisait au bord de la mer comme un immense poisson qui sortirait à moitié de l'eau son dos ar-

genté; je sentais qu'en entrant dans Gibraltar je quittais l'Espagne.

En effet, Tanger, que nous venions de voir, était bien plus espagnol que Gibraltar.

A peine la porte franchie, nous fûmes transportés en Angleterre.

Plus de pavés pointus, plus de maisons à grilles et à jalousies vertes, plus de ces charmans patios, avec des fontaines de marbre au milieu des boutiques; des marchands de toiles, des couteliers, des armuriers, des hôtels aux armes de la Grande-Bretagne, des trottoirs avec des femmes blondes, des officiers rouges avec des chevaux anglais. Le Petit-Poucet nous avait prêté ses bottes, et à chaque pas que nous avions fait depuis le pont du *Véloce*, nous avions franchi sept lieues.

Nous entrâmes dans un restaurant. Nous mangeâmes des biftecks saignans, des sandwichs, du beurre; nous arrosâmes le tout d'ale et de porter; puis, après le déjeuner, nous demandâmes un verre de malaga, qu'on fut obligé d'aller nous chercher hors du café.

En échange on nous servit du thé auquel il n'y avait rien à reprendre : c'était du plus pur pékao à pointes blanches.

Nous avions fait demander au gouverneur la permission de lui présenter nos hommages; le gouverneur était sorti à cheval.

Nous profitâmes de ce sursis pour parcourir la ville.

En pénétrant dans certaines rues, nous nous éloignâmes un instant de l'Angleterre, pour nous rapprocher soit de l'Espagne, soit de l'Afrique, soit de la Judée; en effet, Espagnols, Arabes et juifs, complètent la population de Gibraltar.

J'oubliais les singes, je reviens à eux : à tout seigneur tout honneur.

La première chose que demandent généralement les Français en arrivant à Gibraltar, c'est qu'on leur montre les singes.

Non pas des singes dans une cabane, comme chez moi, dans une maison comme chez monsieur de Rothschild, ou dans un palais comme au Jardin des Plantes, mais des singes en pleine et entière liberté, des singes courant par la montagne, sautant de rocher en rocher, bondissant d'un arbre à l'autre, et descendant parfois en faisant la culbute jusque dans la ville. En effet, Gibraltar est le seul point de notre continent où les singes aient fait élection de domicile. Comme les Arabes, ils sont passés d'Abyla à Calpé; mais, plus prudens qu'eux, ils ne se sont aventurés ni en Espagne, ni en France; aussi n'ont-ils trouvé ni Charles Martel, ni Ferdinand; il en résulte qu'ils ont conservé leur conquête.

Il est vrai, qu'intrigans qu'ils sont, ils ont trouvé le moyen de se rendre utiles.

Les Anglais avaient transporté des baromètres à Gibraltar; mais au milieu de ce brouillard fatice, les pauvres instrumens se sont trouvés tout désorientés; ne comprenant rien à cette lutte de la vapeur et du soleil, ils n'osaient s'aventurer ni vers le beau fixe, ni vers la pluie, et demeuraient au variable, ce qui ne voulait rien dire du tout.

Les singes saisirent le joint, et se firent baromètres.

Calpé a deux versans : un côté oriental, un côté occidental; si le temps est au beau fixe, les singes passent à l'occident; si le temps menace de pluie ou de tempête, les singes passent à l'orient.

On comprend qu'une fois investis de fonctions si impor-

tantes, les singes devinrent aussi sacrés à Gibraltar que le sont les cigognes en Hollande, et les ibis en Egypte.

Il y a donc des peines très sévères pour tout Gibraltarien qui tuerait un singe.

Comme le temps était au beau fixe, nous nous acheminâmes vers une charmante promenade située sur le versant occidental de la montagne ; s'il y avait chance de rencontrer un callitriche ou un macaque, c'était de ce côté-là.

Je voudrais pour tout au monde pouvoir vous dire, madame, que j'ai été assez heureux pour apercevoir le plus petit quadrumane, mais la vérité l'emporte, comme toujours, et je suis forcé d'avouer que ce fut inutilement que, ma lunette à la main, je jouai le rôle de l'astrologue de La Fontaine.

Heureusement qu'il n'y a pas de puits à Gibraltar.

Cette obstination à regarder en l'air me rendait fort injuste pour la promenade que je foulais aux pieds, et qui est certainement un des plus curieux composés de terre, d'arbres et de fleurs qu'il y ait au monde. En effet, les fleurs viennent d'Angleterre, les arbres de France, la terre je ne sais d'où ; tout a été apporté à fond de cale, à dos de mulets ou à brouette d'hommes.

Malheureusement, le tout est parsemé de boulets, émaillé de canons, hérissé de factionnaires.

Heureusement qu'au-delà de ces factionnaires, de ces canons, de ces boulets, il y a la mer, la mer mouvante, limpide et bleue, dont il n'y a pas moyen de changer la forme ou la couleur.

Sans cela, il y a longtemps que le détroit de Gibraltar serait gris et trouble comme la Manche.

Des rampes conduisent par des pentes assez douces jusqu'au haut de la montagne.

Trois cavaliers descendaient une de ces rampes; on nous les signala comme étant le gouverneur et deux aides de camp; nous jugeâmes qu'il rentrait chez lui, et disant adieu du même coup, à regret, aux singes que nous n'avions pas vus assez, et avec plaisir, aux boulets, aux canons et aux factionnaires, que nous avions trop vus, nous nous acheminâmes vers le Gouvernement.

Peut-être vous étonnerez-vous, madame, de cet acharnement que je mettais, moi, coutumier du fait, à visiter un gouverneur quelconque, et surtout le gouverneur de Gibraltar; c'est que j'ai oublié de vous dire, madame, comment ce gouverneur s'appelait.

Il s'appelait sir Robert Wilson.

Vous êtes si jeune, madame, que ce nom, qui doit être en vénération à tous les Français de mon âge, n'éveille peut-être pas chez vous le moindre souvenir.

En effet, madame, les événemens auxquels sir Robert Wilson prit part se passaient en 1815, c'est-à-dire dix années à peu près avant votre naissance.

Le bruit du désastre de Waterloo retentissait encore dans le monde comme celui d'un vaste écroulement; le *Northumberland* se détachait des côtes de l'Angleterre, emportant à Sainte-Hélène ce génie éperdu qui, dans un moment de folie, avait été demander asile à ses plus mortels ennemis. Louis XVIII, absent depuis trois mois, venait de rentrer aux Tuileries, une liste de proscription à la main. Sur cette liste, trois noms étaient écrits en lettres rouges, en lettres de sang.

C'étaient les noms de Labédoyère, de Ney et de Lavalette.

Tous trois furent condamnés à mort : le premier, par un conseil de guerre ; le second, par la chambre des Pairs ; le troisième, par un jury.

Labédoyère et Ney étaient tombés tous deux ; le bruit deux fois répété de la fusillade avait retenti dans Paris.

Lavalette restait seul accusé ; on avait espéré que le jury l'acquitterait ; condamné, on comptait sur sa grâce.

On s'était trompé la première fois, on se trompait la seconde.

Les 21, 22 et 23 septembre 1815 furent des jours terribles pour tout Paris.

La cour de Cassation avait rejeté le pourvoi le 20.

L'exécution a lieu d'habitude dans les trois jours.

Cette fois, ce n'était pas la fusillade, cette mort militaire que le condamné regarde en face, à laquelle il commande, et qui n'entraîne point la honte avec elle.

Cette fois, c'était la mort en public, en Grève, sur l'échafaud, la mort hideuse avec les bourreaux, la planche et le couperet.

Lavalette, comme ancien aide de camp de Bonaparte, avait demandé à être fusillé ; mais Louis le Désiré avait trouvé la faveur trop grande, et l'avait refusée.

C'était le 24 au matin que la fête sanglante devait avoir lieu.

Dès le point du jour, les ponts, les quais, la place s'emplirent. L'échafaud a ses habitués ; innocente ou coupable, c'est toujours une tête qui tombe, et le spectacle est toujours le même.

Cependant, cette fois, la foule était sombre : l'attente était silencieuse, la curiosité craintive.

Tout à coup, un murmure étrange, un frissonnement

inattendu courut par tout ce peuple, et finit par éclater en cris joyeux.

Quand le bourreau était entré le matin pour venir prendre le condamné, il n'avait plus trouvé qu'une femme.

Cette femme des jours anciens, cette Romaine du dix-neuvième siècle, c'était madame de Lavalette.

La veille, elle était venue souper avec le condamné; elle lui avait amené sa fille.

Le complot était entre les deux femmes, complot saint et sacré dans lequel il s'agissait de sauver un père et un mari.

A huit heures, monsieur de Lavalette, vêtu des habits de sa femme, était sorti de la Conciergerie, appuyé au bras de sa fille.

Une chaise à porteur les attendait dans la cour, et les avait emportés tous deux.

Les porteurs, qu'on avait retrouvés, et qui n'étaient pas du complot, avaient conduit les deux femmes jusque sur le quai des Orfévres, en face de la petite rue de Harlay.

Là, un homme avait arrêté la chaise, avait ouvert la portière et avait dit :

— Vous savez, madame, que vous avez une visite à faire au président.

La plus petite des deux femmes était restée dans la litière, la plus grande était descendue, avait pris le bras de l'homme, et s'était enfoncée avec lui dans la ruelle.

Un instant après, on avait entendu le bruit d'un cabriolet s'éloignant au galop.

Voilà tout ce qu'on savait.

Je me trompe, on savait quelque chose encore : c'est que monsieur de Lavalette n'avait point quitté Paris.

Ainsi, cette nouvelle de la fuite n'était qu'une péripétie de

ce grand drame. D'un moment à l'autre le fugitif pouvait être découvert, et alors avait lieu ce dénoûment, seulement retardé, et devenu plus palpitant d'intérêt par ce retard même.

L'attente fut longue. Elle dura trois mois et demi.

Enfin, vers le 15 janvier, le bruit se répandit que Lavalette était sauvé, qu'il avait quitté non-seulement Paris, mais la France. Personne ne crut à cette fuite : les détails en étaient fabuleux. Monsieur de Lavalette avait quitté Paris à huit heures du matin, dans un wisky sans capote, conduit par un colonel anglais.

Ce colonel anglais avait traversé toute la France avec monsieur de Lavalette, et ne l'avait quitté qu'à Mons, c'est-à-dire de l'autre côté de la frontière, et lorsqu'il était en parfaite sûreté.

Et chacun, pour donner créance à cet incroyable événement, répétait le nom de cet Anglais qui avait sauvé un Français de cet ennemi plus impitoyable pour le condamné que ne l'avaient été ses compatriotes.

Il se nommait sir Robert Wilson.

C'était ce même sir Robert Wilson, madame, qui était gouverneur de Gibraltar, et auquel je tenais tant à faire ma visite.

Maintenant vous comprenez mon obstination, n'est-ce pas?

Sir Robert Wilson, magnifique vieillard de soixante-six à soixante-huit ans, qui dresse encore ses chevaux lui-même, et qui fait tous les jours dix lieues dans Gibraltar, me reçut d'une façon charmante. J'eus l'imprudence de remarquer sur son étagère des poteries du Maroc, que je trouvai sur le *Véloce* en y remettant le pied.

Si quelque chose avait pu me faire rester un jour de plus

à Gibraltar, certes, c'eût été l'invitation pressante que voulut bien m'en faire sir Robert Wilson.

Je quittai cet homme au cœur noble et loyal, sous l'impression d'un vif sentiment d'admiration.

Dieu lui donne de longs et heureux jours, à lui, à qui un autre homme a dû des jours longs et heureux !

Nous quittâmes Gibraltar à quatre heures moins dix minutes. Dix minutes plus tard nous étions prisonniers jusqu'au lendemain.

En vérité, nous respirâmes en touchant le pont du *Véloce*, comme dut respirer monsieur de Lavalette en touchant le pavé du quai des Orfévres.

LES PRISONNIERS.

Le 26, à quatre heures du matin, nous levâmes l'ancre.

Nous coupions le détroit en ligne diagonale, ouvrant, avec la route que nous avions suivie la veille, un angle dont Gibraltar formait le point aigu.

A neuf heures du matin nous étions arrivés dans une immense baie ; nous avions à notre droite les montagnes du cap Négro, qui allaient s'abaissant pour former une vallée, au fond de laquelle Tétouan apparaissait, formant à peine saillie

sur le sol, et plutôt pareille à une immense carrière qu'à une ville.

Pendant la route, j'avais eu une grande causerie avec le capitaine, et voici ce qu'il m'avait raconté.

La hâte que l'on avait mise à m'envoyer le *Véloce* l'avait fait détourner de sa destination primitive, laquelle était de recueillir les prisonniers français qui se trouvaient entre les mains d'Abd-el-Kader.

C'était la première fois que j'entendais parler à bord de cette mission du *Véloce*, je demandai au capitaine des explications détaillées.

Ce que je désirais savoir surtout, c'est si le temps nécessaire nous restait pour accomplir cette mission.

Voici où en étaient les choses.

On se rappelle l'héroïque combat de Sidi-Brahim, et le retentissement qu'il eut dans tous les cœurs.

A la suite de ce combat, cent cinquante hommes à peu près demeurèrent prisonniers des Arabes.

De tous les prisonniers, le plus important était monsieur Courby de Cognord, chef d'escadron de hussards.

Le massacre de la Mouzaïa, si énergiquement raconté par le trompette Rolland, qui avait échappé à ce massacre par une espèce de miracle, avait réduit les prisonniers au nombre de douze.

On avait à peu près perdu l'espoir de les revoir jamais, lorsque le 3 octobre 1846, monsieur Courby de Cognord écrivit au gouverneur de Mellila une lettre qui lui parvint le 10 du même mois.

Par cette lettre, monsieur Courby de Cognord annonçait au gouverneur qu'il venait de traiter, avec les Arabes qui le gardaient, de son évasion et de celle des prisonniers, moyen-

nant une somme de 6,000 douros, dont il le priait de lui faire l'avance, s'engageant personnellement à la lui rendre.

Le gouverneur de Mellila n'avait point cette somme à sa disposition, il donna aussitôt communication de la lettre de monsieur Courby de Cognord au consul de France à Malaga, lequel en référa au gouverneur d'Oran.

En même temps qu'il écrivait au consul de France, le gouverneur de Mellila faisait parvenir à monsieur de Cognord une lettre en date du 17 octobre, dans laquelle il lui annonçait et sa pénurie et les mesures qu'il venait de prendre pour que fussent faits, par les autorités françaises, les fonds qu'il ne pouvait faire.

A peine le gouverneur d'Oran eut-il reçu la dépêche que lui adressait le consul de France à Malaga, qu'il fit appeler le capitaine du *Véloce*, en le priant de se faire accompagner d'un de ses officiers.

Le capitaine se rendit aussitôt chez le gouverneur d'Oran.

Il était accompagné, selon l'invitation reçue, de monsieur Durande, enseigne de vaisseau,

Le résultat de cette entrevue fut un ordre donné au capitaine Bérard de se rendre à l'instant même à Mellila, avec monsieur Durande, pour conférer avec le gouverneur de cette forteresse sur les mesures à prendre pour mener à bien cette importante négociation.

En même temps, le trésor d'Oran remettait au commandant Bérard la somme de 52,000 francs, plus celle de 1,000 francs pour frais imprévus.

Voici les instructions qui avaient été données au commandant Bérard.

Elles prouvent le peu de croyance que l'on avait généralement dans la réussite de la négociation.

Oran, 17 septembre 1846.

« Commandant,

» Avant votre départ, je tiens à vous répéter que je vous laisse entièrement libre de donner une suite quelconque à l'affaire dont je vous ai entretenu ce matin; si donc vous vous aperceviez, pendant votre séjour à Mellila, qu'il n'y a rien à espérer en faveur de nos pauvres compatriotes, ramenez ici monsieur Durande, et l'argent qui lui est confié; si même vous trouviez que le gouverneur est mal disposé, et qu'il n'est pas possible de loger monsieur Durande à Mellila, sans l'exposer à se faire voler, prenez également sur vous de tout ramener : enfin, je laisse à votre sage appréciation le soin de donner à cette affaire toute la suite dont elle est susceptible.

» Vous trouverez sous cette enveloppe les instructions qui doivent guider monsieur Durande dans sa mission. »

Monsieur le gouverneur d'Oran connaissait l'esprit soupçonneux des Arabes; il avait donc pris toutes précautions pour ne point leur inspirer de craintes.

Ainsi, le *Véloce* devait toucher seulement à Mellila, jeter monsieur Durande à terre, sous prétexte de santé, et s'éloigner en le laissant ou en l'emmenant aussitôt que monsieur Durande lui aurait fait dire s'il croyait pouvoir rester sans inconvénient.

Monsieur Durande revint : le gouverneur de Mellila ne voulait point l'autoriser à rester dans la place sans une autorisation expresse du gouverneur général de Grenade; il fallait attendre cet ordre.

Cependant, le gouverneur croyait au sérieux de la négociation, le commandant Bérard lui communiqua, en consé-

quence, les instructions données à monsieur Durande, le priant de se mettre en son lieu et place, ce qu'il accepta.

Sur le reçu du gouverneur, les 52,000 francs furent donc laissés entre ses mains.

Le jour même où ces différens pourparlers avaient eu lieu, le gouverneur de Mellila envoya un émissaire à monsieur de Cognord; cet émissaire était un des Arabes qui lui servaient pour ses communications avec les naturels du pays.

Il portait au chef des prisonniers une lettre annonçant que la somme demandée pour sa rançon était entre les mains du gouverneur.

Cet émissaire se présenta au douair où les prisonniers étaient gardés, comme un malade qui venait consulter le médecin français.

Un des prisonniers l'était effectivement, le docteur Cabasse, brave et excellent jeune homme, qui avait constamment oublié ses propres souffrances pour ne s'occuper que de celles de ses compagnons.

On laissa le messager, qui se traînait avec peine et qui se plaignait comme s'il allait mourir, s'approcher des prisonniers; ceux-ci eux-mêmes, dupes du stratagème, étaient loin de voir en lui un émissaire de liberté, lorsqu'au moment où le docteur Cabasse lui tâtait le pouls, il lui glissa dans la main le billet du gouverneur de Mellila.

Le billet fut à l'instant même remis à monsieur de Cognord, qui répondit la lettre suivante:

« Votre lettre du 18 nous a causé la plus grande joie, conservez par-devers vous la somme; nous espérons, d'ici à peu de temps, être dirigés près de votre ville, et pouvoir

vous témoigner l'expression de notre parfaite reconnaissance. »

L'Arabe reçut cette lettre, sous la forme d'une enveloppe contenant une dose médicinale.

La lettre était tout entière de la main de monsieur Courby de Cognord, mais n'était pas signée.

Ces communications étaient les seules qui eussent eu lieu entre le gouverneur de Mellila et monsieur de Cognord.

De son côté, le chef arabe qui avait stipulé avec monsieur de Cognord le traité de l'évasion des prisonniers, envoya le 6 novembre un émissaire au chef des Beni-Bouillafars, tribu voisine de Mellila, lequel devait partager avec lui les bénéfices de ce traité.

Il l'invitait à se rendre à l'instant même à la deïra, afin de prendre les prisonniers et de les conduire devant la place.

Cette lettre fut communiquée le lendemain du jour où elle fut reçue au gouverneur de Mellila par un messager du chef des Bouillafars ; ce chef prévenait le gouverneur que les prisonniers ne pourraient être rendus que du 23 au 27, époque à laquelle il devait être chargé, avec les gens de sa tribu, de la garde de la ligne d'observation établie devant la ville. Les tribus qui habitent les environs de Mellila faisant successivement et à tour de rôle ce service pendant quatre jours.

Pour ne pas éveiller les soupçons des Arabes, monsieur le commandant Bérard devait autant que possible s'abstenir de paraître devant Mellila : cela explique comment l'ordre lui avait été donné, pour utiliser son loisir, de me venir prendre à Cadix.

Cependant pour qu'un moyen de secours et de transport se trouvât prêt à tout événement, monsieur Durande fut

chargé d'établir, à l'aide d'une balancelle naviguant sous le pavillon espagnol, un service de communications entre Mellila et Djema-r'Azouat.

Voilà ce que le capitaine m'avait raconté pendant la traversée de Gibraltar à Tétouan.

Or, nous étions au 26, c'est-à-dire qu'en ce moment même le sort de nos prisonniers se décidait.

Mon premier mouvement avait été de renoncer au voyage de Tétouan, et comme le *Véloce* était à ma disposition, de le diriger sur Djema-r'Azouat ; mais le commandant ne croyait pas à l'exécution de la part des Arabes des promesses faites par eux ; puis enfin il désirait, le 27 novembre étant le jour fixé par le chef des Bouillafars, ne reparaître dans la rade de Mellila que le 27 dans l'après-midi.

Voilà comment, malgré cette nouvelle préoccupation introduite dans nos esprits, nous étions venus jeter l'ancre devant Tétouan.

Puis, je crois l'avoir dit déjà, on avait envoyé par terre un messager de Tanger à Tétouan, pour prévenir le bey que nous devions visiter sa ville : c'était un engagement pris, auquel il était difficile de manquer.

En conséquence, nous fîmes tous nos préparatifs pour nous rendre à terre après le déjeuner.

A peine venions-nous de nous mettre à table, que l'officier de quart descendit et nous prévint que deux cavaliers, qui paraissaient venir de Tétouan, s'étaient arrêtés sur la plage et faisaient des signaux.

Nous montâmes sur le pont : deux cavaliers caracolaient effectivement sur le rivage ; à l'aide de la lunette du capitaine, nous pûmes voir qu'ils étaient richement vêtus.

Ils agitaient leurs fusils en hommes qui veulent attirer l'attention.

Le commandant ordonna aussitôt de mettre une chaloupe à la mer, et d'aller s'informer s'ils étaient venus à notre intention.

Puis, afin d'être prêts à tout hasard, nous redescendîmes pour achever notre déjeuner.

Nous étions de retour sur le pont, tant notre curiosité était grande, avant même que notre chaloupe eût abordé le rivage.

Nous vîmes nos matelots se mettre en communication avec les Arabes, à l'aide d'un contre-maître qui parlait la langue espagnole, puis après quelques minutes de dialogue, les Arabes faire volte-face, et reprendre au galop la route de Tétouan.

De son côté la chaloupe revint à nous.

C'étaient bien des envoyés du bey de Tétouan qui venaient s'informer si nous étions arrivés, et qui retournaient à la ville pour y chercher les chevaux qui étaient mis à notre disposition, et l'escorte qui devait nous accompagner.

Nous n'eûmes point la patience d'attendre cette escorte, nous descendîmes dans la baleinière, et nous nageâmes vers la côte.

Une demi-heure après notre départ du *Véloce*, nous abordions.

Nous nous répandîmes à l'instant même sur le rivage, nos fusils à la main.

Un petit fleuve venait se jeter à la mer, nous suivîmes sa rive et tirâmes quelques oiseaux de marais.

Après quoi, voyant que notre escorte ne paraissait point, nous prîmes le parti de nous acheminer à pied, et comme de

simples voyageurs, vers la ville, que nous voyions blanchir à deux lieues de nous.

Mais un obstacle imprévu nous arrêta.

A cinq pas du rivage à peu près, s'élevait un bâtiment, ce bâtiment, nous l'avions pris pour une fabrique sans importance, ferme ou moulin.

Ce bâtiment, c'était à la fois une douane et un corps de garde. De ce corps de garde et de cette douane sortirent des espèces de soldats qui nous firent signe qu'il était défendu d'aller plus loin.

D'ailleurs ils ajoutaient, toujours en mauvais espagnol, que nous n'avions besoin que d'attendre quelques instans, puisque notre escorte allait arriver.

Nous prîmes patience pendant une heure, puis pendant une heure et demie.

Puis enfin comme, plus malheureux que sœur Anne, qui, après vu verdoyer les champs et poudroyer l'horizon, voyait au moins venir deux cavaliers, nous ne voyions rièn venir du tout, nous prîmes la résolution de laisser là Tétouan et de retourner à bord du *Véloce*.

C'était un grand crève-cœur pour nos peintres, à qui on avait promis des merveilles; mais à peine eus-je dit les causes de mon impatience, c'est-à-dire eus-je raconté l'histoire des prisonniers, que tout le monde ignorait, que ce ne fut qu'un seul cri : Au *Véloce!* au *Véloce!*

En effet, quelle était la ville arabe, eût-elle été bâtie au temps du calife Aroun-al-Raschild, qui valait pour nous en ce moment cette pauvre petite forteresse espagnole que l'on nommait Mellila.

Une heure après nous marchions sous toutes nos voiles, et avec toute la puissance de notre vapeur.

Comme nous levions l'ancre, nous aperçûmes, à l'aide de la lunette du capitaine, notre escorte sortant des portes de Tétouan.

MELLILA.

Mellila est, avec Ceuta, le dernier pied à terre que l'Espagne ait gardé en Afrique.

Nous ne nous occuperons point de Ceuta : cette ancienne principauté du comte Julien, par laquelle les Maures enjambèrent le détroit de Gibraltar, n'ayant d'importance pour nous que par son passé.

Mais, au contraire, nous nous occuperons fort de Mellila, laquelle avait pour nous une si grande importance dans le présent.

Mellila est le Botany-Bay de l'Espagne ; c'est à Mellila que l'Espagne envoie ses déportés : s'il existe au monde un coin de terre triste à l'exilé, c'est Mellila, Mellila d'où, à l'horizon, l'exilé peut presque voir la patrie, sans jamais pouvoir l'atteindre.

De tous les bagnes du monde on peut fuir ; de Mellila on ne fuit pas, ou, si l'on fuit, c'est pour tomber dans les mains des Arabes, qui tranchent la tête au fugitif.

Car les Arabes sont en éternelle hostilité avec la garnison de Mellila, excepté, toutefois, les jours de marché; les autres jours, ils viennent jusqu'au pied des remparts lui envoyer des pierres, et quelquefois des balles.

Quand le gouverneur se fâche et ferme les portes de Mellila, la garnison mange du bœuf salé; quand il ouvre les portes, elle mange de la viande fraîche, mais c'est toujours au prix de quelque vol ou de quelque meurtre.

Et cependant il y a là huit cents hommes.

Huit cents hommes toujours forcés de se tenir sur la défensive, sous peine d'être pris une belle nuit par surprise et égorgés; c'est un siége bien autrement long que le siége de Troie, il dure depuis trois cents ans.

Un véritable siége, car, on l'a vu dans le chapitre précédent, chaque tribu arabe fait à son tour le service d'investissement autour de Mellila.

On comprend donc les précautions prises par le gouverneur de la province d'Oran à propos des 52,000 francs de monsieur Durande, le général Cavaignac ayant déjà été volé dans une négociation pareille.

Pendant toute la journée, il ne fut question que des prisonniers, de leurs chances bonnes et mauvaises, et, il faut le dire, chacun trouvait que les chances mauvaises l'emportaient de beaucoup sur les bonnes.

En effet, quelle probabilité qu'un chef arabe parviendrait à soustraire à la surveillance d'Abd-el-Kader douze hommes de l'importance de ceux qui étaient encore entre ses mains?

Quelques-uns disaient bien que c'était Abd-el-Kader lui-même qui faisait cette négociation par intermédiaire; mais quelle probabilité encore qu'Abd-el-Kader rendît pour 50,000 francs douze têtes dont il pouvait demander 50,000 écus?

Il y avait donc sur cette importante affaire ce doute mystérieux et triste qui règne en général sur toutes les négociations qu'on engage avec ce peuple, au cœur rusé, à l'esprit versatile.

N'était-ce pas un moyen encore d'égorger ce reste de Français échappés au massacre de la Mouzaïa, et de les égorger cette fois avec une apparence de cause, puisqu'on les prendrait en flagrant délit d'évasion ?

Puis, c'était presque un miracle que nous, arrivés par accident en Afrique, nous y fussions arrivés juste pour participer au dénoûment heureux d'un drame si sombre jusqu'au dernier acte.

Je n'y pouvais pas croire, et néanmoins, seul, parmi tous, j'espérais.

Cependant la côte d'Afrique se déroulait à notre droite comme un long ruban dentelé, tandis qu'à notre gauche, l'Espagne s'effaçait à l'horizon, insaisissable comme un nuage, transparente comme une vapeur.

Vers quatre heures de l'après-midi, elle disparut entièrement.

La nuit vint, et avec la nuit une forte houle ; le mal de mer faisait son ravage habituel. Maquet avait regagné sa cabine, et Giraud son hamac. Nous allâmes faire une visite aux malades, et nous trouvâmes Vial qui bordait Giraud.

Le sommeil fut long à venir ; la mer était grosse, toutes les chaises et tous les tabourets du carré se promenaient en chancelant sur leurs pieds, comme s'ils étaient ivres.

Le lendemain au jour, nous devions être à Mellila.

En effet, à sept heures, le commandant nous appela, nous étions en vue de la forteresse.

La première chose qui me frappa en montant sur le pont, c'est que nous naviguions sous le pavillon anglais.

C'était une précaution qu'avait cru devoir prendre le commandant.

Nous jetâmes l'ancre ; en un instant tout le monde fut sur le pont : avec la lunette on voyait parfaitement deux ou trois petits bâtimens amarrés dans la rade; mais, dans aucun de ces bâtimens, le commandant ne reconnaissait la balancelle de monsieur Durande.

Aucun signe, du reste, qui pût indiquer si la négociation avait eu un heureux résultat ou une mauvaise fin.

Sur les remparts, on voyait de temps en temps apparaître une sentinelle. Voilà tout.

Le capitaine se consultait pour savoir s'il enverrait une embarcation à terre, et nous demandions tous à descendre dans cette embarcation, lorsque nous vîmes un homme apparaître sur le port, et monter dans une petite barque.

La barque se mit aussitôt en mouvement, et au bout de quelques minutes, il fut visible qu'elle se dirigeait de notre côté.

Le pavillon espagnol flottait à la poupe de cette petite barque.

A mesure qu'il approchait, on pouvait reconnaître cet homme pour un officier espagnol; lorsqu'il se crut à portée de notre vue, il nous fit des signes avec un mouchoir.

Mais, à portée de la vue, il était loin d'être à portée de la voix; nous voyions bien ces signes, mais que signifiaient-ils?

Ces signes pouvaient aussi bien dire : allez-vous en, que venez ; tout est perdu, que tout a réussi.

Un quart d'heure se passa dans une angoisse dont on ne saurait rendre compte; le rivage était complétement désert,

deux ou trois barques de pêcheurs traînaient insoucieusement leurs filets dans la rade. Seul, le petit canot était évidemment animé d'une vie pareille à la nôtre, d'une espérance ou d'une crainte en harmonie avec nos craintes ou nos espérances.

Tous les cœurs battaient, tous les regards dévoraient le canot; on ne pensait pas à envoyer au-devant de lui, on attendait, en proie à toutes les émotions de l'attente.

Le mouchoir flottait toujours; celui qui l'agitait, et dont on commençait à distinguer les traits, était un jeune homme de vingt-cinq ans à peu près.

La lunette était une impatience de plus; elle rapprochait l'homme, mais elle ne pouvait rapprocher la parole.

Cependant, l'expression du visage était joyeuse; cependant le geste était d'accord avec l'expression; cependant, au milieu du bruit, du vent et de la mer, on commencait à percevoir, comme un faible son, le bruit de sa voix.

Cette voix paraissait crier un seul mot : cette voix n'eût pas crié si elle eût eu à nous annoncer une mauvaise nouvelle.

Cette mauvaise nouvelle, elle avait toujours le temps de nous la dire.

Pas un bruit ne se faisait entendre à bord, toutes les respirations étaient enfermées au fond des poitrines; ce n'étaient plus les yeux qui étaient tendus. c'étaient les oreilles qui étaient ouvertes.

Enfin, dans un moment de calme, entre deux sifflemens de la brise, entre deux plaintes des flots, ce mot arriva jusqu'à nous :

Sauvés!

Un cri répondit à ce mot *sauvés! sauvés!*

Puis, comme si tout le monde eût craint de se tromper à la fois, comme si chacun eût douté de ses propres sens, il se fit un nouveau silence au milieu duquel le même mot *sauvés !* parvint à nous pour la seconde fois.

Alors ce ne fut plus une joie, ce fut quelque chose qui, un instant, simula le délire, ressembla à la folie; toutes les poitrines se dégonflaient, tous les yeux étaient en larmes, toutes les mains battaient.

Lorsque le jeune officier mit pied à terre, il n'y eut plus ni rangs, ni grades; il n'y eut plus ni capitaine, ni passagers; tout le monde se précipita vers lui, au risque de se précipiter à la mer.

Il fut enlevé et apporté sur le pont.

Malheureusement, il ne savait de toute la langue française que le mot qu'il avait appris avant de partir, pour nous jeter cette bonne nouvelle du plus loin qu'il lui serait possible.

Ce fut alors que Desbarolles, notre interprète ordinaire, devint un personnage important.

D'abord, nous voulûmes savoir le nom de ce messager de bonnes nouvelles; il se nommait don Luis Cappa; il était premier adjudant de l'état-major de la place.

Les prisonniers étaient sauvés, et bien sauvés; voilà ce qu'il était important de savoir d'abord; nous nous le fîmes redire sur tous les tons, répéter dans toutes les formes.

Puis, nous passâmes aux détails.

Voici comment les choses s'étaient faites.

Les habitans de la forteresse, qui n'avaient point eu de nouvelles des Bouillafars depuis cette communication dans laquelle ils avaient été prévenus que les prisonniers seraient remis du 23 au 27, attendaient avec une anxiété presque égale à la nôtre, quand le 25, c'est-à-dire la surveille, deux

Arabes se présentèrent à l'un des fossés de la place, vers sept heures du matin.

Ils apportaient la nouvelle que les prisonniers étaient à quatre lieues de la ville, et que le même jour l'échange aurait lieu, contre l'argent promis, à la pointe de la Bastinga.

Quand les prisonniers seraient arrivés à cette pointe, le gouverneur devait être prévenu par un grand feu.

On garda l'un des deux Arabes, et l'on renvoya l'autre.

La balancelle de monsieur Durande était dans le port ; au lieu d'attendre le signal, on résolut de le devancer ; on arma jusqu'aux dents les six matelots, et l'on fit porter les 52,000 francs dans la barque.

Don Luis Cappa voulut être de la fête et partager tous les dangers de l'expédition.

La balancelle partit ; l'équipage faisait semblant de pêcher et suivait la côte à une portée de canon ; arrivée à la pointe de Bastinga, elle mit à la cape.

A peine avait-elle abattu ses voiles, que quatre ou cinq cavaliers parurent, faisant des signaux ; la balancelle s'approcha aussitôt jusqu'à une portée de pistolet de la côte.

Arrivés à cette distance, monsieur Durande et les Arabes purent dialoguer.

Les prisonniers, dirent les Arabes, étaient à une demi-lieue.

L'Arabe de la balancelle répondit que l'argent était dans la barque, et prenant un sac de chaque main, il le montra à ses compagnons.

L'un d'eux tourna bride aussitôt.

Trois quarts d'heure après, il reparut avec les prisonniers et le reste de sa troupe.

Ils étaient onze en tout : dix hommes et une femme.

Cette femme avait été prise aux portes d'Oran avec sa fille. Il y avait déjà huit ans.

L'un des prisonniers, on se rappelle avoir lu qu'ils étaient douze, était mort de la fièvre la nuit précédente.

Tous étaient à cheval.

En les apercevant, le jeune officier espagnol n'eut pas la force de se contenir, il sauta à la mer, gagna la côte, et alla se jeter dans les bras de monsieur Courby de Cognord.

C'était une grande imprudence, car rien n'était fini encore, et les Espagnols de Mellila, nous l'avons dit, sont en guerre avec les tribus avoisinantes; si rien ne se décidait, ce qui était possible, don Luis restait donc prisonnier.

Ce fut la première observation que lui fit monsieur de Cognord, après l'avoir serré sur son cœur.

— Au nom du ciel ! lui dit-il, retournez à bord.

— Oh ! ma foi ! non s'écria don Luis, dans son enthousiasme juvénile; en quittant Mellila, j'ai juré que vous reviendriez avec moi, ou que je m'en irais avec vous.

Don Luis resta donc parmi les prisonniers.

Cependant les Arabes paraissaient de bonne foi, et aussi pressés de toucher l'argent de monsieur Durande, que monsieur Durande l'était de ravoir les prisonniers.

Ils envoyèrent un de leurs chefs à bord : le chef vérifia les sacs. Il y en avait six : cinq de 1,000 douros et un de 1,100, ce qui faisait juste la somme demandée, c'est-à-dire 52,000 francs.

Il revint à terre avec trois sacs, et l'on envoya à bord la moitié des prisonniers.

Puis, on alla chercher le reste de la rançon, en échange de quoi la seconde fraction des prisonniers fut libre d'aller rejoindre ses compagnons.

Il était donc probable que nous ne les rencontrerions point avant Djema-r'Azouat.

Mais à Djema-r'Azouat, bien certainement, ils devaient s'arrêter et nous devions les rejoindre : l'avis de tous nos officiers était que monsieur Durande était trop bon marin pour exposer ses passagers à une plus longue traversée avec un aussi faible bâtiment.

La mer devenait de plus en plus houleuse, et le vent de plus en plus contraire. Au moment de traverser les îles Zapharines, le commandant mit un homme en vigie dans le petit hunier.

La nuit arriva, sombre, rapide et pluvieuse. Au jour, nous nous trouvions à peu près à la hauteur de la baie de Malluénas. La nuit s'était passée sans qu'on eût connaissance de la moindre balancelle.

Vers onze heures, nous doublâmes le cap Tresforcas.

Nous longions la terre d'assez près pour ne rien laisser échapper entre nous et la côte. Nous vîmes l'embouchure de la M'Louïa, qui sert de limite à l'empire du Maroc, et qui coule parallèlement à l'Isly.

Après l'oued M'Louïa vint le cap Melonia : c'est à ce cap que le général Cavaignac accula cette tribu arabe des Beni-Snanen, qui avait trompé le colonel Montagnac par un faux message, et qui avait été cause du désastre de Sidi-Ibrahim.

Les quatre ou cinq mille Arabes avaient été égorgés ou poussés à la mer. Nos soldats, furieux, ne faisaient aucun quartier. Le général Cavaignac faillit se dépopulariser dans l'armée en sauvant les restes de cette malheureuse tribu.

Le clairon Roland, le seul qui eût échappé au massacre de la M'Louïa, était à cette affaire; il avait une terrible re-

vanche à prendre, il la prit le soir, et déclara être satisfait : il avait tué à lui seul plus de trente Arabes.

En approchant de Djema-r'Azouat, deux balancelles avaient attiré notre attention : l'une qui rasait les rochers pour entrer dans le port, l'autre qui faisait tous ses efforts pour en sortir. A l'aide de la longue-vue, nous pûmes nous convaincre que c'étaient tout simplement des bâtimens pêcheurs.

Djema-r'Azouat commençait à se développer à nos yeux, et s'étendait au sud des montagnes, avec ses quelques maisons nouvellement poussées, et son camp, abrité comme un nid, dans une anse de collines.

Au delà de ces collines sont deux grands souvenirs, deux souvenirs égaux aux Thermopyles et à Marathon.

Le combat de Sidi-Ibrahim, et la bataille d'Isly.

Nous jetâmes l'ancre à une demi-lieue à peu près de Djema-r'Azouat ; une activité merveilleuse régnait sur le port que de nombreux cavaliers sillonnaient en tous sens. On voyait les rues de la ville nouvelle encombrées ; le camp paraissait désert.

Plusieurs baleiniers étaient à l'ancre dans le port; nous y cherchâmes vainement au milieu d'eux la balancelle de monsieur Durande; contre toute probabilité, les prisonniers semblaient avoir poursuivi leur chemin vers Oran.

A peine eûmes-nous jeté l'ancre, que le mouvement redoubla à terre. Cavaliers et fantassins accoururent sur la plage, des messagers semblaient, porteurs d'ordres pressés, sillonner toute cette nano au galop. Le *Véloce* était visiblement l'objet de l'attention générale.

Au bout de dix minutes, un canot fut lancé à la mer et s'avança vers nous : il portait le capitaine du port.

Du plus loin que les paroles purent être échangées, nous demandâmes des nouvelles.

Les prisonniers étaient restés à Djema-r'Azouat, accomplissant ainsi, après quatorze mois, le cercle de leur odyssée.

Pendant ces quatorze mois, que de souffrances, de dangers, de douleurs, de craintes et d'espérances !

Pendant ces quatorze mois, que d'élans vers la patrie qu'on n'espérait plus revoir, et dont cependant les prisonniers venaient de retrouver l'ombre à Djema-r'Azouat, ce coin de la France transporté en Afrique.

Monsieur Durande avait continué son chemin vers Oran pour y annoncer la délivrance des prisonniers.

On comprend que le brave jeune homme n'avait pas voulu perdre un instant à annoncer lui-même au général d'Arboville cet heureux dénouement du drame où il avait joué un des principaux rôles.

Il était deux heures de l'après-midi à peu près, nous voulions repartir le même soir, il n'y avait pas de temps à perdre : le commandant demanda son canot; les plus pressés, et je fus de ceux-là, sautèrent dans le canot du commandant du port, et nous nous acheminâmes vers la plage de Djema-r'Azouat. La mer était horriblement mauvaise.

Quoique parti après nous, le canot du commandant nous eut bientôt rejoints et distancés ; malgré leur enthousiasme, au moins égal au nôtre, Maquet et Giraud étaient dans un état déplorable. Je les vis passer, l'un renversé en arrière, l'autre penché en avant; il me parut qu'en ce moment, les petits des poissons avaient autant à se louer de Giraud, que les petits des oiseaux avaient à se louer du Seigneur.

Nous abordâmes cinq minutes après le commandant : les

deux premiers visages que j'aperçus furent des visages de connaissance, je dirai presque des visages d'amis.

L'un était le chef d'escadron Picaud : l'autre le colonel Trembley.

Ils nous confirmèrent les nouvelles données par le commandant du port : monsieur de Cognord et ses compagnons étaient arrivés à onze heures du matin ; ils avaient été reçus aux acclamations générales, et le soir, un grand banquet leur devait être offert.

Nous nous acheminâmes vers la ville, c'est ainsi qu'on appelle les quelques maisons éparses sur la plage sablonneuse de Djema-r'Azouat, en traversant un parc plein de bestiaux enlevés dans une récente razzia.

On avait enlevé les puces avec les bestiaux, de sorte que nous arrivâmes aux portes de la ville noirs jusqu'aux genoux.

Sur la place, nous trouvâmes le colonel Mac-Mahon, commandant la colonne. Il nous invita au banquet qui devait avoir lieu le soir, invitation que nous nous gardâmes bien de refuser ; puis on nous conduisit dans la plus élégante de toutes les baraques, où nous attendîmes monsieur de Cognord et ses compagnons qu'on était allé prévenir de notre arrivée.

Le cœur nous battait presque autant qu'à Mellila.

En vérité, il est curieux de voir combien les natures les plus opposées, les cœurs les plus forts, les esprits les plus sceptiques, se fondent aux grandes émotions. Nous étions là six natures, six cœurs, six esprits différens, eh bien ! quand le bruit des pas se fit entendre, quand la porte s'ouvrit, quand on annonça monsieur Courby de Cognord, tous les yeux

étaient mouillés des mêmes larmes, et tous les bras s'étaient ouverts, mus par un même sentiment.

Cependant l'émotion la plus grande était pour nous; depuis deux jours, monsieur Courby de Cognord et ses compagnons étaient serrés, embrassés, applaudis; nous étions pour eux de nouveaux compatriotes venant à la suite de beaucoup d'autres compatriotes, voilà tout: ils étaient pour nous des héros et des martyrs.

Je proposai, en attendant le dîner que l'on préparait sous une immense baraque dressée à cet effet, un pélerinage au tombeau du brave capitaine Géreaux, le héros du marabout de Sidi-Ibrahim, qui ramena les restes de sa colonne jusqu'à une demi-lieue de Djema-r'Azouat, et qui fut tué là, avec ces derniers débris de quatre jours de bataille.

La proposition fut acceptée à l'unanimité.

En un instant, six ou huit chevaux furent mis à notre disposition, et une partie de l'état-major s'offrit à nous accompagner.

Les prisonniers vinrent avec nous : les survivans devaient bien cette visite aux morts.

Pour nous, c'était un spectacle merveilleux que de voir se renouer sous nos yeux les deux bouts de cette héroïque chaîne.

Le tombeau du capitaine Géreaux est situé dans la vallée de l'oued Rizi, sous des touffes gigantesques de figuier, à l'endroit même où on le trouva mort au milieu de ses compagnons.

Le chemin qui y conduit est charmant, resserré qu'il se trouve par des montagnes boisées, et ombragé par des figuiers gros comme nos plus gros chênes.

Une petite rivière serpente presque parallèlement au chemin.

Tout le long de la route, nous rencontrions des postes avancés, les fusils en faisceaux, comme si l'ennemi était là.

C'est qu'en effet l'ennemi est là, toujours là, invisible, c'est vrai, mais d'autant plus à craindre, qu'il apparaît tout à coup à l'endroit où on l'attend le moins.

C'est que tout autour de Djema-r'Azouat sont ces tribus traîtresses des Beni-Snanen, des Souhalia et des Ouled-Rizi, amis trompeurs, alliés à double face qui caressent d'une main et qui frappent de l'autre.

Tout le long de la route encore, au milieu des grandes herbes, nous entendions le mugissement des vaches et des bœufs, ou le tintement des sonnettes des brebis, puis nous voyions se dresser lentement, demeurer immobiles, nous suivre de l'œil, et se rasseoir, de ces pâtres dont le fusil est caché dans les broussailles voisines, qui servent d'espions aux tribus toujours prêtes à se révolter, et qui, s'ils voient quelque soldat confiant s'égarer dans la campagne, changent à l'instant même le bâton recourbé qui leur donne l'air de pasteurs antiques, contre le couteau de l'assassin.

Tout à coup nous aperçûmes une grande place découverte au milieu de laquelle s'élevait une espèce de tumulus romain, ombragé par des touffes de figuiers, et vers lequel on pouvait s'avancer par un chemin dont le pavé formait encadrement.

C'était le tombeau du capitaine Géreaux.

Hélas ! au milieu de nos préoccupations journalières, au milieu de nos luttes de la tribune, au milieu de nos procès scandaleux, les choses, les événemens, et même les hommes, passent si vite, qu'un jour on oubliera, s'ils ne sont

déjà oubliés, les détails de ce magnifique combat, que nous pouvons opposer à tout ce que l'antiquité nous a légué d'héroïque et de grand.

Jetons donc une page de plus à ce vent qui roulait les feuilles de la sibylle de Cumes, et qui emporte toute chose humaine vers l'obscurité, le néant et l'oubli.

SIDI-IBRAHIM.

On avait signalé la présence d'Abd-el-Kader sur la frontière du Maroc.

Au nombre des tribus qui paraissaient s'être franchement ralliées à nous, était la tribu des Souhalias.

Cette tribu était puissante, et des ordres avaient été donnés pour qu'on la maintînt par tous les moyens possibles dans notre amitié.

Mais plus elle nous avait jusque-là donné de gages de cette amitié, plus elle avait à craindre la vengeance de l'émir ; nous devions donc la soutenir, car en la soutenant, nous la gardions pour alliée, tandis qu'au contraire en l'abandonnant, nous nous en faisions une ennemie.

Sur ces entrefaites, et comme le colonel Montagnac était décidé pour le parti le plus généreux, un Arabe apparut

dans le camp. Il venait au nom de Trahri, chef des Souhalias : Trahri était plus dévoué que jamais, disait-il, à la cause française, l'approche du danger n'avait fait qu'exalter son amitié : si la garnison de Djema-r'Azouat voulait faire une sortie et venir s'embusquer dans sa tribu, il s'engageait à livrer Abd-el Kader.

Le rêve de tout chef de poste est de prendre l'émir : rêve glorieux qui, pour beaucoup, est allé s'éteindre dans la mort.

C'était au reste celui qui constamment avait préoccupé le colonel Montagnac ; dix fois ses amis lui avaient entendu dire :

— Je prendrai l'émir, ou je me ferai tuer.

Il résolut donc, comme nous l'avons dit, d'aller au secours des Souhalias.

Le même jour il donna ses ordres.

La garnison était faible, et à cette époque toute entourée d'ennemis ; les postes avancés se composaient de deux ou trois blockhaus, éloignés de cinq cents pas à peine de la ville.

Le colonel Montagnac résolut de l'affaiblir le moins possible. Il dressa un état de ceux qui devaient l'accompagner, leur nombre se monta à 421 hommes.

Le 8e bataillon de chasseurs d'Orléans fournit 10 officiers et 346 hommes.

Le 2e hussards, 5 officiers et 62 hommes.

Les officiers étaient :

Messieurs le colonel Montagnac ; le chef de bataillon Froment Coste ; le chef d'escadron Courby de Cognord ; l'adjudant-major Dutertre ; le capitaine de Chargère ; le capitaine Géreaux ; le capitaine Burgaud ; le capitaine Gentil-

Saint-Alphonse ; le lieutenant Klein ; le lieutenant de Raymond ; le lieutenant Larrazée ; l'adjudant Thomas ; et le docteur Rosagutti.

Nous voudrions pouvoir inscrire sur ce papier, et que ce papier fût de bronze, les noms des 408 soldats qui suivaient ces 15 chefs.

Le dimanche 21 septembre 1845, à dix heures du soir, la colonne sortit silencieusement de Djema-r'Azouat ; ceux qui restaient regrettaient de rester, ceux qui partaient étaient fiers de partir.

Jusqu'à deux heures du matin on marcha dans la direction de l'ouest ; à deux heures du matin on fit halte, on dressa des faisceaux et l'on se coucha derrière.

Trois cents dormirent cette nuit sur la terre, qui, trois jours après, devaient dormir dessous.

A huit heures du matin l'on déjeuna, à neuf heures on se mit en marche, à dix heures le camp était établi près de l'Oued Tarnana, où l'on devait passer la journée.

Pendant que l'on déjeunait, un Arabe avait paru faisant des signes amis ; on l'avait conduit au colonel, qui avait aussitôt appelé l'interprète.

L'Arabe était un messager qui venait prévenir le colonel que l'émir s'avançait avec des forces importantes, et se dirigeait sur Bou-Djenam.

Le colonel appela aussitôt près de lui les deux officiers supérieurs.

C'étaient le chef de bataillon Froment Coste ; le chef d'escadron Courby de Cognord.

Il leur communiqua la nouvelle et leur demanda avis.

L'avis fut de continuer la marche.

C'est sur cet avis que l'on était venu camper à l'Oued Tarnana.

Là, un second messager arriva.

Celui-là portait une lettre de monsieur Coffyn, capitaine du génie, et commandant intérimaire de la place de Djemar'Azouat.

La lettre était du commandant de Barral.

Elle avait pour but de demander au colonel Montagnac 300 hommes que réclamait le général Cavaignac, qui était alors sur la route d'Ain-Kobeira.

Le colonel fit appeler une seconde fois messieurs Froment Coste et Courby de Cognord, et leur communiqua la lettre du commandant de Barral comme il leur avait communiqué l'avis de l'Arabe.

Seulement, en la leur mettant sous les yeux, il leur dit :

— Messieurs, cette lettre a éprouvé 25 ou 30 heures de retard, le commandant me demande 300 hommes du 8e bataillon, ce détachement réduirait nos forces à 108 hommes et nous forcerait par conséquent à retourner sur nos pas, ce qui serait une honte pour nous, après l'avis que nous venons de recevoir, puisque nous aurions l'air de fuir le combat; mon opinion est de rester dans la position où nous sommes, est-ce la vôtre ?

L'opinion des deux officiers fut conforme à celle du colonel.

La destinée les poussait.

On s'apprêta à répondre à monsieur Coffyn; mais en ce moment, les vedettes des hussards, qui étaient placées sur un petit mamelon, à un demi-quart de lieue, aperçurent quelques cavaliers arabes qui tournaient une montagne, située juste en face du camp qui venait de s'établir.

On était sur l'oued Taauli.

On retint le messager jusqu'au moment où l'on saurait ce que c'était que ces Arabes.

Pour arriver à ce résultat, le colonel Montagnac donna l'ordre au chef d'escadron Courby de Cognord d'envoyer le maréchal-des-logis-chef Barbut, faisant les fonctions d'adjudant près de lui, avec quelques hommes, pour s'assurer de ce qui se passait.

A peine l'adjudant eut-il joint les vedettes, que les Arabes que l'on venait d'apercevoir mirent leurs chevaux au galop pour tâcher de couper à l'adjudant et aux trois vedettes le chemin du camp.

Ces Arabes étaient à peu près au nombre de trente.

L'adjudant et les trois vedettes se replièrent assez rapidement pour n'avoir rien à souffrir de quelques coups de feu que leur tirèrent les Arabes.

Ces coups de feu tirés, les Arabes firent volte-face, et disparurent dans un pli du terrain.

Les hostilités étaient commencées; se retirer, c'était presque fuir; on écrivit au capitaine Coffyn une lettre, dans laquelle on lui fit part de la position, et le messager partit pour Djema-r'Azouat avec la lettre.

Une heure plus tard, on vit reparaître sur la même montagne une cinquantaine de cavaliers arabes; parmi ceux-ci étaient quelques marocains, que l'on reconnaissait à leurs bonnets rouges.

Le colonel se porta de trois cents pas en avant du camp, pour mieux observer ces nouveaux venus.

Il donna aussitôt l'ordre de replacer les vedettes.

A la nuit tombante, les vedettes furent rappelées au camp, et des postes du 8e bataillon furent placés en avant des lignes.

En même temps, le colonel Montagnac prévint les deux officiers supérieurs qu'on lèverait le camp vers les onze heures du soir, et qu'avant de le lever, on allumerait de grands feux pour faire croire à l'ennemi que l'on ne faisait pas de mouvemens.

A onze heures, avec le moins de bruit possible, la petite colonne se mit en marche, s'avançant dans la direction de Carcor, mais à peine fut-elle sortie du camp, qu'elle essuya deux coups de feu.

Ces deux coups de feu, tirés sur l'arrière-garde, ne blessèrent personne, mais indiquèrent que l'on n'avait pu cacher aux Arabes le mouvement que l'on venait de faire.

Un moment après, un troisième coup de feu éclata sur le flanc droit de la colonne, on était observé de tous les côtés.

La marche se continua sans autre incident jusqu'à Carcor, où l'on établit le bivouac.

Tout cela s'était fait dans la nuit; d'ailleurs, la distance parcourue était de deux lieues à peine.

Alors on se trouvait à cinq lieues à peu près de Djemar'Azouat.

A la pointe du jour, on commença d'apercevoir les Arabes. Ils étaient disséminés sur les crêtes des collines qui faisaient face au camp; ils paraissaient être sept à huit cents, tous cavaliers.

Les cavaliers avaient pour la plupart mis pied à terre, afin de mieux nous observer.

A sept heures, le colonel ordonna à monsieur Courby de Cognord de faire monter à cheval les soixante hussards, et aux capitaines Larrazée, de Chargère et de Raymond, de le suivre avec les 5e, 6e et 7e compagnies

Trois escouades de carabiniers, sous les ordres du sergent Bernard, devaient se joindre à eux.

C'était un peu plus des deux tiers de la troupe.

Deux compagnies, la 2e et les carabiniers, sous les ordres du chef de bataillon Froment Coste, devaient demeurer à la garde du camp, où on laissait toutes les charges et tous les bagages.

Le colonel se mit à la tête de cette petite colonne, composée de 320 ou 330 hommes, et s'avança l'espace d'une lieue à peu près.

Là, il fit halte, il était en présence de l'ennemi.

L'ennemi paraissait trois fois plus nombreux que nous.

Jusque-là, pour ne pas fatiguer les chevaux, les hussards les avaient conduits par la bride.

Arrivé là, le colonel ordonna de monter à cheval, et tandis que l'infanterie demeurait la crosse au pied, à l'endroit de la halte, il s'élança avec les 60 hommes de cavalerie sur les 1,000 Arabes à peu près qu'il avait en face de lui.

Que l'on raconte cela à tout autre peuple que le nôtre, et il croira la chose impossible, ou les hommes insensés.

Avant d'avoir atteint l'ennemi, 10 à 12 hommes étaient déjà tombés sous la fusillade.

On alla se heurter à ce mur de feu.

Au bout de dix minutes de combat, le colonel Montagnac, le chef d'escadron Courby de Cognord, le capitaine Gentil-Saint-Alphonse, et les 30 hommes qui leur restaient, étaient obligés de battre en retraite.

Mais, à moitié chemin, ils avaient été rejoints par l'infanterie qui s'était élancée au pas de course.

On se trouvait 280 hommes à peu près contre 1,000, on pouvait reprendre l'offensive, et on la reprit.

Les Arabes à leur tour reculèrent; on les poursuivit comme nos soldats poursuivent.

Tout à coup, au moment où la petite colonne venait de s'engager dans un ravin, le colonel Montagnac vit descendre de toutes les crêtes environnantes des troupes de cavaliers et de Kabyles dont on n'avait pas même soupçonné l'existence, cachés qu'ils étaient dans les replis du terrain.

Le colonel comprit qu'il n'y avait plus de victoire probable, ni même de retraite possible.

Il prit ses dispositions pour bien mourir.

Cependant il y avait encore une trouée; un hussard s'élança dans ce vide pour aller demander au chef de bataillon Froment Coste le secours d'une de ses compagnies.

Puis le tambour battit, la trompette sonna, et au sabre, à la baïonnette, on gravit le versant gauche du ravin, on prit position, et l'on forma un carré.

Au moment où le colonel Montagnac prenait place au milieu de ce carré, une balle le frappait au front.

Il tomba blessé mortellement.

— Le capitaine Froment Coste, dit-il, le capitaine Froment Coste!

Le maréchal-des-logis-chef Barbut partit au galop pour accomplir le dernier ordre de son colonel.

Les Arabes le virent s'éloigner et s'élancèrent à sa poursuite, mais ils étaient obligés de tourner la montagne, tandis que lui suivait le ravin.

Plus de cinq cents coups de fusil lui furent tirés, dont pas un ne l'atteignit.

Ce fut au milieu d'une traînée de flamme et de fumée qu'il disparut dans la direction du camp.

Dix minutes après, le colonel Montagnac, entièrement hors

de combat, remettait le commandement à monsieur Courby de Cognord.

Aux côtés du colonel, tombaient, presque en même temps que lui, le capitaine de Chargère et le capitaine de Raymond.

Il restait à pen près quarante-cinq hussards.

Le chef d'escadron Courby de Cognord et le capitaine Gentil-Saint-Alphonse se mirent à leur tête pour faire une dernière charge et, par ce suprême effort, dégager la colonne que les balles décimaient à distance.

Au moment où ils s'élançaient dans ce gouffre non moins mortel que celui de Curtius, l'émir descendait la montagne.

On le reconnaissait à son drapeau et à ses soldats réguliers.

Au bout de cinquante pas les cavaliers étaient réduits à trente, vingt pas plus loin ils étaient forcés de s'arrêter.

Tout à coup on vit monsieur Courby de Cognord rouler sur le sable; son cheval venait d'être tué.

Aussitôt le hussard Tétard sauta à bas du sien et le donna à son chef d'escadron qui se trouva momentanément remonté.

Dix minutes après, ce second cheval était tué comme le premier.

Alors la plaine tout entière se couvrit d'Arabes et de Kabyles; à peine pouvait-on, au milieu de ces bournous blancs et sous cette fumée sombre, reconnaître les deux points sur lesquels achevait de mourir cette double poignée de braves.

Pendant ce temps le premier messager avait atteint le camp. Il avait trouvé le commandant Froment Coste déjà en chemin avec la 2e compagnie.

A deux cents pas plus loin apparut le second messager, l'un annonçait le danger, l'autre la mort.

Le chef de bataillon et ses 60 hommes s'élancèrent au pas de course, laissant à la garde des bagages le capitaine de Géreaux et ses carabiniers.

On entendait la fusillade, et au milieu de la fusillade les décharges régulières de nos soldats.

Seulement, à chaque décharge nouvelle, le bruit allait s'affaiblissant.

On avait fait un quart de lieue à peu près lorsqu'on aperçut le hussard Metz qui se défendait contre cinq Arabes, c'était le reste de huit qui l'avaient poursuivi au moment où il pansait son officier, monsieur Klein, qui venait d'être blessé ; il s'était défendu d'abord avec les deux pistolets de son officier qu'il avait jetés après les avoir déchargés, ensuite avec les deux siens, ensuite avec sa carabine, et enfin avec son sabre.

A l'approche de la compagnie conduite par monsieur Froment Coste, les cinq Arabes prirent la fuite.

Au bout d'une demi-heure de marche, la fusillade, qui avait été toujours se ralentissant, cessa tout à fait.

Monsieur Froment Coste s'arrêta, il comprit que tout était fini, ceux au secours desquels il allait étaient morts.

A cette heure, la moisson de têtes se faisait.

Le commandant Froment Coste ordonna aussitôt la retraite; on n'avait qu'une chance de salut, c'était de regagner le camp et de se réunir à la compagnie de Géreaux.

On fit volte-face.

Mais les sanglans moissonneurs avaient fini, et s'épandaient dans la plaine au grand galop de leurs chevaux.

En un instant la compagnie fut entourée, et le troisième massacre commença.

Le chef de bataillon n'eut que le temps de commander le carré.

La manœuvre s'exécuta, sous le feu de dix mille Arabes, comme elle se fût exécutée au Champ-de-Mars.

De tous ces hommes un seul donna, non pas un signe de crainte, mais une marque de regret.

C'était un jeune chasseur de vingt ans, nommé Ismaël, il s'écria :

— O mon commandant ! nous sommes perdus.

Le commandant sourit au pauvre enfant, il comprit qu'à vingt ans on connaissait si peu la vie qu'on avait bien le droit de la regretter.

— Quel âge as-tu? demanda le commandant.

— Vingt-un ans, répondit-il.

— Eh bien ! tu auras donc à souffrir dix-huit ans de moins que je n'ai souffert; regarde-moi, et tu vas voir comment on tombe le cœur ferme et la tête haute.

Il n'avait pas achevé qu'une balle le frappait au front, et qu'il tombait comme il avait promis de tomber.

Cinq minutes après, le capitaine Burgaud était tombé.

—Allons ! mes amis, dit l'adjudant Thomas, un pas en avant, mourons sur le corps de nos officiers.

Ce furent les dernières paroles distinctes que l'on entendît.

Le râle de l'agonie leur succéda, puis le silence de la mort.

La 2e compagnie avait disparu à son tour.

Il ne restait plus debout que la compagnie du capitaine de Géreaux, laissée à la garde du camp.

LE MARABOUT.

Au premier pétillement de la fusillade, le capitaine de Géreaux et le lieutenant Chapdelaine, commandant tous deux la compagnie de carabiniers, s'étaient portés sur la hauteur qui dominait le camp, et pour voir de plus loin, et pour tenir une position plus avantageuse.

Mais au milieu de cette plaine toute bosselée de mamelons, toute sillonnée de ravins, toute enveloppée de fumée, on ne pouvait rien distinguer clairement ; les deux officiers furent donc obligés de s'en rapporter, pour asseoir leurs conjectures, à leurs oreilles bien plutôt qu'à leurs yeux.

Les mêmes indices qui avaient indiqué au chef de bataillon Froment Coste la destruction des corps commandés par le colonel Montagnac et par monsieur Courby de Cognord, vinrent annoncer au capitaine de Géreaux la destruction, non-seulement de ceux-ci, mais encore de la compagnie du commandant Froment Coste.

On entendit par degrés s'éteindre la fusillade, puis le silence lui succéda, troublé seulement par le cri des vainqueurs, puis enfin la fumée monta lentement vers le ciel rougi.

Le capitaine de Géreaux comprit alors qu'il avait avec lui le reste de la colonne.

Il regarde autour de lui, la retraite est impossible avec cette cavalerie, qui en dix minutes lui aura coupé le chemin

de Djema-r'Azouat ; mais à cinq cents pas est un marabout, le marabout de Sidi-Brahim, c'est un refuge à l'aide duquel on peut, sinon vaincre du moins se défendre : si l'on atteint le marabout, on n'échappera pas à la mort, mais du moins on vendra chèrement sa vie.

Mais les Arabes occupaient déjà le marabout.

On s'élance au pas de charge, la baïonnette en avant, les Arabes sont délogés, et trois ou quatre cadavres français servent de marchepied pour escalader la petite muraille ; de leur côté, les Arabes ont perdu huit ou dix hommes.

Le marabout est emporté.

Aussitôt le capitaine de Géreaux et le lieutenant Chapdelaine organisent la défense, ils font faire des créneaux à ce petit mur à hauteur d'appui qu'ils viennent de franchir, et comme il faut toujours, chez nos soldats, que le pittoresque se mêle au courage, il se trouve un brave, le caporal Lavaissière, qui improvise un drapeau, et qui au milieu des balles va le planter au faîte du marabout.

Cette opération s'exécute au milieu des cris de joie des soldats : étrange chose, ce lambeau tricolore, qui se déploie au-dessus de leur tête, au souffle d'un vent qui vient du côté des Arabes et qui par conséquent semble annoncer la mort, ce drapeau c'est le palladium, c'est le roi, c'est la patrie, le soldat meurt mieux à l'ombre de son drapeau qu'ailleurs ; au bout d'un quart d'heure, des masses de Kabyles cernent le marabout ; ils viennent jusqu'au pied du mur enlever les mulets, qu'on n'a pu faire entrer : il est vrai que les balles françaises fouillent les masses, et qu'en échange de cette razzia ils laissent une trentaine de cadavres.

C'est qu'avec le sang-froid d'hommes qui savent que tout est fini pour eux, et qui se sont serré la main en souriant,

chaque homme vise son homme et l'abat. Le lieutenant Chapdelaine surtout, excellent tireur, a pris la carabine et les cartouches d'un de ses soldats morts, et d'avance, il désigne les hommes qu'il va abattre.

En ce moment, une masse plus pressée s'avance du côté de l'ouest; arrivée à quatre cents mètres du marabout, elle s'ouvre et laisse voir l'émir suivi de tous ses cavaliers.

Sa venue est aussitôt saluée par une décharge de mousqueterie, cinq à six Arabes tombent autour de lui, et lui-même est blessé d'une balle à la joue.

En ce moment, il fait un signe, on s'arrête, on regarde, et l'on s'aperçoit qu'il dicte une lettre.

Alors des deux côtés, comme d'un mutuel accord, le feu cesse.

Un cavalier se détache du groupe de l'émir, jette ostensiblement ses armes, et s'approche élevant la lettre au-dessus de sa tête.

En un instant, il est au pied du mur; il la remet au capitaine de Géreaux, et s'assied pour attendre la réponse, insoucieux des cadavres amis ou ennemis qui l'entourent, insoucieux en apparence de sa propre vie.

Le capitaine de Géreaux lit à haute voix :

« Abd-el-Kader invite les assiégés à se rendre, il leur fait savoir qu'il a déjà plusieurs prisonniers, et que tous seront bien traités. »

La lettre finie, de Géreaux regarde autour de lui, recueille, non pas les voix, mais les sourires, et s'écrie :

— Jamais nous ne nous rendrons, n'est-ce pas, mes amis? nous sommes peu, c'est vrai, mais nous sommes assez pour

nous défendre, et d'ailleurs on ne peut tarder à venir à notre secours !

Les carabiniers accueillent ces paroles avec des acclamations, tous s'écrient qu'ils aiment mieux mourir que de se rendre, et, au crayon, au revers de la lettre de l'émir, le capitaine de Géreaux renvoie cette réponse à l'émir.

L'Arabe retourne près d'Abd-el-Kader ; mais celui-ci ne tient point le refus pour formel, et l'Arabe franchit, avec une autre lettre, la distance qui sépare les assiégeans des assiégés.

Cette seconde lettre est plus pressante encore que la première ; mais l'Arabe, cette fois, n'obtient pas même de réponse.

Il retourne à l'émir, et revient encore à nous, porteur d'un troisième billet, écrit cette fois en Arabe, et dans lequel il dit que c'est en vain que les Français tentent de se défendre et *qu'il les aura plus tard.*

De Géreaux répond qu'il se met sous la garde de Dieu, que tant de discours le fatiguent, et qu'il attend que l'on recommence le feu.

A peine cette dernière réponse est-elle remise, que l'émir et ses cavaliers se retirent hors de la portée de la carabine, et laissent les Kabyles commencer l'attaque.

Aussitôt la fusillade pétille sur les quatre faces du marabout; car de tous côtés on est enveloppé.

Mais bientôt les assaillans s'aperçoivent qu'ils usent leur poudre inutilement, les balles s'aplatissent sur la muraille qu'elles ne peuvent entamer.

Alors le mode de projectile change, ils s'approchent sous notre feu, et font pleuvoir dans le marabout une grêle de pierres.

Pour se débarrasser de ces pierres, et pour ménager leurs munitions, les carabiniers les leur rendaient en un instant : c'est une de ces luttes antiques, comme les décrit Homère, où les héros déposent leurs armes pour soulever des rochers.

La nuit vient pendant la lutte.

Abd-el-Kader, qui a tout vu, s'éloigne alors et va, à vingt minutes à peu près du marabout, établir son camp.

Le camp est à l'instant même environné d'une triple rangée de postes et de factionnaires.

La nuit se passa tranquillement. Selon leur habitude, les Arabes restèrent inoffensifs pendant l'obscurité.

Mais, au point du jour, les hostilités recommencèrent.

Elles durèrent jusqu'à dix heures du matin, mais, comme la veille, sans qu'un seul Arabe pût escalader la muraille.

A dix heures, voyant l'inutilité des efforts de cette multitude, Abd-el-Kader se retira avec ses cavaliers, pour ne plus revenir.

Il emmenait soixante prisonniers qui avaient cent douze blessures entre tous. Un d'eux, le capitaine Parès, en avait treize à lui tout seul.

Du marabout on pouvait voir s'éloigner le cortége, et distinguer, sinon reconnaître, les compagnons qu'il entraînait.

Abd-el-Kader parti, les Kabyles renoncèrent à toute attaque, s'écartèrent hors de la portée du fusil, et formèrent autour du marabout un immense cercle; ils attendaient deux auxiliaires qui ne pouvaient leur manquer : la faim et la soif.

La nuit vint.

Le capitaine de Géreaux, qui veillait sur tous, aperçut un Arabe qui s'approchait du marabout en rampant.

Dans quelle intention venait-il? On l'ignorait.

Le capitaine réveilla monsieur Rosagutti, l'interprète.

Monsieur Rosagutti appela l'Arabe, celui-ci vint.

Alors chacun donna tout l'argent qu'il avait sur lui, et ce argent fut remis à l'Arabe, pour qu'il allât porter une lettre au camp de Lalla-Maghrnia.

Cette lettre exposait la situation terrible dans laquelle on se trouvait.

L'Arabe prit la lettre et partit.

Fidèle messager, il arriva au camp français ; mais nul n'y connaissait l'écriture du capitaine de Géreaux. On était en garde contre les piéges des Arabes ; mais on crut à une ruse d'Abd-el-Kader.

Cependant, avec cette circonstance, l'espoir était revenu.

On attendait, les yeux tournés dans la direction de Lalla-Maghrnia.

On attendit toute la journée, sans pain, sans eau, presque sans munitions.

Les Kabyles n'attaquaient plus. Stationnaires à leurs postes, ils annonçaient seulement de temps en temps par quelques décharges qu'ils veillaient.

La nuit se passa toujours tranquille, seulement on ne dormait pas. La faim et la soif, ces deux vautours du désert, planaient au-dessus du marabout de Sidi-Brahim.

La journée du 25 ne fut qu'une longue et douloureuse attente. Tous sont épuisés, quelques-uns tombent en défaillance ; mais pas une plainte, pas un murmure ne signale cet épuisement, ces défaillances : ils savent qu'ils sont là

pour mourir, et ils acceptent l'agonie, sinon sans regret, du moins sans désespoir.

Dans la nuit on décide la retraite; mais, comme si les Arabes devinaient cette intention, ils disposent leurs forces d'une façon plus habile qu'ils n'ont fait encore, et établissent un grand poste sur la route de Djema-r'Azouat.

Le 26, à six heures du matin, tout espoir de voir arriver du secours étant perdu, le capitaine de Géreaux annonce que l'on va faire une trouée et marcher sur Djema-r'Azouat. Il y a quatre lieues à traverser. Des milliers d'Arabes sont éparpillés sur les quatre lieues comme les pièces d'un immense échiquier. Les hommes sont épuisés; mais n'importe, la nécessité inexorable, la nécessité qui traîne la soif d'une main, la faim de l'autre, la nécessité ne les pousse-t-elle pas hors de leur abri?

Par cette décision, on ira au-devant de la mort au lieu de l'attendre. Djema renferme quelques troupes, peut-être y aura-t-il moyen de faire prévenir monsieur Coffyn, peut-être sera-t-on aidé dans cet effort suprême; on marchera sur Djema-r'Azouat.

On charge les fusils silencieusement; on s'apprête avec le moins de mouvement possible.

Tout à coup les cinquante-cinq ou soixante hommes qui restent de toute cette colonne, se lèvent, franchissent les murs du marabout sur les quatre faces. Ils se précipitent au pas de course sur le premier poste, qui est enlevé. Pas un coup de fusil n'a été tiré par nos soldats pendant cette lutte, pas un homme n'est tombé.

Mais les Arabes, étonnés de cette agression impossible, se rallient autour de nos soldats ralliés. L'éveil est donné dans toutes les directions. Les Souhalias, dont on voit les

villages à l'horizon, viennent se joindre aux Kabyles. La fusillade, que la stupeur a fait taire un instant, s'engage, pétille, éclate, et cinq carabiniers sont grièvement blessés.

Mais il y a entre tous ces hommes la fraternité du danger, la solidarité de la mort ; tout affaiblis que soient ces hommes, ils chargent les blessés sur leurs épaules ou les soutiennent par dessous les bras. On n'abandonnera que les cadavres.

C'était une chose merveilleuse à voir que cette poignée de soldats, faciles à reconnaître à leur uniforme au milieu de cette nuée d'Arabes qui les poursuivaient, qu'ils repoussent et qui reviennent sans cesse.

Deux lieues ont été franchies ainsi : on a semé plus d'un cadavre sur la route ; mais, dans l'ivresse même du danger, on a trouvé la force d'arriver, toujours combattant, toujours décimé, jusqu'à l'extrémité du plateau que l'on suit depuis Sidi-Brahim.

De ce plateau on distingue toute la vallée de l'Oued Ziri. Ce ruisseau, qui coule au fond de la vallée, c'est celui qui va se jeter à la mer à quelques pas de Djema-r'Azouat ; on ne voit pas encore la ville, mais on n'en est plus qu'à une demi-lieue, et de Djema-r'Azouat on va sans doute entendre la fusillade et accourir.

Trente à trente-cinq carabiniers sont encore vivans ; cinq ou six blessés sont portés sur les bras de leurs compagnons.

Le capitaine de Géreaux, essoufflé et ruisselant de sueur, ne marche plus qu'à peine.

— Allons ! allons ! dit le caporal Lavaissière, notre capitaine est un peu gros, de sorte qu'il a de la difficulté à

nous suivre. Une halte d'un instant, mes amis, et qu'il respire à son aise.

A l'instant même on fait halte, et l'on se forme en carré autour du capitaine de Géreaux et du lieutenant Chapdelaine.

Pendant cette halte, qui dure dix minutes, trois hommes sont tombés : deux morts, un expirant.

On veut emporter le moribond.

— C'est inutile, dit-il, je suis perdu ; il me reste quatre cartouches, les voici.

Dix mains se tendent, les quatre cartouches se partagent entre les plus nécessiteux.

Puis on se précipite dans la vallée.

A moitié du versant, le lieutenant Chapdelaine est frappé à mort.

Il reste un instant debout, agitant encore sa carabine, et disant :

— Ne faites pas attention à moi ; allez ! allez !

Mais on n'obéit pas facilement à un pareil ordre ; on ne laisse pas au premier mot un homme, comme celui qui vient de tomber, à la merci des Arabes. Si l'on n'a pu l'enlever vivant, on veut du moins l'emporter mort.

Un nouveau combat se livre autour de son cadavre, un nouveau carré se forme.

Et cela avec d'autant plus de courage que l'espérance est revenue ; de ce versant où l'on vient de s'arrêter pour un dernier effort, on aperçoit le blockhaus, et l'on voit s'avancer par les crêtes des montagnes opposées une troupe française.

Les Arabes aussi ont vu cette colonne qui s'avance, et se sont arrêtés.

Mais, par une fatalité étrange, inconcevable, inouïe, la colonne rebrousse chemin ; elle n'a rien vu, rien entendu, et, malgré les signes, malgré les cris des malheureux abandonnés, elle disparaît.

C'est une nouvelle lutte qu'il faut reprendre. Le capitaine de Géreaux donne l'ordre de la retraite.

On dit adieu au cadavre de Chapdelaine : un soldat coupe un côté de sa moustache, dernière relique qu'il enverra, si lui-même se sauve, à une mère ou à une amie.

Mais pendant cette lutte suprême, les Arabes sont descendus du douar qui domine la montagne de droite, et ils ont coupé la retraite à cet héroïque débris de ce combat qui a duré six jours.

En arrivant près d'une haie de figuiers, dont quelques-uns s'élèvent à la hauteur d'un chêne ordinaire, la petite troupe se trouva tellement entourée qu'elle ne put faire un pas de plus.

Le capitaine de Géreaux, pour la troisième fois, ordonne de former le carré.

A cette voix chacun s'arrête, et le carré se forme.

Vingt-cinq hommes à peu près sont encore debout.

C'est là que chacun use jusqu'à sa dernière cartouche.

Puis on présente la baïonnette, seule et dernière arme qui reste aux mains des soldats.

Alors les balles déciment la petite troupe.

Alors les Arabes chargent de si près, que l'un d'eux met la main sur l'épaulette du capitaine de Géreaux.

Un pistolet chargé lui restait. L'Arabe tombe tué à bout portant.

C'est le dernier coup de feu qui sort du carré.

Les Arabes reculent et nous fusillent à vingt pas.

A la première décharge, de Géreaux tombe mort avec une dizaine d'hommes.

Douze ou quinze survivent seuls.

Alors il n'y a plus de carré à former, il n'y a qu'une trouée à faire.

On se jette tête baissée au milieu des Arabes.

A partir de ce moment ces douze ou quinze braves disparaissent.

Les uns tombent morts, les autres se jettent dans les broussailles où ils pénètrent en rampant.

D'autres arrivent jusqu'aux lignes de Djema-r'Azouat, où ils sont recueillis mourans par le docteur Artigues.

Trois expirent d'épuisement, sans que leur corps offre la trace d'une seule blessure.

Mais avant de mourir, ils ont donné tous les détails de cette terrible affaire.

Ils ont dit qu'on peut sauver peut-être encore cinq ou six de leurs camarades.

Tout ce qui reste d'hommes valides à Djema-r'Azouat demande à marcher.

On sort, on repousse les Arabes, on recueille en effet cinq ou six hommes échappés au yatagan des Kabyles.

Au nombre de ces hommes, est le caporal Lavaissière.

Huit hommes survécurent.

C'était le glorieux reste d'un de ces bataillons que le duc d'Orléans créait et faisait manœuvrer cinq ans auparavant à Saint-Omer.

De l'aveu des Arabes, la victoire leur coûtait plus de neuf cents hommes.

MONSIEUR COURBY DE COGNORD.

Le soir du jour du premier combat, après avoir fait sommer trois fois le capitaine de Géreaux et ses carabiniers de se rendre, Abd-el-Kader revint vers la tente qu'on lui avait dressée.

Aux deux côtés de l'entrée de cette tente trois cents têtes étaient jetées à terre.

Abd-el-Kader laissa tomber un coup d'œil insouciant et calme à droite et à gauche, essuya sa joue d'où découlaient encore quelques gouttes de sang, et ordonna qu'on lui amenât les prisonniers.

En tête ce ces prisonniers, le plus important de tous était le chef d'escadron Courby de Cognord.

Il avait reçu cinq blessures; un Arabe était en train de lui scier la gorge, lorsque passa par hasard le khalifat Bou-Amédy.

Celui-ci reconnut monsieur de Cognord pour un chef, s'aperçut qu'il était encore vivant, et arrêta le bras de l'Arabe.

La blessure demeura béante, horrible à voir, mais heureusement non mortelle.

Monsieur de Cognord fut relevé, soutenu, conduit à Abd-el-Kader.

Il se souvient comme on se souvient d'un rêve, il se souvient d'avoir vu ces têtes gisantes, il se souvient d'avoir

entendu la voix de l'émir, il se souvient d'avoir essayé de répondre.

Autour de lui et derrière lui étaient les quatre-vingts prisonniers.

Sur ces quatre-vingts prisonniers, soixante-deux hommes étaient blessés, et entre ces soixante-deux hommes on comptait cent douze blessures.

Abd-el-Kader ordonna que l'on conduisît monsieur Courby de Cognord dans la tente d'Adja-Bit, un des chefs d'Abd-el-Kader.

Le chef d'escadron Courby de Cognord passa la nuit avec le maréchal-des-logis-chef Barbut, qui pansa ses blessures.

Pendant ce temps on forçait les autres prisonniers de trier les têtes de leurs camarades et de les enduire de miel pour les conserver.

Parmi ces têtes de soldats, Tétard, celui-là même qui avait donné son cheval à monsieur de Cognord, reconnut celles du colonel Montagnac, du capitaine Gentil-Saint-Alphonse, et du lieutenant Klein.

Puis, lorsque ces têtes furent enduites de miel, on les leur fit compter par vingt, et mettre en piles comme des boulets dans un parc d'artillerie.

On compta quinze piles de têtes, elles étaient destinées à être envoyées aux principaux chefs du Maroc.

Le lendemain matin, lorsqu'il fut question de partir, on reprit ces têtes, on leur perça les oreilles, on les lia les unes aux autres avec des attaches de palmier, puis on mit ces têtes dans des paniers qu'on chargea sur des mulets.

Alors on amena les prisonniers.

Les plus valides durent marcher à pied.

Les plus malades furent placés sur les mulets.

Leurs pieds reposaient au fond des paniers; ils avaient des têtes jusqu'aux genoux.

Monsieur de Cognord eut seul un mulet sans paniers et par conséquent sans têtes.

On marcha, cette première journée, depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. On menait très rudement les prisonniers qui suivaient à pied.

A cinq heures, on s'arrêta pour coucher dans un village des Beni-Snassen : tout le monde passa la nuit à l'air, les têtes étaient déchargées avec les paniers; les prisonniers couchaient à côté d'elles.

A six heures du matin on partit en se dirigeant vers la Moulaja. En suivant ce chemin on laissait à gauche les Beni-Snassen.

En côtoyant un ravin, un mulet s'abattit : les têtes qu'il portait roulèrent dans les broussailles, rebondirent sur les rocs, et se perdirent dans les profondeurs.

On s'arrêta, et l'on mit les prisonniers à la recherche des têtes. Ils durent rapporter jusqu'à la dernière; puis on se remit en route.

Ce jour-là, on marcha jusqu'à la nuit; on s'arrêta à une demi-lieue de la Moulaja et l'on établit le bivouac à la proximité de quelques douars.

Les prisonniers souffraient horriblement de la soif; quelques-uns n'avaient pas bu depuis l'heure où ils avaient été pris. On conduisit ceux qui étaient en état de marcher jusqu'à la rivière, où ils burent, et d'où ils rapportèrent à boire à ceux qui n'avaient pu les suivre.

Comme la veille, on déchargea les mulets et l'on coucha à l'air.

Le troisième jour on partit de grand matin. Vers cinq heures et demie on était sur les bords de la rivière, on la longea pendant quelque temps ; enfin, vers neuf heures du matin, on la traversa.

A onze heures on était à la deïra.

Aussitôt les prisonniers furent conduits à la tente qu'habitaient la mère d'Abd-el-Kader et ses femmes.

A cette époque l'émir avait trois femmes.

Alors on promena les prisonniers par toute la deïra, on leur donna à boire et à manger, puis on les dirigea sur le camp situé à peu près à trois lieues de l'endroit où l'on avait passé le fleuve le matin même.

Dans cette dernière marche on s'éloignait de la mer.

Les têtes restèrent à la deïra pendant trois jours : elles formèrent autour de la tente d'Abd-el-Kader un cercle, devant lequel les Arabes vinrent faire la fantasia. Les prisonniers furent établis au milieu du camp, où l'on donna une mauvaise tente aux officiers ; les plus blessés furent établis dans une autre ; le reste se logea comme il put.

On resta là un mois à peu près ; une nuit, le feu se déclara dans le camp ; un prisonnier, sans le vouloir, avait causé l'incendie ; mais comme on ignorait le coupable, il demeura impuni. Beaucoup d'effets furent brûlés ou perdus.

Alors on quitta ce premier bivouac, et l'on alla s'établir dans un autre camp situé à une lieue de là ; ce second camp, comme le premier, était sur la Moulaja, mais à une lieue plus avant encore dans l'intérieur des terres.

Le 9 février, c'est-à-dire après quatre mois de séjour, l'ordre arriva de quitter le camp à l'instant même ; on obéit. On franchit la Moulaja, et l'on s'établit sur l'autre rive en gagnant les montagnes de la Leuf.

Au moment du départ, quatre hommes étaient malades; monsieur Courby de Cognord demanda des mulets pour eux; on les lui promit, mais au moment du départ les mulets ne parurent point.

Les quatre malades eurent la tête tranchée.

Quelques jours après, on quitta les montagnes pour se rapprocher des rives du fleuve.

Le 15 février, le chasseur Bernard et un soldat du train nommé Gagne s'enfuirent.

Gagne fut tué en route; mais Bernard atteignit sain et sauf Djema-r'Azouat, et donna les premières nouvelles que l'on eût encore, d'une façon certaine, reçues des prisonniers.

Le 17, trois autres prisonniers disparurent; c'étaient le caporal Moulin, un zouave nommé Poggi, et cet Ismaël, qui, au milieu du combat, avait crié : — Nous sommes perdus !

Tous trois furent repris.

Le khalifat Bou-Amédy, le même qui avait sauvé la vie à monsieur Courby de Cognord, les condamna à mort tous trois.

Monsieur Courby de Cognord, à force d'instances, obtint d'abord la grâce de Poggi et d'Ismaël.

Puis, comme les fusils étaient déjà chargés, comme on allait le fusiller, il obtint celle du caporal Moulin.

Le 24 avril, arriva un messager du khalifat Haggi-Mustapha.

Ce messager venait, au nom de ce chef, inviter monsieur Courby de Cognord à manger un couscoussou avec lui.

Monsieur Courby de Cognord partit avec les officiers et quatre soldats pour se rendre à cette invitation.

Ceux qui le suivirent étaient le lieutenant Larrazée, le ca-

pitaine Marin, le lieutenant Hillerain, le docteur Cabasse, l'adjudant Thomas, le maréchal-des-logis-chef Barbut, le hussard Tétard, le chasseur Trotté et deux autres.

Partis du camp vers les trois heures de l'après-midi, ils marchèrent jusqu'à huit heures du soir; puis, comme on était arrivé dans une tribu de Hachem, on s'arrêta pour coucher.

Le lendemain 25, de grand matin, on partit pour continuer la route vers la deïra; mais à peine avait-on fait une lieue, que l'ordre fut donné de rebrousser chemin, pour revenir chez Soliman, chef de la tribu des Hachem qu'on avait quittée le matin.

Alors des soupçons commencèrent à naître dans l'esprit de monsieur de Cognord et de ses compagnons ; ils comprirent qu'on les avait séparés des autres prisonniers dans un mauvais dessein : malheureusement ils ne pouvaient rien pour leurs camarades.

Ils questionnèrent, mais on ne leur répondit pas.

En effet, pendant qu'ils s'éloignaient du camp, voici ce qui se passait derrière eux :

A l'entrée de la nuit, on avait réuni les prisonniers et on les avait fait mettre sur un rang.

Puis on leur avait donné l'ordre d'apporter tous leurs effets.

Quand ils avaient été ainsi rassemblés, les fantassins réguliers d'Abd-el-Kader étaient venus, et l'on avait séparé les prisonniers.

Puis on avait fait entrer chaque groupe de cinq à six hommes dans un gourbi différent.

Au milieu de ces groupes, était un homme dont la rela-

tion est la seule lumière qui ait éclairé la terrible scène qui s'ouvre.

Cet homme, c'est le clairon Roland.

Il avait été placé avec six autres prisonniers dans le même gourbi.

C'était un homme de résolution. Il avait vu tous ces préparatifs, il les avait compris, mais sans s'en effrayer.

— Il y aura quelque chose cette nuit, dit-il à ses camarades; ne dormez pas et tenez-vous prêts à vous défendre si l'on veut nous tuer.

— Nous défendre! et avec quoi? demandèrent les autres prisonniers.

— Faites-vous arme de tout, dit Roland.

Roland avait un couteau français qu'il avait trouvé trois jours auparavant et qu'il tenait caché.

En entrant dans le gourbi, il avait en outre heurté du pied une faucille, et il l'avait donnée à l'un de ses camarades nommé Daumat.

Il montra ce couteau à ses compagnons.

— Au moindre bruit, dit-il, je sortirai, je tuerai le premier Arabe qui se trouvera sur ma route. Suivez-moi!

Il était huit heures du soir à peu près, quand les malheureux, en se serrant mutuellement la main, faisaient à voix basse ce plan de défense désespérée.

Pas un ne ferma l'œil, comme on comprend bien.

Vers minuit, les soldats d'Abd-el-Kader poussèrent un cri.

C'était le signal du massacre.

Roland devine que l'heure est venue. Il sort le premier, s'élance, rencontre un Arabe sur sa route, lui plante jusqu'au manche son couteau dans la poitrine, saute par-dessus

son corps, franchit la haie qui enveloppe le camp, accroche une branche et roule de l'autre côté.

En ce moment deux réguliers le saisissent par la ceinture de son pautalon, mais son pantalon en lambeaux leur reste entre les mains.

Roland se sauve en chemise.

A cent mètres du camp à peu près, une embuscade tire sur lui.

Une balle le touche à la jambe droite, mais légèrement.

Il continue à fuir, atteint une colline située à un demi-quart de lieue du camp, et là, il s'arrête et il s'assied pour voir si quelqu'un de ses camarades ne viendra pas le rejoindre.

N'est-ce pas merveilleux? Cet homme, qui vient d'échapper miraculeusement à la mort, que la mort réclame encore à grands cris, qui peut fuir, s'arrête et s'assied pour voir si quelque camarade ne viendra pas le rejoindre!

A deux portées de fusil, sous ses yeux, le massacre s'achevait.

Il entendait les cris des victimes et les cris des assassins; à la lueur de la fusillade, il voyait la lutte.

La lutte dura plus d'une demi-heure : on n'égorge pas ainsi deux cent quatre-vingts Français sans qu'ils se défendent.

Enfin la fusillade cessa, les cris s'éteignirent.

Tout était fini.

Alors Roland se leva, jeta un dernier regard sur le c[illegible]mp, et, n'apercevant aucun fugitif dans l'obscurité, il r[illegible]eprit sa course, traversa la Moulaja et marcha devant lui.

Le jour il se cachait, la nuit il se remettait en [illegible]route.

Quelques figues d'Inde furent toute sa nourriture pendant trois jours.

Le soir du troisième jour, un orage terrible s'amassa au ciel. Le tonnerre grondait, la pluie tombait.

Il faisait un vent qui déracinait les broussailles.

Roland continua de marcher. Il était presque nu, il était brisé, exténué, mourant; il calculait qu'il pouvait vivre encore deux ou trois heures.

Il résolut d'en finir et se dirigea vers un village marocain qu'il apercevait à l'horizon.

Il l'atteignit à la tombée de la nuit.

A l'entrée du village il rencontra des femmes qui venaient puiser de l'eau à une fontaine : en l'apercevant elles prirent la fuite en poussant des cris; mais Roland poursuivit sa route et entra derrière elles dans le village.

A l'extrémité d'une petite rue, il se trouva face à face avec un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui, en le voyant, tira un poignard et s'élança sur lui.

Roland voulait mourir, il ouvrit sa poitrine et attendit le coup.

Cette résolution arrêta un instant l'Arabe ; cependant il leva le bras, mais un autre Arabe sauta du haut d'une terrasse voisine et l'arrêta.

C'était sans doute un homme d'une certaine autorité, car d'un geste il écarta le meurtrier et fit signe à Roland de le suivre.

Roland n'avait rien de mieux à faire qu'à obéir. Il suivit son protecteur qui l'emmena chez lui, le laissa se chauffer pendant deux ou trois minutes, après quoi il l'invita à se coucher, lui lia les pieds et les mains, et jeta sur lui une couverture de cheval.

Roland non-seulement n'avait plus aucune force, mais même aucune volonté. Le seul désir qu'il eût et qu'il manifestât, c'était qu'une mort prompte le délivrât de toutes les tortures qu'il croyait encore avoir à souffrir.

Mais à ces signes que l'Arabe comprit, il répondit, au contraire, qu'il ne le tuerait point, et qu'il l'invitait à ne rien craindre.

En effet, le lendemain, au jour, l'Arabe s'approcha de Roland et détacha les cordes qui le liaient.

Roland passa sept jours chez lui. Il ne le laissait pas sortir, mais c'était à bonne intention : quelques hommes du village guettaient Roland pour le tuer.

Le septième jour un homme entra dans le gourbi de l'Arabe, causa quelques instans avec lui, puis à la suite de cette conversation lui donna deux douros.

Roland était vendu moyennant la somme de dix francs. On attendit la nuit, car tant qu'il faisait jour, ni le vendeur ni l'acheteur n'eussent osé faire passer Roland à travers le village.

Mais, la nuit venue, il emmena son prisonnier et le conduisit à sa maison.

Là il lui donna un haïk et un bournous.

Puis il le garda huit jours encore.

Le dixième jour il le conduisit chez un de ses parens, qui habitait un village à un jour de marche de Lalla-Magrnia.

La route s'était faite par les montagnes de Nédroma.

Là, Roland fut remis aux Français.

La promesse qu'il avait faite à son patron d'une récompense avait fait naître dans le cœur de cet homme ce pro- et auquel Roland ne put croire que lorsqu'il se retrouva entre les bras de ses compagnons.

Pendant ce temps, le cercle de la captivité se resserrait pour les malheureux officiers qui avaient survécu.

La consigne devenait de plus en plus sévère. Les prisonniers ne pouvaient faire un pas sans être suivis.

Enfin, monsieur de Cognord obtint la permission d'écrire à sa famille et au général Cavaignac.

Le général Cavaignac reçut sa lettre et lui répondit.

Par cette réponse, monsieur de Cognord apprenait qu'il avait été nommé lieutenant-colonel et officier de la Légion d'honneur.

Cette nouvelle lui arriva vers la fin de janvier.

Enfin, après dix-huit mois de captivité, un koggia (grade qui correspond chez nous à celui de fourier) ouvrit des conférences avec le lieutenant-colonel Courby de Cognord et monsieur Morin. Il était chargé de leur demander s'ils voulaient racheter leur liberté au prix de 12,000 douros, c'est-à-dire pour 72,000 francs.

A cette proposition, le colonel répondit que, traitant pour son propre compte et en son propre nom, cette somme était beaucoup trop élevée.

Le koggia se retira en invitant le colonel Courby de Cognord à bien réfléchir, attendu, lui dit-il, que tout officier supérieur qu'il était, il pourrait bien lui arriver, à lui, ce qui était arrivé aux autres.

L'affaire traîna trois semaines; les Arabes espéraient toujours que monsieur de Cognord céderait, mais celui-ci continua de répondre que, se rachetant lui et ses camarades de ses propres deniers, et non de ceux du gouvernement, il ne pouvait traiter que pour une somme en harmonie avec sa fortune.

Alors les Arabes abaissèrent le chiffre de la rançon à 50,000 francs, puis à 40,000, puis enfin à 36,000.

Ce fut cette dernière somme qui fut acceptée, et ce fut sur cette base qu'eut lieu le traité dont on donna connaissance à don Demetrio Maria de Benito, gouverneur de Mellila, et qui amena la délivrance des prisonniers, délivrance à laquelle nous venions d'assister d'une façon si miraculeuse.

Ainsi s'était accompli pour ces hommes le cercle de leur captivité : partis de Djema-r'Azouat, ils étaient revenus à Djema-r'Azouat.

Ils avaient laissé le capitaine de Géreaux vivant encore sur le champ de bataille de Sidi-Brahim, et après quatorze mois d'absence, ils revenaient au pied du tombeau de leur camarade apprendre sa mort et nous raconter leur captivité.

Ainsi, quatorze mois écoulés, après que cette héroïque défense et cette douloureuse captivité avaient occupé tous les esprits généreux, nous venions, avec les derniers débris de cette immortelle colonne, ramener les vivans sur le tombeau des morts.

Ce tombeau, ou plutôt cet ossuaire, qui enferme les restes de Géreaux et de ses compagnons, leur a été élevé par la piété de la garnison de Djema-r'Azouat.

Ce tombeau est simple, mais d'une belle forme, et tel qu'il convient à un mausolée militaire. Malheureusement quelque savant, envoyé par l'Institut, quelque architecte voyageant pour le gouvernement, viendra un jour aborder comme nous à Djema-r'Azouat, suivra la route que nous avons suivie au fond de cette triste vallée rougeâtre, zébrée de verdure noire, et tout à coup, en débouchant du bois sacré, se trouvera en face de ce tombeau.

Alors il lui viendra l'idée de rattacher son nom inutile et

sa réputation inconnue à ce grand événement des guerres modernes; il présentera un projet grec, fera un plan romain; le projet sera examiné, le plan reçu, et de notre Europe dévastatrice viendra l'ordre de substituer l'œuvre froide du crayon au travail chaleureux du cœur. Ces pierres saintes, dont chacune a été posée par la main d'un frère, seront dispersées; ce tombeau sur lequel s'est incliné le vieux drapeau mutilé sera démoli, et une espèce de temple, avec des colonnes corinthiennes, avec un fronton aigu, pâle copie d'un monument élevé il y a trois mille ans, s'élèvera, classique sacrilége, à la place où s'élève aujourd'hui ce tombeau tout palpitant d'un souvenir contemporain.

C'est bien heureux que le Caire ne soit point Paris; les Pyramides auraient disparu déjà au profit de la Madeleine et de la Bourse.

Nous reprîmes la route de Djema-r'Azouat. Je ne sais rien de triste et de religieux comme ce retour : chacun citait le nom d'un ami perdu; à chaque pas un officier s'arrêtait et disait à son compagnon :

— Tiens, c'est ici qu'un tel est tombé.

— Oui, répondait l'autre en souriant, pauvre garçon, c'était bien le plus brave et le meilleur de nous tous.

Car, à leurs yeux, des nobles martyrs c'est toujours le meilleur et le plus noble qui tombe.

Et quand on pense qu'il y a en Afrique dix mille officiers, appartenant à nos familles les plus nobles, les plus riches et les plus intelligentes, dont toute l'ambition se renferme dans ces deux mots : — C'est ici qu'il est tombé! c'est ici que nous tomberons!

Et quel courage, quelle force ne leur faut-il pas, à ces exilés volontaires, pour lutter contre la surprise, la fièvre,

le combat, la chaleur l'été, la pluie l'hiver, l'absence de la patrie toujours !

C'était avec respect que je donnais la main à ces hommes, que je m'appuyais sur leurs bras ; c'était avec étonnement que je les voyais sourire.

Mon Dieu ! me disais-je, quand le bruit de notre Europe vient jusqu'à eux, quand les scandaleux débats de notre Chambre leur sont apportés par les journaux, quand les honteux trafics de nos consciences leur sont révélés par les procès aristocratiques, mon Dieu ! que doivent dire ces hommes au cœur pur, au sang généreux, qui souffrent, qui combattent et meurent pour cette mère gangrenée et vénale, qui tripote des millions dans ses chemins de fer, dans ses emprunts espagnols, dans ses fonds anglais, et qui discute sou à sou les quelques mille livres qu'on lui demande pour donner de meilleur pain aux soldats, un hôpital aux malades, un aumônier aux mourans.

Mon Dieu ! mon Dieu ! fais qu'ils ne maudissent pas la patrie, car cette malédiction lui serait mortelle !

Ils auront maudit la patrie ; car depuis que nous avons écrit ces lignes, il leur est arrivé pis que nous ne craignions.

LE BANQUET.

Notre retour au camp, car la ville ne mérite pas encore le nom de ville, notre retour au camp fit diversion à toutes ces idées; deux ou trois cents personnes étaient venues au-devant de nous, et nous attendaient à cinq cents pas des lignes.

En notre absence, le dîner avait marché à pas gigantesques : une grande salle de banquet avait été improvisée dans une grange, une tenture tricolore, où pouvait-on l'avoir trouvée ? en garnissait les parois intérieures, des dessins de verdure la festonnaient dans toute sa longueur, l'ornaient dans toute son étendue, et ces dessins étaient formés avec des branches de laurier : les lauriers poussent tout seuls et à chaque pas sur cette noble terre d'Afrique.

Je ne sais rien de plus ingénieux que le soldat en fait d'ornementation. Donnez des sabres, des baïonnettes, des pistolets et des fusils à des architectes et à des décorateurs, ils n'en feront rien autre chose que des fusils, des pistolets, des baïonnettes et des sabres.

Les soldats en feront des lustres, des miroirs, des étoiles; ils constelleront le plafond, ils diapreront la muraille.

Ils en feront des colonnes, des cariatides, des pilastres.

Et tout cela sera étincelant de lumière.

Lorsque nous entrâmes sous ce hangar, grange le matin, salle de banquet le soir ; lorsque nous vîmes une table de

trois cents couverts servie sur cette plage sablonneuse et déserte, nous nous retournâmes cherchant le génie qui avait produit ce prodige, la fée qui avait opéré cette métamorphose.

La plus puissante des fées, c'est la nécessité, cette rude marraine du soldat.

Six heures sonnaient, tous les prisonniers étaient réunis, hors un seul.

Hélas! un seul parmi tous ces hommes n'était point admis à ce banquet fraternel : il s'était rendu, disait-on, c'était son crime.

En Afrique, on ne se rend pas : on est vainqueur, on est tué ou on est pris.

Or cet homme s'était rendu, cet homme, réservé au conseil de guerre, ne pouvait être du banquet.

On pensait qu'il se brûlerait la cervelle au premier toast que lui porterait le canon dans la cabane abandonnée où on l'avait laissé seul comme un lépreux.

Les moyens lui en avaient été facilités, disait-on, par ses compagnons : une paire de pistolets tout chargés avait été laissée à la portée de sa main.

On croyait, disons plus, on espérait qu'il n'attendrait pas le jugement qui planait sur lui.

Au milieu de la joie universelle, il existait donc une nuance de tristesse.

Ces hommes, juges si rigides en fait d'honneur, pensaient qu'une tache avait été faite à leur honneur.

Qu'auraient donc dit ces hommes de la capitulation de Baylen et de la reddition de Paris?

On se mit à table.

Les honneurs étaient pour les prisonniers et pour nous.

Le colonel Courby de Cognord était placé à la droite du colonel Mac-Mahon.

J'étais placé à sa gauche.

En face de nous étaient le commandant Bérart et le colonel Tremblay.

Puis Maquet, Boulanger, Giraud, Desbarolles et Alexandre, chacun ayant à droite et à gauche un prisonnier.

Au bout de la table, avec un interprète, dans leurs bournous blancs serré autour du front avec une corde de chameau, étaient les envoyés d'Abd-el-Kader.

La musique du régiment, cachée derrière des draperies, jouait des airs militaires.

On assiste à de pareilles fêtes une fois dans sa vie, par hasard, par fortune, devrais-je dire, mais on ne les décrit pas : ce qui les fait sublimes, c'est l'émotion du moment. Cette émotion, qui pourrait se vanter de la faire revivre dans des cœurs étrangers, après des jours révolus, quand ceux mêmes qui l'ont éprouvée ne la retrouvent plus dans leur cœur qu'à l'état de souvenir!

Seulement, je remerciais Dieu bien sincèrement, ce Dieu qui, dans ma vie d'artiste, me donne à chaque moment plus que je n'eusse osé lui demander lorsque je mis le pied dans la carrière des espérances; seulement, dis-je, je remerciais Dieu bien sincèrement d'avoir permis qu'à moi, fils d'un ancien soldat, à moi, soldat de cœur, il m'eût été donné d'assister avec mes amis à une pareille fête.

Ah! nul d'entre eux, en ce moment, ne regrettait Tétuan, ses bazars, ses minarets et ses mosquées, car un jour passé à Tétuan, et nous arrivions trop tard à Djema-r'Azouat.

Avec le champagne vinrent les toasts au roi, aux princes,

aux prisonniers si miraculeusement sauvés, aux morts tombés si glorieusement.

Et à chaque toast retentissait une salve d'artillerie, à laquelle, dans leur étonnement, répondaient les cris des hyènes et des chacals de la montagne.

Puis entre les toasts les récits.

Ces récits merveilleux, qui semblent extraits d'Hérodote ou de Xénophon, des récits dont les héros étaient là, riant, chantant, levant leurs verres au plafond.

L'un, à la chasse avec son fusil à deux coups, s'était défendu seul contre six Arabes ; il en avait tué trois, et fait un prisonnier.

L'autre, avec dix hommes, était tombé au milieu d'un douar de douze cents Arabes, et il avait ramené au camp neuf hommes sur dix.

Il me semblait que j'assistais à quelqu'un de ces beaux romans de Cooper mis en action.

Et quelques-uns des hommes qui avaient accompli de ces choses miraculeuses n'avaient pas même la croix, cette distinction qui est d'autant plus difficile à obtenir qu'on l'a plus méritée.

Aux toasts succédèrent les chants, et, disons-le, aux chants les danses.

Les envoyés d'Abd-el-Kader nous regardaient avec leurs grands yeux de velours, ils devaient nous croire insensés.

Nous nous levâmes, l'heure était venue pour nous de prendre congé de ces nouvelles connaissances, dont quelques-unes étaient de vieux amis.

Mais on ne se quitte pas ainsi, sur cette plage d'Afrique, à cinq cents lieues de la mère-patrie.

Des chevaux nous attendaient sur la place et devaient nous conduire jusqu'à la mer.

Le colonel Mac-Mahon, Tremblay, Picault, Léorat et presque tous les officiers voulaient nous accompagner.

Un dernier adieu fut échangé avec la masse des convives; puis, laissant les chanteurs à leurs chants, les danseurs à leur joie, nous montâmes à cheval et nous nous éloignâmes.

Mais lentement; c'était à regret, on le comprend bien, que nous quittions cette plage où la trace passagère de nos pas devait être effacée pour toujours par le premier coup de vent rasant le sable.

La conversation était bruyante, animée; on parlait de la France et de l'Afrique, on entremêlait les souvenirs des deux pays, on serrait d'un lien fraternel Austerlitz et Isly, Marengo et les Pyramides, quand tout à coup on se tut. Nous nous regardâmes, demandant par nos regards la cause de ce silence.

On nous montra la hutte isolée.

— C'est là qu'il est, nous dit-on.

Cet homme qu'on ne nommait pas, cette homme devant la hutte duquel on interrompait les récits de gloire et d'honneur, c'était celui qui s'était rendu.

Les Spartiates n'avaient pas été plus cruels pour le fuyard des Thermopyles.

Après une demi-heure de marche, nous atteignîmes le bord de la mer.

Là, les adieux se renouvelèrent; les poignées de main devinrent plus tendres, les embrassemens plus étroits.

Il y avait de l'émotion dans les voix les plus fermes, des larmes aux paupières les plus arides.

Nos embarcations nous attendaient, nous y montâmes.

Mais nous nous éloignions pour ainsi dire sans nous séparer. La nuit était belle, la lune magnifique.

Toute notre chaleureuse escorte resta au bord de la mer, nous criant adieu, suivant des yeux le sillon phosphorescent que traçait notre barque dans l'eau.

Et nous, à ces cris, nous répondions par des coups de fusil tirés en l'air.

Enfin, nous atteignîmes le *Véloce*, le *Véloce* tout chauffé, tout prêt à partir, et qui leva l'ancre aussitôt que nous fûmes à bord.

Nous jetâmes un dernier adieu au rivage, et le rivage tout peuplé nous répondit.

Quelque temps encore les éclats de la joie et les sons de la musique militaire parvinrent jusqu'à nous, puis peu à peu le bruit se perdit dans l'éloignement.

Alors il ne nous resta plus que les feux de Djema-r'Azouat s'allongeant dans les moires de l'eau.

Puis peu à peu les feux disparurent à leur tour : nous venions de doubler le cap oriental de la baie.

C'était le 27 novembre 1846.

BIZERTE.

Il avait été décidé que nous ne nous arrêterions pas à Oran; mais que nous porterions, au contraire, à toute voile et à toute vapeur, l'heureuse nouvelle à Alger.

Pendant toute la journée du 28 et la matinée du 29, nous ne fîmes donc que longer la côte.

Maquet avait manqué se fendre la tête en se heurtant à je ne sais quelle poutre, et restait couché.

Giraud, malade de la peur du mal, ne se hasardait que rarement sur le pont, et ne quittait pas la cabine de Vial.

La société était donc réduite à Alexandre, à Desbarolles et à Boulanger.

Le 29, à neuf heures du matin, le cri Alger! Alger! tira Maquet de son lit et Giraud de sa cabine.

Ni Sidi-Ferruch, ni Torre-Chica n'avaient eu cette influence.

La vue d'Alger est merveilleuse : la ville commence à la mer, et gravit tout le versant oriental de la montagne couronnée à son sommet par le fort de l'Empereur, qui s'incline un peu vers la gauche.

Nous doublâmes la jetée, ouvrage titanique fait à main d'homme avec des blocs de béton; c'est cette jetée qui depuis dix ans est attaquée et défendue chaque année aux chambres.

Les constructions françaises gâtent fort l'aspect oriental d'Alger. A la première vue, c'est une ville européenne : il

faut que le regard franchisse le premier plan, tout hérissé de maisons à quatre étages, percées à jour comme des lanternes, et gravisse la montagne jusqu'au second et au troisième plan pour retrouver la vieille ville des deys, la ville africaine.

Encore au milieu de ces maisons aux murailles blanches et percées de rares et étroites ouvertures, voit-on surgir tout à coup une longue bâtisse carrée qui rappelle l'architecture pittoresque de la rue des Lombards ou du faubourg Saint-Denis.

Quelques beaux palmiers, immobiles, découpant leur panache vert sur la chaux des maisons ou sur l'azur du ciel, protestent de leur mieux au nom de la végétation tropicale contre l'envahissement français.

A droite, la mer jusqu'à Montpellier, en sautant par-dessus Majorque.

A gauche, la plaine de la Mitidja s'étendant de la Rassauta au Ben-Afroun.

Derrière nous, le cap Matifou, derrière le cap Matifou, l'Atlas.

A peine eûmes-nous jeté l'ancre, qu'une embarcation partie du port rama vers nous.

On ignorait encore le résultat de la négociation de Mellila.

Nous arrivions les premiers, et notre diligence était récompensée; il était évident que nous allions être vus comme des messagers de nouvelles prospères.

En effet, la sensation fut grande à Alger, surtout dans l'armée; quant aux bourgeois, aux commerçans, aux spéculateurs, ils sont de l'autre côté de la Méditerranée ce qu'ils sont partout.

Quelques-uns nous demandèrent de quels prisonniers nous voulions parler.

Un autre désappointement nous attendait : le maréchal Bugeaud n'était plus à Alger ; depuis quelques jours, il était parti pour Oran, emmenant par terre deux ou trois députés qui profitaient de leurs vacances parlementaires pour visiter l'Algérie.

En son absence, le général de Bar commandait la ville.

Notre parti fut bientôt pris : le maréchal Bugeaud devait être absent quinze jours à peu près ; comme c'était à lui que nous étions recommandés, je résolus de mettre ces quinze jours à profit, en allant jusqu'à Tunis, et en revenant de Tunis par Bone, Philippeville et Constantine.

Je me présentai donc avec la lettre qui mettait le *Véloce* à ma disposition chez monsieur le général de Bar, lequel me renvoya à monsieur le contre-amiral de Rigodie.

Que madame de Rigodie me permette de mentionner, en passant, une heure charmante passée près d'elle, tandis que le commandant Bérart recevait ses nouvelles instructions à notre endroit.

Comme je le désirais, le *Véloce* me fut entièrement rendu ; seulement nous devions faire tout ce qui nous serait possible pour être de retour à Alger vers le 20 ou le 24 décembre.

On ajoutait à notre personnel, et c'était une nouvelle faveur, un ancien ami à nous, connu en France par des poésies charmantes, connu en Algérie par des travaux sérieux, monsieur Ausone de Chancel.

Ce fut cette petite négociation, laquelle remit pour trois semaines à ma disposition la corvette le *Véloce*, qui fut appelée, par le ministre de la marine, *un malentendu*, dans

cette fameuse séance de la chambre où je fus appelé *un monsieur*.

Hélas ! un de ces hommes à l'insulte facile est mort depuis ce temps; j'ai oublié le nom des deux autres.

Ainsi sommes-nous faits en France : toute récompense nous irrite, tout honneur rendu nous blesse, quand nous ne sommes pas, bien entendu, les objets de cette récompense ou de cet honneur.

Ce bâtiment mis à ma disposition m'a fait plus d'ennemis qu'*Antony* et *Monte-Christo*, ce qui n'est pas peu dire.

En 1823 ou 24, je crois, sir Walter Scott souffrant manifesta le désir de faire un voyage en Italie.

L'amirauté anglaise mit à la disposition de l'auteur d'*Ivanhoë* sa plus belle frégate, et l'Angleterre applaudit, et les deux chambres applaudirent.

Il n'y eut pas jusqu'aux journaux qui ne battissent des mains à l'unisson des deux chambres et de l'Angleterre.

Et c'était bien fait; car, pour la première fois, peut-être, le pavillon aux trois léopards fut salué dans tous les ports de la Méditerranée par les acclamations enthousiastes des peuples.

Ces acclamations étaient-elles pour le pavillon ou pour l'homme de génie qu'il abritait ? pour le capitaine inconnu de la frégate, dont je n'ai jamais su le nom, ou pour sir Walter Scott ?

Il est vrai que l'on pourra me dire que je ne suis pas sir Walter Scott; mais à ceci je répondrai que c'est le grand malheur des vivans en France de ne pas savoir ce qu'ils sont, tant qu'ils sont vivans.

Enfin, soit faveur, soit justice, le bâtiment me fut donné, et le gouvernement consentit à surcharger pour moi, à l'ar-

ticle charbon de terre, son budget d'une somme de seize mille francs.

Car, il est bon qu'on le sache, ce voyage contre lequel on a tant crié, a coûté seize mille francs au gouvernement.

Juste la moitié de ce qu'il m'a coûté à moi.

Ce premier séjour à Alger ne fut donc qu'une halte, aussi ne m'occuperai-je d'Alger qu'à mon retour.

J'avoue que ce fut avec un grand bonheur que je me retrouvai sur le pont du *Véloce*.

Nous allions donc voir Tunis, la ville de saint Louis.

Nous allions donc voir Carthage, la ville de Didon et d'Annibal.

Il y a un enivrement dans certains noms, il y a un aimant qui attire vers certaines villes ; on croit que ce sont des cités fabuleuses, qu'on ne verra jamais, des caprices d'historiens, évanouis avec la pensée qui leur a donné le jour.

J'avais heureusement à bord Virgile, Plutarque et Joinville.

Oh ! comme je regrettais ces charmantes néréides qui poussaient le vaisseau d'Énée, comme je regrettais ces outres pleines de vent données par Éole à Ulysse !

Nous longeâmes la côte pendant trois jours ; puis, le troisième jour, vers onze heures, apparut à nos yeux une charmante petite ville, bien orientale cette fois, assise au bord de la mer, au fond d'un golfe bleu comme l'eau du Cyrénaïque.

Nous demandâmes le nom de cette ville à Vial.

— Bizerte, nous répondit-il.

A ce mot de Bizerte, la magie opéra : Maquet passa la tête hors de sa cabine :

— Si nous descendions à Bizerte ? dit-il.

— Oui, répondit Giraud, opérant la même manœuvre, oui, si nous descendions.

— Capitaine, demandai-je, voyez-vous quelque difficulté à accomplir le désir de ces messieurs, qui est en même temps le mien ?

— Aucune, répondit-il.

Aussitôt Vial fit mettre le cap sur Bizerte.

Une heure après, nous jetions l'ancre dans le port.

Il y a deux choses qui rendent l'homme plus capricieux que la femme la plus capricieuse : c'est de voyager en poste ou d'avoir un bâtiment à soi.

Le capitaine ordonna de mettre la yole à la mer, et nous accompagna, comme d'habitude, dans notre nouvelle excursion.

Nous abordâmes devant le consulat français. Nous avions suivi, pour arriver là, une rivière ou plutôt un goulet qui, au-delà du pont unissant un côté de la ville à l'autre, devient un lac magnifique.

De la terrasse du consulat on domine le lac et la ville.

Rien de plus enchanteur que les rives de ce lac, avec ses grands oiseaux aux ailes de flamme, avec ses marabouts perdus sous des palmiers.

Rien de plus pittoresque que le quai de la ville, avec ses chameaux ruminans et sa population grave qui semble un peuple de fantômes.

L'eau que nous dominions était si pure, qu'à dix pieds de profondeur nous pouvions voir s'agiter les poissons sur leur lit de cailloux et d'algues.

L'un d'eux parut s'approcher de la surface de l'eau, je lui envoyai une balle qui fut une balle perdue.

Mais au bruit du coup de fusil, des volées de canards

endroits, l'eau est si basse, que deux ou trois fois nous nous ensablâmes.

Je n'ai jamais vu une telle abondance de gibier, et, à l'exception des flamans, un gibier si peu farouche. En un instant, nous tuâmes trois ou quatre canards, deux judelles, et je ne sais combien de bécassines.

Le bateau, en heurtant un pieu que je ne voyais pas, m'envoya piquer une tête par-dessus bord; heureusement l'eau était chaude comme en été, quoique nous fussions au 4 décembre.

Nos amis, qui nous regardaient du haut de la terrasse, ne comprenaient rien à ce caprice qui m'avait pris de sauter au lac tout habillé.

L'accident abrégea notre chasse, nous regagnâmes le consulat; je montai à mon tour sur la terrasse, où je me séchai de mon mieux.

Giraud, Desbarolles et Boulanger vinrent nous y rejoindre. Ils avaient fait force croquis, et avaient laissé Maquet et Alexandre répondant aux avances d'un officier du pays, avec lequel ils étaient en train de prendre le café et de parler la langue Sabir.

Giraud rapportait le portrait du notaire de l'endroit et de son premier clerc.

Le consul eût bien voulu nous garder : les distractions sont rares à Bizerte, et il paraissait ne pas même apprécier celle de la chasse, que nous nous étions donnée avec tant de satisfaction.

A la nuit tombante, nous partîmes. En passant près du quai, la barque recueillit Maquet et Alexandre, qui, devenus les amis de la population, avaient toutes les peines du

monde à se soustraire à l'hospitalité des Bizertins, et peut-être des Bizertines.

Tout en regagnant le *Véloce*, nous inscrivîmes cette journée au nombre de nos bonnes journées.

En effet, Bizerte, avec ses rues calmes et voûtées pour la plupart, ses quais garnis de cafés, ses chameaux couchés devant les portes, et sa population se pressant autour de nous, Bizerte nous laissait un charmant souvenir.

Nous regagnâmes le *Véloce* vers les six heures du soir, et à deux heures du matin, par un admirable clair de lune, nous jetions l'ancre devant Tunis.

LA JUSTICE A LA FRANÇAISE ET LA JUSTICE A LA TURQUE.

Le lendemain, nous fûmes réveillés par les détonations du *Véloce*, lequel saluait, au nom du roi de France, et subsidiairement au mien, la ville de Tunis de vingt et un coups de canon.

Je dis la ville de Tunis, attendu qu'au moment où nous entrions à Tunis, le bey entrait à Paris.

Tunis, comme une ville polie qu'elle est, nous rendit notre salut, peut-être avec moins de promptitude et de régu-

larité que nous ne l'avions fait, mais ceci c'était la faute de ses artilleurs et non la sienne.

Nous étions au beau milieu du golfe. A un demi-quart de lieue de nous, une belle frégate se balançait sur l'eau de la rade : c'était le *Montézuma*, commandé par le capitaine Cuneo d'Ornano.

La vue du port était splendide. Quoique nous fussions au 5 décembre, le temps était magnifique. Nous étions ancrés juste en face la Goulette. Devant nous s'étendait une longue et mince jetée, sur laquelle s'allongeait une caravane de mulets et de chameaux. Au-delà de cette jetée, s'étendait le lac; et à l'extrémité du lac, Tunis la blanche, comme l'appellent les Turcs eux-mêmes, montait en amphithéâtre, de manière à ce que les dernières maisons se découpassent sur l'azur du ciel.

A notre gauche, s'élevaient le fort de l'Arsenal et les deux pitons de Bou-Kournein.

A droite, blanchissait la chapelle Saint-Louis, et s'avançait le cap Carthage.

Derrière nous, de l'autre côté de la rade, surgissaient les montagnes de plomb, masses sombres et bronzées, sur lesquelles on n'apercevait pas la moindre trace de végétation.

Notre canonnade avait donné l'éveil, non pas encore à la ville, elle était trop éloignée pour que nous pussions savoir ce qui s'y passait; mais à la Goulette, espèce de fort avancé, de sentinelle perdue, qui reconnaît les vaisseaux au nom de Tunis.

Une barque se détachait de la jetée et venait à nous à force de rames; elle était montée par monsieur Gaspari, notre consul.

Monsieur Gaspari est un homme charmant. Jeté depuis

vingt ans de l'autre côté de la Méditerranée, il est la providence des Européens qui viennent, ou pour affaire de commerce, ou par fantaisie, à Tunis. Quant à lui, il s'est fait antiquaire : il vit entre les souvenirs antiques et ceux du moyen-âge, entre Didon et saint Louis, entre Appien et Joinville.

Si pressé que nous fussions d'arriver à Tunis, il y avait quelques formalités à remplir. D'abord, le commandant Bérart devait une visite au commandant d'Ornano, son supérieur. Le *Véloce*, quoique d'une assez belle taille quand il sillonnait solitairement cette grande nappe d'azur qu'on appelle la Méditerranée, le *Véloce* n'était qu'un enfant près du *Montézuma*.

Nous décidâmes donc que l'on commencerait par déjeuner à bord du *Véloce ;* puis, deux barques se détacheraient du paquebot : l'une, qui conduirait le commandant Bérart à bord du *Montézuma ;* l'autre, qui nous conduirait à la Goulette.

Là, nous attendrions le capitaine en visitant les antiquités de monsieur Gaspari, et en essayant de tirer quelques flamans.

Ces beaux oiseaux, aux ailes rouges, étaient l'objet de mon ambition depuis que je les avais vus, pour la première fois, la veille, sur le lac de Bizerte.

Ils nous annonçaient l'Egypte.

Nous pressâmes le déjeuner tant que nous pûmes; mais tout est réglé à bord d'un bâtiment de guerre, et si nous parvînmes à gagner cinq minutes, c'est beaucoup.

A onze heures, nous mettions le pied dans la barque, qui nous emmenait à la Goulette.

Un quart d'heure après, monsieur Gaspari nous faisait

goûter son vin de Champagne, son marasquin de Zara et son resolio de Florence.

La vue de la Goulette était encore une singulière déception pour nous. Il est impossible de se faire une idée de l'aspect que présente cette population asiatico-européenne, qui encombre les quais de cette avant-ville.

Ce qui nous frappa le plus, ce fut la milice tunisienne.

Le bey est un homme de progrès, comme chacun sait; aussi a-t-il voulu être gardé par une armée à l'instar de la nôtre.

Pour se procurer cette armée, il ne fallait que deux choses : les hommes et les uniformes.

Les hommes, il les avait.

Il ne s'agissait donc que de se procurer les uniformes.

On fit venir de France vingt mille paires de pantalons garance, et vingt mille vestes bleues.

Le tout établi sur une moyenne de cinq pieds quatre pouces, taille ordinaire de l'homme.

Malheureusement, rien n'est plus capricieux que la croissance dans les pays chauds.

Sur les vingt mille soldats qu'il s'agissait de vêtir à la française, il y en avait huit mille à peu près dont la taille s'élevait de six à huit pouces; huit mille dont la taille s'abaissait de cinq pieds deux pouces à cinq pieds; puis enfin quatre mille, et c'étaient ceux-là qui formaient cette fameuse moyenne sur laquelle on avait compté, et qui nageaient entre cinq pieds deux pouces et cinq pieds six pouces.

Il en résulta que huit mille hommes eurent des vestes et des pantalons trop courts.

Que huit mille autres eurent des vestes et des pantalons trop longs.

Et qu'enfin, quatre mille seulement eurent des vestes et des pantalons à peu près convenables.

Chez nous, on eût divisé ces vingt mille hommes en trois corps d'armée.

Celui des pantalons trop courts, celui des pantalons trop longs et celui des pantalons justes. De cette façon, au moins, cela eût ressemblé à un uniforme.

Mais à Tunis on n'y regarde pas de si près.

Il en résulte que l'armée européenne de Son Altesse le bey de Tunis présente l'aspect le plus étrange.

Maintenant, joignez à la différence des tailles la différence des couleurs et des races.

Joignez à cela des calottes rouges à glands de soie, des bournous gris, qui rappellent les souquenilles des malades de l'Hôtel-Dieu, et enfin un instrument ressemblant à un tire-bouchon, pendant de la ceinture jusqu'à moitié des cuisses, instrument dont je n'ai jamais pu deviner la destination, et vous aurez une idée de cette fameuse milice.

Après cette milice, la chose qui me frappa le plus, c'est la quantité de gens que je vis s'agiter sur le port, coiffés de bonnets de coton qu'ils portaient coquettement sur l'extrémité de la tête.

Ce n'était vraiment pas la peine d'avoir traversé l'Espagne, de Bayonne à Cadix; d'avoir visité le littoral de l'Afrique, de Tanger à Bizerte, pour se retrouver, à cinq cents lieues de la France, au milieu d'une telle quantité de bonnets de coton.

Aussi, comme vous comprenez bien, madame, je m'informai.

Voici l'histoire.

Il y a vingt ans à peu près de cela, sous le règne de l'autre bey, un coup de vent poussa, dans la rade de Tunis, un capitaine marseillais, dont le bâtiment portait à Gibraltar un chargement de bonnets de coton.

A cette époque on payait un droit d'entrée dans le port de Tunis, et ce droit, abandonné au caprice du raïa-marsa, c'est-à-dire du capitaine de la rade, était fort arbitraire.

Le capitaine marseillais se trouva naturellement soumis à cet impôt; le raïa-marsa le fixa naturellement encore à une somme exorbitante.

Les vieux Phocéens sont durs en matière d'impôts : ils n'oublient pas que Marseille, fille de Phocée, sœur de Rome, rivale de Carthage, a refusé de payer impôt à Jules César; or, on paye difficilement à un raïa-marsa ce qu'on a refusé de payer à Jules César.

Il fallut cependant que le pauvre spéculateur s'exécutât : il était sous la patte du lion.

Seulement, tout en y laissant une partie de sa peau, il lui glissa entre les griffes, et courut se jeter aux genoux du bey.

Le bey écouta la plainte du giaour.

Puis lorsqu'il eut écouté la plainte, lorsqu'il se fut assuré que la somme accusée par lui était exacte, il dit :

— Veux-tu qu'on te rende justice à la turque, ou à la française?

Le Marseillais réfléchit longuement, et par une confiance qui faisait honneur à la législation de sa terre natale, il répondit :

— A la française.

— C'est bien, dit le bey, retourne à ton bâtiment et attends.

Le capitaine baisa les babouches de Son Altesse, retourna à son bâtiment et attendit.

Il attendit un mois, deux mois, trois mois.

Au bout de trois mois, trouvant l'attente longue, il descendit à terre, et se tint sur le passage du bey.

Le bey passa.

Le capitaine se jeta à ses pieds.

— Altesse, dit-il, tu m'as oublié?

— Non pas, répondit le bey; tu es le capitaine franc qui est venu se plaindre à moi du raïa-marsa.

— Et à qui vous avez promis justice!

— Oui; mais justice à la française.

— Sans doute.

— Eh bien! de quoi te plains-tu?

— D'attendre inutilement cette justice depuis trois mois.

— Ecoute, dit le bey. Il y a trois ans que ton consul m'a manqué de respect; je me suis plaint depuis trois ans à ton roi, lui demandant justice, et j'attends depuis trois ans; reviens dans trois ans, et nous verrons.

— Diable! dit le capitaine qui commençait à comprendre, et il n'y a pas moyen d'abréger le délai, Altesse?

— Tu as demandé justice à la française.

— Mais si j'eusse demandé justice à la turque?

— C'eût été autre chose, et justice t'eût été faite à l'instant même.

— Est-il encore temps de revenir sur ce que j'ai dit?

— Il est toujours temps de bien faire.

— Justice à la turque alors, Altesse, justice à la turque!

— Alors, suis-moi.

Le capitaine baisa les babouches du bey et le suivit.

Le bey descendit à son palais et fit entrer le capitaine.

— Combien le raïa-marsa a-t-il exigé de toi? demanda-t-il.

— Quinze cents francs.

— Et tu trouves que cette somme est trop forte?

— Altesse, c'est mon humble opinion.

— Trop forte de combien?

— Des deux tiers au moins.

— C'est juste; voici quinze cents piastres qui font juste mille francs.

— Altesse, dit le capitaine, vous êtes la balance de la justice divine.

Et il baisa les babouches du bey.

Puis il s'apprêta à sortir.

— N'as-tu pas d'autre réclamation à me faire? dit le bey l'arrêtant.

— J'en aurais bien une, Altesse, mais je n'ose pas.

— Ose.

— Il me semble qu'il me serait dû une indemnité pour le temps que j'ai perdu à attendre le jugement mémorable que tu viens de rendre.

— C'est juste.

— D'autant plus, continua le capitaine enhardi par l'approbation du bey, d'autant plus que j'étais attendu à Gibraltar pour le commencement de l'hiver, que nous voilà arrivés à la fin, et que le temps favorable au débit de ma cargaison sera passé.

— Et de quoi se compose ta cargaison? demanda le bey.

— De bonnets de coton, Altesse.

— Qu'entends-tu par bonnets de coton?

Le capitaine tira de sa poche un spécimen de sa marchandise, et le présenta au bey.

— A quoi sert cet ustensile? demanda celui-ci.

— A mettre sur la tête, répondit le capitaine.

Et joignant l'exemple au précepte, il se coiffa du bonnet en question.

— C'est fort laid, dit le bey.

— Mais c'est très commode, répondit le capitaine.

— Et tu dis que le retard que j'ai apporté à te rendre justice te fait tort?

— Tort de dix mille francs au moins, Altesse.

— Attends.

Le bey appela son secrétaire.

Le secrétaire entra, croisa ses mains sur sa poitrine, et s'inclina jusqu'à terre.

— Mets-toi là et écris, dit le bey.

Le secrétaire obéit.

Le bey dicta quelques lignes auxquelles le capitaine ne comprit absolument rien, attendu que c'était de l'arabe.

Puis lorsque le secrétaire eut fini :

— C'est bien, dit-il; fais proclamer cet amra (1) par la ville.

Le secrétaire croisa ses mains sur sa poitrine, s'inclina jusqu'à terre, et sortit.

— Pardon, dit le capitaine.

— Quoi encore?

— Sans indiscrétion, puis-je demander à Votre Altesse la teneur de cet arrêté?

— Parfaitement; c'est un ordre à tous les juifs de Tunis

(1) Décret.

d'avoir à se coiffer, dans les vingt-quatre heures, d'un bonnet de coton, sous peine d'avoir la tête tranchée.

— Ah! tron de l'air! s'écria le capitaine, je comprends.

— Alors, si tu comprends, retourne à ton bâtiment, et tire le meilleur parti de ta marchandise; tu ne tarderas pas à avoir de la pratique.

Le capitaine se précipita aux pieds du bey, baisa ses babouches, et se fit conduire à son bâtiment.

Pendant ce temps, on publiait à son de trompe dans les rues de Tunis l'amra suivant :

« Louange à Dieu, l'unique, auquel retourne toute chose.

» De la part de l'esclave de Dieu glorifié, de celui qui implore son pardon et son absolution,

» Le mouchir Sidi-Hussein-Bacha, bey de Tunis,

» Fait défense à tout juif, israélite, ou nazaréen, de sortir dans les rues de Tunis, sans avoir coiffé sa tête infidèle et maudite d'un bonnet de coton;

» Et ce, sous peine d'avoir la tête tranchée;

» Donnant aux mécréans vingt-quatre heures de délai seulement pour se procurer la coiffure susdite.

» A cet ordre toute obéissance est due.

» Ecrit en la date du 20 avril, an 1245 de l'hégire. »

On devine l'effet que produisit une pareille publication dans les rues de Tunis.

Les vingt-cinq mille juifs qui forment la population israélite de la ville se regardèrent épouvantés, en se demandant quelle était cette huitième plaie qui fondait sur le peuple de Dieu.

Les plus savans rabbins furent interrogés, mais aucun

d'eux ne se faisait une idée bien exacte de ce que c'était que ce bonnet de coton.

Enfin un gourni, c'est ainsi qu'on appelle les juifs de Livourne, enfin un gourni se rappela avoir vu entrer un jour, dans le port de la susdite ville, un équipage normand orné de ladite coiffure.

C'était déjà quelque chose que de connaître l'objet qu'il fallait se procurer ; il restait à savoir où se le procurer.

Douze mille bonnets de coton ne se trouvent pas dans le pas d'un cheval.

Les hommes se tordaient les bras, les femmes s'arrachaient les cheveux, les enfans mangeaient la terre.

Et tous levaient les mains au ciel en criant :

— Dieu d'Israël, toi qui nous a fait tomber la manne, dis-nous où nous trouverons des bonnets de coton.

Au moment où la désolation était la plus grande, où les cris étaient le plus déchirans, un bruit sourd se répandit dans la multitude.

Un bâtiment chargé de bonnets de coton était dans le port.

On s'informa. C'était, disait-on, un trois-mâts marseillais.

Seulement, aurait-il douze mille bonnets de coton à bord? seulement, y aurait-il des bonnets de coton pour tout le monde?

On se précipita vers les barques, on s'entassa comme dans un naufrage, et une véritable flottille couvrit le lac, s'avançant à force de rames vers la rade.

A la Goulette, il y eut encombrement; cinq ou six barques coulèrent; mais comme il n'y a que quatre pieds d'eau dans le lac de Tunis, personne ne se noya.

On franchit le détroit et l'on s'avança vers le trois-mâts la *Notre-Dame-de-la-Garde*.

Le capitaine était sur le pont et attendait.

A l'aide d'une longue-vue il avait vu l'embarquement, la lutte, le naufrage : il avait tout vu.

En moins de dix minutes, il eut trois cents barques autour de lui.

Douze mille voix criaient désespérément :

— Des bonnets de coton ! des bonnets de coton !

Le capitaine fit un signe de la main ; on comprit qu'il demandait le silence, et l'on se tut.

— Vous demandez des bonnets de coton? dit-il.

— Oui! oui! oui ! fut-il répondu de toutes parts.

— C'est très bien, dit le capitaine; mais, vous le savez, messieurs, le bonnet de coton est un objet fort demandé dans ce moment-ci. Je reçois des nouvelles d'Europe qui m'annoncent que le bonnet de coton est à la hausse.

— Nous savons cela, dirent les mêmes voix, nous savons cela, et nous sommes prêts à faire un sacrifice pour en avoir.

— Ecoutez, dit le capitaine, je suis un honnête homme.

Les juifs tremblèrent. C'était ainsi qu'ils commençaient toujours leurs discours quand ils s'apprêtaient à écorcher un chrétien.

— Je ne profiterai pas de la circonstance pour vous rançonner.

Les juifs pâlirent.

— Les bonnets de coton me coûtent quarante sous l'un dans l'autre.

— Allons, ce n'est pas trop cher, murmurèrent les juifs.

— Je me contenterai de gagner cent pour cent, continua le capitaine.

— Hosannah ! crièrent les juifs.

— A quatre francs les bonnets de coton ! dit le capitaine.

Douze mille bras se tendirent.

— De l'ordre, dit le capitaine ; entrez par babord, sortez par tribord.

Chaque juif traversa le pont, reçut un bonnet de coton et versa quatre francs.

Le capitaine encaissa quarante-huit mille francs, dont trente-six mille de bénéfice net.

Les douze mille juifs rentrèrent dans Tunis, enrichis d'un bonnet de coton et appauvris de quatre francs.

Le lendemain, le capitaine se présenta chez le bey.

— Ah ! c'est toi, dit le bey.

Le capitaine se prosterna aux pieds du bey et baisa ses babouches.

— Eh bien ? demanda le bey.

— Eh bien ! Altesse, dit le capitaine, je viens te remercier.

— Tu es satisfait ?

— Enchanté !

— Et tu préfères la justice turque à la justice française ?

— C'est-à-dire qu'il n'y a pas de comparaison.

— Tu n'es pas au bout.

— Comment ! je ne suis pas au bout !

— Non ; attends.

Le capitaine attendit. Le mot n'avait plus rien qui l'effrayât.

Le bey appela son secrétaire.

Le secrétaire entra, croisa ses mains sur sa poitrine et s'inclina jusqu'à terre.

— Ecris, dit le bey.

Le secrétaire prit la plume.

Le bey dicta :

« Louange à Dieu, l'unique, auquel retourne toute chose.

» De la part de l'esclave de Dieu glorifié, de celui qui » implore son pardon et son absolution;

» Le mouchir Sidi-Hussein-Bacha, bey de Tunis,

» Fait, par le présent amra, défense à tout juif de paraître » dans les rues de Tunis avec un bonnet de coton sur la » tête, sous peine d'avoir la tête tranchée;

» Donne vingt-quatre heures à tout propriétaire d'un » bonnet de coton pour s'en défaire le plus avantageusement » possible.

» A cet ordre toute obéissance est due.

» Ecrit à la date du 21 avril, an 1243 de l'hégire.

» Signé SIDI-HUSSEIN. »

— Comprends-tu? demanda le bey au capitaine.

— Oh! Altesse, s'écria celui-ci dans l'enthousiasme, vous êtes le plus grand bey qui ait jamais existé!

— En ce cas, retourne à ton bâtiment et attends.

Une demi-heure après, la trompe retentissait dans les rues de Tunis et la population accourait à cet appel inusité.

Au milieu des écouteurs on remarquait les juifs à leur air triomphant et à leur bonnet de coton incliné sur l'oreille.

L'amra fut lu à haute et intelligible voix.

Le premier mouvement des juifs fut de prendre chacun son bonnet de coton et de le jeter au feu.

Cependant, en y réfléchissant, le doyen de la synagogue vit que chacun avait vingt-quatre heures pour se défaire de sa propriété.

Le juif est essentiellement calculateur. Chaque juif calcula que mieux valait perdre moitié et même les trois quarts que de perdre le tout.

Comme ils avaient vingt-quatre heures devant eux, ils commencèrent par faire leur prix avec les bateliers qui, la première fois, avaient profité de la presse pour les voler.

Puis, le prix fait, ils se dirigèrent vers le trois-mâts.

Deux heures après, le trois-mâts était entouré de barques.

— Capitaine! capitaine! crièrent douze mille voix ; à vendre des bonnets de coton! des bonnets de coton à vendre!

— Peuh! fit le capitaine.

— Capitaine, c'est d'occasion! capitaine, vous les aurez à bon marché!

— Je reçois une lettre d'Europe, dit le capitaine.

— Eh bien? eh bien?

— Elle annonce une grande baisse sur les bonnets de coton.

— Capitaine, nous perdrons dessus.

— Soit, dit le capitaine. Je vous préviens donc que je ne puis les reprendre qu'à moitié prix.

— A moitié prix, soit.

— Je les ai payés quarante sous. Que ceux qui veulent donner leurs bonnets de coton pour vingt sous entrent par babord et sortent par tribord.

— Oh! capitaine!

— C'est à prendre ou à laisser.

— Capitaine!

— Holà! pour appareiller, tout le monde! cria le capitaine.

— Que faites-vous, capitaine, que faites-vous?

— Eh! parbleu! je lève l'ancre.

— Capitaine, à quarante sous.

Le capitaine continua de donner ordre pour appareiller.

— Capitaine, à trente sous.

La grande voile se déroula le long du mât, et l'on entendit crier la chaîne du cabestan.

— Capitaine ! capitaine ! nous consentons !

— Stop ! cria le capitaine.

Les juifs montèrent un à un par babord et sortirent par tribord.

Chacun remit son bonnet de coton et reçut vingt sous.

Ils avaient deux fois sauvé leur tête pour la misère de trois francs; ce n'était pas cher.

Quant au capitaine, il était rentré dans sa marchandise, et il lui restait trente-six mille francs de bénéfice net.

Comme il était un homme qui savait vivre, il prit dix-huit mille francs dans son canot, et s'en alla chez le bey.

— Eh bien ? lui demanda le bey.

Le capitaine se prosterna dans la poussière et baisa la babouche du bey.

— Eh bien ! je viens remercier Ton Altesse.

— Es-tu content ?

— Dans l'enthousiasme.

— Regardes-tu l'indemnité comme suffisante ?

— Je la regarde comme exagérée. Aussi, je viens offrir à Ton Altesse...

— Quoi ?

— La moitié des trente-six mille francs que j'ai réalisés.

— Allons donc ! dit le bey, ne t'ai-je pas promis de te rendre la justice à la turque ?

— Sans doute.

— Eh bien ! la justice à la turque se rend gratis.

— Tron de l'air! fit le capitaine : en France, un juge ne se serait point contenté de moitié : il eût pris au moins les trois quarts.

— Voilà où est ton erreur, dit le bey : il eût pris tout.

— Allons, allons, dit le capitaine, je vois que vous connaissez la France aussi bien que moi.

Et il se prosterna dans la poussière pour baiser les babouches du bey; mais celui-ci lui présenta sa main.

Le capitaine revint à son bâtiment avec ses dix-huit mille francs.

Un quart-d'heure après, il s'éloignait, toutes voiles dehors. Il avait peur que le bey ne se ravisât.

Les juifs ne connurent jamais la cause de ces deux amras d'une teneur si opposée ; seulement ils comprirent, ce qui était facile à comprendre, que c'était une façon d'impôt qu'il avait plu à leur tout-puissant seigneur de lever sur eux.

Mais cet impôt, tout au contraire des autres, leur avait laissé un doux souvenir.

C'était celui de l'élégante coiffure qu'ils avaient portée pendant vingt-quatre heures, et qu'ils regardaient comme bien préférable à leur bonnet jaune ou à leur turban noir.

Aussi, lors de l'avénement au trône du bey actuel, et l'on sait que tout avénement est une époque de grâces, demandèrent-ils que le bonnet de coton leur fût accordé.

Le bey n'y vit pas d'inconvénient, et comme au contraire c'était un grand partisan du progrès, il autorisa cette gracieuse coiffure, qui est un signe essentiel et typique de la civilisation européenne.

De là ce nombre inouï de bonnets de coton que j'avais remarqués sur les quais de la Goulette.

Aujourd'hui, l'on ne s'adresse plus ni à Manille, ni à Livourne, ni à Gibraltar pour se procurer la marchandise désirée.

Ce sont les vieux Turcs qui tricotent les bonnets de coton.

TUNIS LA BLANCHE.

Vers deux heures, le commandant Bérard arriva avec sa yole, et nous nous mîmes en route vers Tunis, chacun dans notre bateau.

Le passage de la mer au lac, c'est-à-dire le goulet, est large de vingt mètres à peine, et comme le lac est sans profondeur, aucun bâtiment de haut bord n'y peut pénétrer.

L'aspect de ce lac est étrange et ressemble à une autre mer Morte. L'eau en est roussâtre et pernicieuse, dit-on.

De place en place, des piliers, qui s'élèvent d'un pied ou deux au-dessus de l'eau, indiquent le chemin qu'il faut suivre. Sur chacun de ces piliers, triste, silencieux, les ailes repliées, pareil à ces oiseaux qu'on sculpte sur les tombes, se tient un cormoran, qui plonge quand un poisson passe à sa portée, remonte à la surface de l'eau, reprend sa place sur son pilier, et attend, immobile, une nouvelle pêche.

Ce poisson, qui ne fait aucun mal aux oiseaux de mer,

est, dit-on, souvent mortel aux Arabes ou aux chrétiens qui ont l'imprudence d'en manger. Cette qualité malfaisante tient à la corruption des eaux du lac, que nous avons déjà signalée.

De temps en temps, d'un point ou de l'autre du lac, se lève un vol de flamans, qui, le cou tendu, et les pattes tendues comme le cou, traversent la plaine humide, en formant une ligne horizontale aussi droite que si elle était tirée avec une règle et un crayon. Un seul point rouge, pareil à un as de carreau, apparaît sur le corps de chaque oiseau, et fait l'effet étrange d'un jeu de cartes auquel on aurait mis des ailes.

Toute cette nappe d'eau, du reste, est couverte de canards, de mouettes, de judelles et de plongeurs, qui s'y ébattent avec la tranquillité des animaux habitant les pays sauvages.

Tout en avançant vers Tunis, qui grandissait à nos yeux, nous croisions de lourds bateaux dont souvent la quille touche le fond du lac, et qu'on ne fait avancer qu'à force de bras et à l'aide de longues perches avec lesquelles les matelots vont chercher un appui à trois pieds sous l'eau.

Après trois heures de traversée, nous touchâmes, à la nuit tombante, à l'extrémité de la jetée.

Cette pointe était couverte d'ouvriers francs, moitié vêtus à l'européenne, moitié vêtus à l'arabe, et coiffés presque tous du bonnet de coton déjà signalé.

Quand nous demandions quels étaient ces hommes, on nous répondait :

— Gourni ! Gourni !

Ce qui voulait dire : Livournais. Gourni signifie Livourne en arabe.

A la pointe de la jetée nous attendait monsieur de Laporte,

élève consul à Livourne, faisant en ce moment l'intérim de monsieur de Lago, qui avait accompagné le bey à Paris.

Il avait amené avec lui son cabriolet, attelé de deux chevaux, et conduit par un postillon arabe.

Comme nous ne pouvions monter tous les dix dans le cabriolet de monsieur de Laporte, nous déclarâmes que nous irions à pied jusqu'à la ville, distante d'un quart de lieue à peu près, et qui commençait à éteindre son éclatante blancheur dans les teintes grisâtres de la nuit.

Cette jetée, large, étroite, qui s'avance dans la mer comme un fer de lance, et qui va s'élargissant à mesure qu'on s'avance vers Tunis ; cette jetée était couverte de charpentes et de matériaux de construction.

Avec la nuit, tombant rapide, nous apparut un des caractères distinctifs des villes d'Orient.

Devant nous, derrière nous, les chiens commençaient à se rassembler, chiens hideux et qui n'obéissent à aucun maître, dont l'aspect sauvage tient à la fois du renard et du loup, qui hérissent leur poil, raidissent leur queue et hurlent aux passans.

Ces chiens en troupe nous suivaient, comme curieux de voir des étrangers. Un, entre autres, monté sur le faîte d'un long mur, nous accompagnait en aboyant, faisant mine à chaque instant de vouloir plonger sur nous.

Deux ou trois fois je le mis en joue avec ma carabine. Monsieur de Laporte m'arrêta.

Arrivés aux portes, ils nous quittèrent.

J'avoue que, pour mon compte, je ne fus point fâché d'être débarrassé de l'aboyante escorte.

Un Européen qui se hasarderait, la nuit, sur ce terrain

vague qui s'étend des murailles de la ville aux rives du lac, serait infailliblement dévoré.

Nous nous engouffrâmes sous la voûte sombre et tortueuse qui sert d'entrée à Tunis. Elle donne sur une petite place où se tient le marché. En face de cette petite place s'élève une maison à persiennes vertes, la seule maison européenne que j'ai remarquée à Tunis.

C'était l'habitation du consul anglais.

Le consulat français est à cent pas de cette porte.

Nous y entrâmes. Je vis avec bonheur que c'était une maison complétement mauresque.

Je dis avec bonheur, parce que monsieur de Laporte m'avait retenu pour son hôte. Ne pouvant, à son grand regret, nous loger tous, il avait au moins voulu me garder.

Je me laissai faire, enchanté de trouver cette occasion de prendre les mœurs mauresques sur le fait.

En effet, le consulat est à la fois lieu d'asile, tribunal et prison.

Lieu d'asile pour ceux qui s'y réfugient et réclament le protectorat de la France; tribunal pour ceux qui veulent prendre le consul de France pour arbitre, et prison pour ceux qui ont été condamnés par le susdit consul.

Laporte nous fit voir son siége dictatorial.

C'était une espèce de trône, composé de magnifiques peaux de lions. Il avait un lion sous chaque bras, en guise d'appui de fauteuil, une peau de lion derrière le dos, une peau de lion sous les pieds.

Je n'ai rien vu de plus puissamment majestueux que ce trône. On eût dit le boudoir d'Hercule.

Il y avait en ce moment au consulat tout ce que nous pouvions désirer :

Un réfugié dont Laporte avait fait son cuisinier;

Un prisonnier condamné pour dettes depuis trois jours;

Et une juive qui portait plainte contre son mari.

Laporte nous offrit de commencer par la juive; il devait le même soir nous faire faire connaissance avec son cuisinier, et il nous réservait le prisonnier pour le lendemain matin.

Nous prîmes place comme auditoire autour du trône; Laporte s'assit dessus. La juive s'avança.

C'était une magnifique créature, au costume tout doré, aux yeux allongés en amandes et encore agrandis par l'artifice du khol. Elle nous regarda avec cet œil effaré dont la douceur sauvage n'appartient qu'aux gazelles et aux femmes d'Orient.

Puis, sans dire un seul mot, elle ôta une de ses pantoufles, se mit à genoux, et présenta à Laporte sa pantoufle retournée.

La chose constituait un grave délit, à ce qu'il paraît. Laporte fit un mouvement de la tête et des lèvres qui voulait dire :

— Diable!

La juive répondit par un autre mouvement qui voulait dire :

— C'est comme cela.

Laporte prit son nom et son adresse, et lui promit que justice serait faite.

La juive se retira fort contente, à ce qu'il nous sembla.

La juive retirée, nous demandâmes à Laporte l'explication de cette pantomime.

Il nous la donna.

Ah! madame, c'est ici que j'aurais besoin de tout le talent

épistolaire de madame de Sévigné pour vous raconter la chose dont venait se plaindre la belle juive.

Il n'est point que vous n'ayez lu la Bible, n'est-ce pas ?

Oui. Eh bien ! vous avez vu qu'autrefois, quand Dieu voulait bien communiquer directement avec les hommes, il envoyait ses anges sur la terre.

Trois de ces messagers divins s'égarèrent un jour dans cette chaîne de collines qui s'étend de Sodôme à Gomorrhe.

Là, ils rencontrèrent des habitans du pays qui leur firent, à ce qu'il paraît, d'étranges propositions, car les trois courriers célestes prirent leur vol aussitôt, et ne se reposèrent qu'au pied du trône de Dieu, où ils s'arrêtèrent tout rougissans.

Dieu leur demanda d'où venait cette rougeur qu'il distinguait à travers les plumes de leurs ailes, dont ils essayaient vainement de se voiler le visage.

Les anges ne savent pas mentir ; ils racontèrent ingénument l'insulte qui leur avait été faite.

Dieu fit comme avait fait Laporte.

Les anges répondirent comme avait répondu la juive.

Le lendemain, une pluie de feu dévorait les deux villes maudites.

Malheureusement, madame, tous les habitans ne furent pas dévorés avec leur ville.

Quelques-uns se sauvèrent, et leur race, vous dire comment, je n'en sais rien, leur race se perpétue dans le monde.

Or, quand un mari juif, descendant de ces anciens exilés, fait à sa femme une proposition du genre de celle que les Gomorrhéens firent aux anges, la femme, qui n'a point d'ailes, ne peut reprendre son vol vers Dieu ; mais là elle porte

plainte, comme vous l'avez vu, par un geste des plus significatifs.

Elle prend sa pantoufle, la montre au consul, puis elle la retourne.

Le consul sait ce que cela veut dire.

Mais, comme il ne peut punir tout une ville du crime d'un seul, il prend l'adresse de cet individu.

Si c'est la première plainte de ce genre à laquelle l'individu donne lieu, il en est quitte pour une admonestation.

Si c'est la seconde, il s'en tire avec une amende.

Mais si c'est la troisième, ma foi ! madame, on lui rabat son haut-de-chausses, ni plus ni moins qu'on faisait autrefois à un écolier qui avait mal fait son thème, et on le fouette d'importance.

Hâtons-nous de dire que, quand on a une aussi jolie femme que celle que nous avons vue, et qu'on fait son thème de travers, on mérite d'être fouetté, et même jusqu'au sang.

Après le jugement vint le souper. Celui de Laporte était excellent. On eût dit que notre amphytrion avait étudié comme juge sous Salomon, et comme gourmand sous Carême.

Nous demandâmes à faire nos complimens au cuisinier, et l'on fit venir Taïb.

Taïb reçut nos complimens avec une modestie et une humilité qui nous toucha.

— Comment faites-vous pour avoir une pareille perle à Tunis? demandâmes-nous à Laporte.

— Voici l'histoire, nous dit-il. Taïb était cuisinier d'un des plus grands seigneurs du pays. Je ne sais quelle distraction il commit dans la confection d'une de ses sauces, mais ce que je sais, c'est que son maître l'a condamné à recevoir

cinq cents coups de bâton. Au dixième, il a glissé entre les mains des Chaouchs, il a pris sa course et s'est réfugié au consulat français. Du consulat, il fait la nique à son maître; mais, comme il lui reste quatre cent quatre-vingt-dix coups de bâton à recevoir, et qu'il ne craint rien tant que de toucher cet arriéré, il fait des merveilles, de peur qu'il ne me prenne l'envie de le restituer à son ancien patron, par lequel je me fais redemander Taïb toutes les fois que je vois le zèle de Taïb se refroidir.

C'était tout le secret de cet excellent souper que venait de nous donner Laporte.

Le souper achevé, Laporte nous présenta aux commensaux du consulat : c'étaient messieurs Rousseau et Cotelle.

Deux sœurs charmantes, deux Parisiennes de Smyrne, c'est-à-dire joignant toute la grâce asiatique à toute notre coquetterie européenne, nous firent les honneurs de deux jolis petits logemens meublés à la française, où nous passâmes alternativement les heures rapides de notre soirée.

C'étaient les femmes de ces messieurs.

Savez-vous de quoi on parla ce soir-là à Tunis, madame? Ma foi! de bal, de chasse, de Victor Hugo, du Théâtre-Historique, de madame Lehon, de madame de Contade, de nos jolies femmes, de l'Opéra, de Nestor Roqueplan, de vous. Que sais-je? Il nous semblait ne pas avoir quitté Paris, et faire une causerie au coin de notre feu de la rue du Mont-Blanc, ou sous les grands arbres de Monte-Cristo.

La soirée passa vite, et à minuit, nos amis, conduits par un janissaire, se mirent à la recherche de leur hôtel, tandis qu'on me conduisait à ma chambre.

Une fois dans ma chambre, j'ouvris la fenêtre à un ma-

gnifique clair de lune qui illuminait mes carreaux, et cette fois je me retrouvai à Tunis.

Ma fenêtre donnait justement sur une espèce de faubourg, et même dans ses rues je voyais errer ces troupes de chiens hurlans, auxquels nous avions déjà eu affaire en arrivant; seulement la nuit les avait portés au grand complet, et le concert jouissait de toute son harmonie.

Je ne connais que les hyènes et les chacals de Djema-r'Azouat qui puissent rivaliser avec les chiens de Tunis.

Et cependant, le paysage s'étendait au loin calme et majestueux. Un magnifique palmier, immobile au milieu de cette atmosphère sans brise, empanachait une petite mosquée qui faisait le premier plan. Puis, la vue s'étendait sur le lac, de la surface duquel s'élevait de temps en temps le cri étrange d'un oiseau de marais; à l'extrémité du lac on distinguait comme un nuage La Goulette, puis, au-delà de La Goulette, quelque chose de vague et d'infini qu'on devinait être la mer.

A droite, s'étendait le grand cercle de montagnes qui ferme la baie de Tunis; à gauche se prolongeait le cap de Carthage; cette fois, je l'avoue, j'oubliai encore plus complétement Paris pour Tunis, que je n'avais oublié une heure auparavant Tunis pour Paris.

LE SCHEIK MEDINE.

Le lendemain, il y avait rendez-vous à sept heures au consulat pour courir les rues de Tunis ensemble.

En descendant dans la cour, Laporte nous fit voir son prisonnier.

Il était écroué pour une dette de 50 piastres, 54 francs à peu près.

Il va sans dire que nous payâmes la dette, et qu'il fut à l'instant même rendu à la liberté.

Comme toujours, Boulanger et Giraud avaient tiré de leur côté; où étaient-ils? Personne n'en savait rien, ils avaient pris une espèce de ruffian italien, et ils lui avaient confié leurs personnes.

Laporte avait voulu être notre cicerone, nous nous lançâmes donc à sa suite dans les rues de Tunis.

Les rues n'ont pas de noms, les maisons pas de numéros; quand on a une adresse à donner à quelqu'un, on indique le point en question comme on peut par le voisinage d'un bazar ou d'une mosquée, d'un café ou d'une boutique.

Les Européens ne peuvent pas posséder à Tunis, ils louent; quand aux Maures, ils possèdent par héritage ou par achat. Si l'un d'eux est logé trop petitement et a besoin d'augmenter sa maison d'une chambre, il prend la permission du bey, pose la base d'une arche aux deux côtés de la rue, puis il allonge sa chambre sur l'arche; si dans cette opération il va

boucher une fenêtre de l'autre côté de la rue, tant pis pour le propriétaire de la fenêtre.

Une des premières choses qui nous frappa, ce fut de voir sur les murailles des affiches faites à la main (d'imprimerie comme on comprend bien il n'y en a pas à Tunis.)

Ces affiches annonçaient le spectacle du soir.

On jouait *Michel et Christine* et le *Déserteur*.

Notre premier mouvement fut d'entrer en rage : c'était bien la peine de venir à Tunis pour y trouver le Gymnase et l'Opéra-Comique ; mais Laporte nous calma en nous demandant notre bienveillance pour ses protégés.

Le spectacle était dirigé par madame Saqui ; la troupe qui était chargée de donner aux Tunisiens ce spécimen de notre littérature, était une troupe d'enfans.

La pitié nous prit, comme vous le pensez bien, madame ; une troupe de pauvres enfans à six cents lieues de leur pays, à Tunis, c'était à faire venir les larmes aux yeux.

Il y avait représentation le soir même, nous promîmes à Laporte d'y assister, mais à la condition qu'il nous permettrait d'arracher toutes les affiches que nous rencontrerions, à la charge d'indemniser madame Saqui du tort que nous ferions à sa recette.

Ces diables d'affiches nous gâtaient Tunis.

C'est que Tunis est bien une ville turque : seulement le mouvement progressif de l'Islamisme y est arrêté ; la religion de Mahomet a fait son œuvre civilisatrice ; les Arabes refoulés en Afrique semblent ne plus recevoir de nouveaux élémens d'existence extérieure ; or, ils en sont à ce point où chez les peuples la vie intérieure ne suffit plus.

Tunis, la ville de cent cinquante mille âmes à peu près, Tunis s'en va pour ainsi dire en lambeaux, calcinée par un

soleil de quarante-cinq degrés; les maisons tombent en poussière, on les étaye encore, mais on ne les rebâtit plus.

Toute maison qui tombe à Tunis est une ruine, et tous les jours on entend dire qu'une nouvelle maison est tombée.

Ces cadavres de maisons, moins habitables que ceux de Pompéi, donnent à la ville un aspect merveilleusement triste, L'Arabe enveloppé dans son bournous, l'Arabe, cette tradition vivante des anciens jours, l'Arabe avec sa figure grave, ses jambes nues, sa longue barbe et son bâton recourbé comme celui des pasteurs antiques, se détache admirablement sur les débris dentelés d'une maison croulante chez nous; dans nos rues populeuses, à la porte de nos boutiques commerçantes, l'Arabe est une anomalie.

Là-bas, couché sur un monceau de pierres écroulées, debout au pied d'un arc de triomphe détruit, assis sur une plage déserte, l'Arabe est dans le cadre qui lui convient, il fait, si l'on peut dire, la solitude plus solitaire, le néant plus mort.

Aussi rien ne peut donner une idée des rues de Tunis: parfois un arbre, un figuier presque toujours, est sorti d'une maison par l'ouverture d'une fenêtre ou par la fente d'une muraille, puis il a étendu ses branches obtenant le passage sans que personne ait jamais eu l'idée de couper une de ses branches, de sorte qu'aujourd'hui la rue est à lui; vingt ou trente ans de possession l'ont fait maître, il faut se courber pour passer; dans les jours d'orage, il secoue, il ébranle la maison nourricière, qui autrefois féconda un de ses pépins, un jour il la renversera d'une dernière secousse, et les débris s'accumuleront sur ce tronc noueux et séculaire qui sortira verdoyant d'un monceau de ruine, où se chauffera le lézard, où glissera la couleuvre.

Après avoir parcouru quelques-unes de ces rues que nous venons d'essayer de décrire, peuplées de femmes mauresques semblables à des spectres, et de femmes juives aux costumes éclatans, nous entrâmes au bazar.

Là nous trouvâmes Giraud et Boulanger prenant leur café sur le rebord d'une petite boutique mauresque avec le propriétaire de laquelle ils avaient déjà fait connaissance.

Ils nous présentèrent au seigneur Moustapha, qui fit aussitôt apporter autant de tasses que nous étions de nouveaux venus ; le seigneur Moustapha parlait l'italien ou plutôt la langue franque, de sorte que nous pûmes nous entendre sans interprète.

La moitié de la boutique était déjà éclairée par les soins de Boulanger et de Giraud.

Par une boutique mauresque, il ne faut pas se figurer le moins du monde quelque chose qui ressemble à une boutique française ; une boutique mauresque c'est une espèce de four creusé dans la muraille et au rebord duquel se tient le marchand, immobile, les yeux en extase, la pipe à la bouche, un pied chaussé et l'autre nu.

Dans cette position, le marchand maure attend la pratique sans jamais lui parler, la fumée de son hachich, car le plus souvent c'est du hachich qu'il fume et non du tabac, la fumée de son hachich lui donne de si doux rêves, que c'est presque une douleur pour lui que d'être tiré de ce rêve par l'acheteur.

Aussi, est-ce, tout au contraire de chez nous, l'acheteur qui fait les frais de la conversation.

En tout temps, en Orient, celui qui achète a besoin d'acheter, puisqu'il se dérange pour faire cet achat.

Celui qui vend n'a jamais besoin de vendre.

Aussi le marchand maure sorti de son extase pour dire son prix y rentre aussitôt, c'est à vous de prendre l'objet pour ce prix si vous trouvez le prix approprié à l'objet.

Mais ne lui en offrez ni plus ni moins.

Plus, il regarderait l'offre comme une plaisanterie.

Moins, il la regarderait comme une insulte; bien entendu qu'il ne faut pas confondre le Maure avec le juif.

A côté du Maure, immobile, extatique, inexorable, il y a le Juif.

Le Juif commerçant dans l'âme, le Juif appelant les pratiques, le Juif surfaisant, discutant, diminuant.

Avec le Juif offrez moitié prix, et peut-être serez-vous volé.

Avec le Maure, prenez votre bourse, jetez-la dans sa main et dites : Payez-vous.

Nous étions arrivés à la bonne heure, c'est-à-dire vers midi.

A midi commencent les ventes à la criée.

Il faut avoir entendu une de ces criées pour se faire une idée du sabbat.

Ce que l'on vend à la criée, ce sont des coffres, des bournous, des haïks, des ceintures, des tapis de Smyrne ou de Tripoli.

A deux heures, ce bruit infernal cesse comme par enchantement, la foule s'écoule, les affaires sont faites.

J'achetai un coffre tout en nacre et en écaille, un coffre de cinq pieds de long sur deux de large, véritable coffre des *Mille et une Nuits*. Vous vous rappelez, madame : un de ces coffres à l'aide desquels les sultanes de Bagdad font entrer leurs amans vivans et sortir leurs amans morts.

A Paris, je n'eusse point osé en demander le prix, à Tunis je l'achetai pour trois cent soixante francs.

Puis, j'achetai des tapis de Smyrne et de Tripoli, le tout au dixième de leur valeur en France.

Des Maures criaient des bijoux, il y en avait qui traversaient le bazar avec l'avant-bras tout chargé de chaînes d'or, de crochets à fermer les haïks, de bracelets en sequins, de châtelaines au bout desquelles pendaient des talismans.

Tous ces bijoux étaient des bijoux de hasard vendus au poids.

L'industrie nouvelle est morte, les familles vendent au fur et à mesure de leurs besoins l'héritage de leurs ancêtres.

Pour savoir le prix du bijou qu'on désire acheter, on conduit le marchand à un vérificateur, il y a trois ou quatre vérificateurs dans le bazar. Le vérificateur touche l'or, puis il pèse le bijou, puis il en dit le prix.

Achetez si le bijou vous plaît, quand il sera touché et pesé, car si le vérificateur vous a menti d'un gramme, vous a trompé d'un karat, vous n'avez qu'à porter plainte, et si votre plainte est reconnue juste, le vérificateur aura la tête tranchée

Rien n'est pittoresque comme ce bazar. De ces pauvres petites boutiques qui seraient méprisées chez nous par des marchands d'allumettes chimiques, sortent toutes les étoffes d'Orient, tissus merveilleux, avec leurs broderies d'or, avec leurs fleurs brodées à la main, si fraîches qu'elles semblent écloses pendant la nuit, et tout cela au milieu d'un nuage de fumée odorant, dans une atmosphère de parfums, qu'entretiennent les flacons d'essence de rose, débouchés à tout moment pour servir de prospectus aux acheteurs.

Maintenant, ce qu'il est impossible de rendre, ce que ne sauraient peindre ni plume ni pinceau, c'est l'opposition

que présente la quiétude turque ou Mauresque, avec l'agitation juive ; c'est cet encombrement de promeneurs de toutes nations, passant par ces étroites rues du bazar où passent en même temps chevaux, chameaux, ânes, porteurs d'eau, porteurs de charbon ; ce sont enfin les cris en toute langue qui planent au-dessus de cette tour de Babel, qui semble rasée à son premier étage.

Nous ne pouvions nous arracher à la boutique de notre ami Moustapha ; il est vrai que voyant monsieur Laporte au milieu de nous, il avait dérogé à la gravité mauresque, et mettait sens dessus dessous la boutique, dans laquelle nous laissâmes du premier coup quelque chose comme une centaine de louis.

Enfin, je m'arrachai à cette île d'aimant, mais quelques séductions que j'employasse, je ne pus entraîner ni Giraud, ni Boulanger, tout leur paraissait digne du croquis, et les croquis se multipliaient dans leurs albums avec cette merveilleuse rapidité, qui est un des signes caractéristiques du talent.

Quant à moi, j'avais voulu prendre des notes ; mais au bout d'un instant j'y avais renoncé, il eût fallu noter chaque chose nouvelle, car chaque chose nouvelle nous apparaissait avec un caractère d'étrangeté qu'elle devait au jeu ardent de la lumière, au tableau général dans lequel elle était encadrée, à la disposition même de notre esprit autant qu'à sa propre originalité.

Dire par quelle rue nous sortîmes, c'est impossible ; dire quels quartiers nous visitâmes, je ne saurais.

Tout à coup Laporte s'arrêta.

— Ah ! me dit-il, voulez-vous que je vous présente au scheik Médine.

— Qu'est-ce que c'est que cela, le scheik Médine?

— C'est le scheik de la ville, comme qui dirait le préfet de police, le Delessert de l'endroit.

— Peste! je le crois bien, le préfet de police d'une ville turque, c'est une admirable connaissance.

— Alors, entrons, nous sommes en face de son tribunal.

Nous franchîmes la porte d'une espèce d'écurie, et nous aperçûmes un magnifique vieillard de soixante-quinze à quatre-vingts ans, assis les jambes croisées sur une espèce d'estrade en pierres couverte de nattes; il tenait une longue pipe à la main, et à travers des flots de fumée on apercevait, légèrement voilée par la vapeur, sa tête superbe, dont la longue barbe blanche constrastait avec des yeux noirs et veloutés qui semblaient appartenir à un homme de trente ans.

Laporte lui expliqua notre visite, et essaya, chose assez difficile, de lui faire comprendre ce que j'étais; le mot savant, *Taleb* ne présente pas à un Turc une autre idée, je crois l'avoir déjà dit, que celle d'un homme qui raconte des histoires dans les cafés, avec un encrier passé en guise de poignard à sa ceinture.

L'accueil du scheik Médine n'en fut pas moins gracieux: il mit la main sur sa poitrine, s'inclina, me dit que j'étais le bienvenu, fit venir des pipes et du café, nous bûmes, nous fumâmes.

Si je faisais en France, pendant trois jours seulement, à l'endroit de notre tabac de caporal et de notre café à la chicorée, le métier que je fis en Afrique pendant trois mois, le quatrième jour je serais mort.

Nous nous entretînmes de la tranquillité de Tunis. Tunis, s'il faut en croire son scheik Médine, est un ange de dou-

cœur; jamais d'assassinats, presque jamais de vols, si ce n'est sur des chrétiens ou sur des juifs, ce qui ne compte pas.

Tandis que nous causions, deux beaux jeunes gens, l'un de vingt-cinq, l'autre de trente ans à peu près, vêtus à la turque, vinrent tour à tour faire leur rapport au scheik, et s'en allèrent.

C'étaient ses deux fils, chargés secondairement de la police, et agissant sous les ordres de leur père.

Je leur fus présenté et recommandé.

Grâce à cette présentation et à cette recommandation, il me fut assuré que je pouvais courir Tunis, la nuit et le jour, sans aucune crainte, à deux conditions cependant.

La première, c'est qu'une fois la nuit venue, je me munirais d'une lanterne.

La seconde, c'est que passé neuf heures du soir je ne sortirais pas de la ville, à cause des chiens, sur lesquels toute l'influence du scheik Médine et de ses deux fils est sans pouvoir aucun.

Après une heure de conversation, je pris congé de mon hôte.

J'avais remarqué, au plafond, une lampe d'une forme charmante; je demandai à Laporte où je trouverais une lampe pareille, Laporte s'en informa au scheik Medine, lequel répondit quelques mots que je ne pus pas comprendre, et dont je ne me fis pas faire la traduction, attendu qu'ils me parurent l'adresse demandée.

A cent pas de cette espèce de palais de justice, je m'arrêtai en extase devant la porte d'un perruquier.

Je n'avais jamais vu si charmante porte; on eût dit en petit une porte de l'Alhambrah de Grenade ou de l'Alcazar de Séville.

Elle était en bois, percée de trois ogives orientales, sculptée avec un fini et une délicatesse qui en faisaient un merveilleux bijou.

La première idée qui me vint c'était d'acheter cette porte.

J'entrai chez le perruquier ; il crut que je venais pour me faire tondre, l'occasion lui parut belle ; il me présenta un siége, me tendit un miroir d'une main, et prit un rasoir de l'autre.

Mais je lui fis signe que, comme Samson, j'attachais un prix tout particulier à mes cheveux.

De son côté, Laporte lui expliqua que ma visite avait un tout autre but ; j'avais remarqué en passant la merveille de menuiserie qui servait de clôture à sa maison, et nous désirions savoir s'il consentirait à s'en défaire.

Le perruquier fut très longtemps à se rendre compte de cette fantaisie, je crois même qu'il ne la comprit jamais parfaitement ; cette idée, qu'un homme venait de Paris pour lui acheter la porte de sa boutique, ne lui entrait que fort imparfaitement dans l'esprit.

Aussi refusa-t-il.

Mais il était évident qu'il refusait dans la conviction où il était que je voulais me moquer de lui, quoiqu'il n'y ait pas dans la langue arabe je crois un verbe qui veuille dire se moquer de quelqu'un.

Enfin le caractère diplomatique dont était revêtu Laporte parut donner du sérieux à la proposition.

Dès lors le perruquier réfléchit et demanda quinze cents piastres.

Quinze cents piastres mettaient la porte à mille francs à peu près, ce qui me porte à croire que le perruquier était juif et non pas Arabe.

La somme me parut exorbitante ; faite en France, la porte eût coûté cela ; achetée là-bas, elle valait cinquante écus.

J'en offris deux cents francs.

Le perruquier nous poussa la marchandise au nez.

J'avais bonne envie de relever le procédé, qui me paraissait leste, mais il s'était formé un grand cercle de naturels du pays autour de nous, lesquels ne paraissaient pas moins étonnés que le perruquier de cette convoitise qui était venue à un giaour pour sa porte.

Le giaour réfléchit donc qu'en cas de conflit il ne serait pas le plus fort. D'ailleurs la porte appartenait incontestablement au perruquier. En refusant de la vendre, il était dans son droit, et ce droit, à la rigueur, pouvait s'étendre jusqu'à nous la pousser au nez.

Après avoir sillonné la ville en tous sens, nous nous retrouvâmes au bazar.

Boulanger et Giraud ne l'avaient pas quitté, ils avaient découvert des choses que je n'avais pas vues au premier coup d'œil.

Un bazar d'armes, où j'achetai pour soixante-cinq francs des pistolets montés en argent.

Une boutique de cuivrerie, où j'achetai, à trente cinq francs la pièce, des aiguières d'une forme charmante.

Une rue où il n'y a que des marchands de pantoufles.

Enfin, une cour carrée, où va s'épancher le trop plein des vessies turques et arabes, et dans laquelle les juifs ne sont pas admis.

Turcs et Arabes accomplissent cet acte, auquel on reconnaît un Parisien dans tous les pays du monde par l'insouciance qu'il y met, avec une gravité tout orientale, et en

s'accroupissant comme les femmes, ce qui leur donne un air des plus grotesques.

Au reste, ils obéissent, en prenant cette posture, à un précepte de religion.

Les trois choses que les musulmans nous reprochent, c'est d'embrasser nos chiens, de donner la main aux juifs et de pisser debout.

La contemplation de ces nouveaux objets et l'étude de ce nouvel usage nous retinrent deux heures à peu près.

L'heure du dîner approchait ; Laporte nous avait invités à dîner tous ; nous rentrâmes au consulat.

Dans la cour je trouvai le fils aîné du scheick Médine; il tenait à la main la lampe que j'avais remarquée chez son père et que l'hospitalier vieillard me priait d'accepter.

Mais ce n'était pas le tout : quatre hommes tenaient la porte du barbier, que le scheik Médine me priait d'accepter aussi.

Ce second cadeau demandait explication.

L'explication était des plus simples.

Le scheik Médine, en sa qualité de chef de la police s'était informé de la cause de l'attroupement qu'il avait v' de loin à la porte du barbier.

Il avait appris que ce rassemblement était formé par le désir que j'avais montré d'acheter la porte et par l'étonnement que ce désir avait causé à la multitude.

Il avait en outre appris, et le refus que le barbier avait d'abord fait de me la vendre, ensuite le prix exagéré qu'il en avait demandé.

Alors il avait fait enlever la porte, et me l'offrait comme un gage de son amitié particulière.

Puis, pour remplacer la clôture absente, il avait placé

devant la boutique du barbier une sentinelle qui devait s'y tenir le jour et la nuit, jusqu'à ce qu'une nouvelle clôture protégeât le mobilier du barbier.

Bien entendu que la sentinelle était payée par le barbier, mesure qui, dans les idées du scheick Médine, devait activer la construction de la nouvelle clôture.

J'eus d'abord presque autant de peine à comprendre l'offre de l'honorable préfet de police de Tunis que le barbier en avait eu à comprendre ma demande d'achat.

Lorsque j'eus compris je fus désespéré.

Alors j'employai toute ma rhétorique pour que le brave jeune homme comprît à son tour qu'il m'était impossible d'accepter un pareil cadeau.

L'idée de la propriété ne pouvait pas plus entrer dans sa tête que dans celle de monsieur Proudhon.

Enfin, je lui expliquai qu'il n'était pas dans les usages français de prendre sans payer, en conséquence de quoi je déclarai qu'il m'était impossible d'accepter la porte, quelque désir que j'eusse eu de la posséder.

Il secoua la tête d'un air qui semblait dire :

— Je croyais la France plus avancée que cela.

Mais, respectant mes scrupules, il me laissa libre de renvoyer la porte à son propriétaire, tout en murmurant tout bas que ce que je faisais était d'un mauvais exemple, et que si de pareilles choses arrivaient souvent, elles déconsidéreraient l'autorité.

Je fis reporter la porte par les quatre hommes qui l'avaient apportée, je leur donnai à chacun une piastre, et j'envoyai un louis au barbier, pour le dédommager de tout le désagrément que lui avait causé l'expression de mon fantasque désir.

Il va sans dire que j'acceptai la lampe.

Mais je remarquai que le fils du scheick Médine avait en me quittant l'air véritablement contrarié.

Il n'en accepta pas moins, en son nom et au nom de son père et de son frère, l'invitation que lui fit Laporte de venir passer la soirée du lendemain au consulat.

LE BEY DU CAMP.

Nous avions décidé que la journée du lendemain serait employée à aller visiter les ruines de Carthage, mais il en fut autrement.

Dans la soirée, le bey du camp, qui gouvernait en l'absence de son cousin parti pour la France, fit appeler Laporte.

Laporte se rendit à l'invitation.

Le bey du camp, selon son habitude, le reçut avec un vié sage des plus gracieux. La France a de tout temps patronn-Tunis, et les Français à Tunis sont non-seulement en pays allié, mais encore en pays ami.

Après les premiers complimens :

— Un bâtiment français est arrivé? demanda le bey.

— Oui, Altesse.

— Sais-tu son nom?

— Le *Véloce*.

— Il a salué de vingt et un coups de canon.

— Et tu lui as rendu son salut?

— Certainement, je salue toujours avec plaisir ton pavillon.

Laporte inclina la tête.

— Qui portait-il? demanda le bey.

— Un savant français, répondit Laporte.

— Un savant? répéta le bey.

— Oui, Altesse.

Le bey réfléchit un instant.

— Mais pourquoi est-il venu?

— Je te l'ai dit, pour amener un savant.

— Et que vient faire ce savant?

— Il vient voir Tunis.

— Et il a loué un bâtiment?

— Non, c'est le roi mon maître qui le lui a prêté.

— Le roi ton maître lui a prêté un de ses vaisseaux?

— Oui, Altesse.

— Pourquoi faire?

— Mais je te l'ai dit, pour voir Tunis.

Il était évident que quelque chose demeurait obscur dans l'esprit du bey. Le roi de France prêtant un de ses vaisseaux à un taleb, commettait une action inexplicable à l'esprit du bon musulman.

— Mais, dit-il enfin, c'est donc un savant très fort que ton savant.

— Je le crois bien, répondit en riant Laporte, c'est un savant de la force de deux cent vingt chevaux.

— Alors, je veux le voir, amène-le moi.

— Quand cela, Altesse?

— Demain.

— A quelle heure?

— A midi.

Laporte avait salué, s'était retiré, et tout courant était venu nous annoncer cette grande nouvelle.

Il ne s'agissait donc plus d'aller explorer les ruines de Carthage, mais d'aller faire une visite au bey.

Nous avions heureusement conservé nos habits d'uniforme; nous nous mîmes en grande tenue, culotte courte, épée au côté.

Le bey nous recevait au Bardo, sa résidence de fantaisie.

Le Bardo est situé à une lieue et demie de Tunis à peu près; nous nous y rendîmes en voiture. Il faisait un vent qui ne peut se comparer qu'au mistral. A certains momens, la bise, qui fouettait la capote de notre cabriolet, empêchait le cheval de marcher.

Ce vent chassait une poussière qui nous piquait le visage comme si chaque grain eût été une parcelle de verre pilé.

Bientôt nous aperçûmes le Bardo.

C'est une agglomération de maisons, moitié mauresques, moitié italiennes, qui date de cent cinquante ans à peu près, et qui au premier aspect semble un village bien plus qu'une résidence princière; presque tous les toits sont en terrasse, trois ou quatre seulement se dressent en pointe, au milieu de ceux-ci s'élance la flèche d'un minaret.

En somme, l'extérieur est européen.

Toute une population de marchands grouille autour de ce repaire du lion. Nous y vîmes des tailleurs, des bottiers, des marchands de tabac, des marchands de fruits; sans doute

ils sont chargés de nourrir, vêtir, chausser la garnison, les courtisans et le prince lui-même.

Nous fûmes d'abord présentés au garde des sceaux, qui nous attendait dans la première pièce. Il nous fit aussitôt traverser plusieurs chambres, et nous conduisit au bey du camp, qui nous attendait dans ce qu'il appelait pompeusement la chambre française.

Sans doute c'était dans le but de nous faire honneur que le bey nous recevait dans sa chambre préférée, dans celle qu'il regardait comme la plus somptueuse.

La chambre française ressemblait comme deux gouttes d'eau à un café de la banlieue.

La seule partie de l'ameublement dans lequel les habitudes turques eussent prévalu, c'étaient les coussins : la chambre était entourée de sofas, et Son Altesse le bey du camp, accroupi à la turque, paré de tous ses ordres en diamans, nous attendait en fumant.

Cette nouvelle espèce de savant, sans écritoire au côté et avec une douzaine de croix et de plaques sur la poitrine, lui parut étrange; je ne crus pas m'apercevoir cependant que notre vue eût fait mauvais effet.

Il nous salua en mettant la main sur son cœur, me fit asseoir près de lui, et demanda du café et des pipes.

Puis, ayant donné un temps raisonnable à la réflexion, il me demanda d'où je venais.

Je lui répondis que je venais d'Espagne.

Une fois la glace rompue, les questions se succédèrent.

Qu'avais-je été faire en Espagne ?

Je répondis que j'avais l'honneur d'être connu du roi de France et des princes ; que j'avais le malheur d'être assez mal avec le père, mais que j'avais l'honneur d'être assez

bien avec les fils ; qu'un de ces fils, dont il avait entendu parler sans doute, et qui était mort, monsieur le duc d'Orléans, avait plus d'une fois daigné m'appeler son ami ; qu'un autre fils, encore plus connu de lui que le premier, monsieur le duc de Montpensier, avait hérité de l'amitié de son frère pour moi, et m'avait invité à assister à ses noces, qui venaient d'avoir lieu à Madrid ; qu'une fois à Madrid j'avais désiré pousser jusqu'à Alger, et qu'une fois à Alger, je n'avais pas voulu quitter l'Afrique sans avoir fait ma prière sur le tombeau de saint Louis, qui était, il devait le savoir, un grand marabout ; que j'allais partir pour m'acquitter de ce devoir, lorsque j'avais appris qu'il voulait bien me faire l'honneur de m'attendre, et qu'alors je m'étais empressé de lui présenter mes respects.

Tout cela était traduit au bey par son interprète, mais il était facile de voir que l'explication ne le satisfaisait pas complétement : un taleb ami de l'héritier présomptif de la couronne, un taleb invité au mariage d'un prince du sang, un taleb montant un bateau à vapeur de deux cent vingt chevaux et le saluant lui de vingt un coups de canon, qu'à tout hasard il avait rendus, et qu'il avait presque l'air de se reprocher, tout cela était bien nouveau, bien insolite, bien incroyable, et très certainement, sans Laporte, qui approuvait de la tête toutes les assertions que j'avançais, il n'eût pas cru.

Pendant ce temps, on nous apportait des pipes bourrées de latakié, et du café parfumé à la rose.

Cependant le garde des sceaux m'avait adressé la parole à son tour, voyant que le prince était tombé dans des réflexions que lui suggérait sans doute ce que je venais de lui dire, et je répondais de mon mieux, tout en ne perdant pas

de vue le bey du camp, lequel avait de son côté entamé une conversation avec Laporte.

Tout à coup je vis son visage s'assombrir, et il poussa un soupir qui pouvait passer pour un gémissement

Je le laissai un instant s'abandonner à sa tristesse, puis, profitant d'un moment de silence, et ne devinant pas quel nuage avait pu passer dans l'esprit de notre hôte illustre, je demandai ce qu'avait Son Altesse.

— Son Altesse est très-inquiète, me répondit Laporte.

— Et de quoi ?

— On n'a pas de nouvelles de Son Altesse le bey régnant, parti comme vous le savez pour la France, et comme on a connaissance d'une grande tempête qui vient de bouleverser toute la Méditerrannée, on craint qu'il ne lui soit arrivé malheur.

Tout à coup un éclair me traversa l'esprit.

En quittant Alger, j'avais emporté un numéro de *la Presse* arrivé le jour même; en partant le matin pour le Bardo, j'avais pris ce numéro pour le lire en route. Le numéro était resté dans ma poche, mais il me semblait bien que dans le peu de lignes que j'en avais lues il était question du bey de Tunis.

Je tirai vivement le numéro de ma poche.

Je jetai les yeux aux nouvelles diverses, et je lus celle-ci :

» Ce matin le bey de Tunis est arrivé à Paris : Son Altesse, quoique un peu fatiguée du voyage, jouit de la meilleure santé. »

Je passai le journal à Laporte.

Le bey du camp m'avait regardé faire; la vivacité de nos mouvemens préoccupe toujours les Orientaux, ils ne peu-

vent rien deviner d'après nos gestes ; nos gestes vont plus vite que leur pensée.

Laporte lut, et d'un mouvement rapide il mit le journal sous les yeux du bey du camp, lui montra les deux lignes du doigt, en les lui traduisant en arabe en même temps.

— Est-ce bien vrai? demanda le bey qui ne paraissait pas avoir une confiance absolue dans les journaux.

— C'est officiel, dit Laporte.

— Et c'est le savant qui avait ce journal? demanda encore le bey.

— C'est le savant.

Il se tourna de mon côté, et sa figure prit un air de dignité parfaite.

— Puisque tu es un savant, me dit-il, tu dois savoir une chose.

— Laquelle, Altesse? demandai-je en m'inclinant.

— C'est que tout messager de bonne nouvelle a droit à une récompense équivalente à la nouvelle qu'il apporte. Ta nouvelle est précieuse, et comme je ne sais rien de plus précieux que l'ordre illustre du Nisham, je t'annonce dès ce moment que mes premières paroles à mon cousin, après avoir salué sa bienvenue, seront pour lui demander de t'accorder cette faveur. Si je pouvais te l'accorder moi-même, je te l'accorderais à l'instant, mais c'est une prérogative du prince régnant. Dis-moi où tu demeures, et si tu tardes seulement d'un mois à rentrer chez toi, tes serviteurs en rentrant attacheront à ton cou un gage de ma reconnaissance.

Je trouvai la chose si bien offerte que je fis comme de la lampe du scheik el Médine.

J'acceptai.

Le garde des sceaux me demanda mon adresse que je lui donnai.

— Et maintenant, me dit le bey, crois-tu que mon cousin reste longtemps à Paris?

— Altesse, lui répondis-je, quand des visiteurs du rang de ton cousin viennent à Paris, Paris, comme Thèbes, a cent portes pour les laisser entrer, mais pas une pour les laisser sortir.

Ce compliment était assez oriental, comme on voit.

Sans doute le bey du camp ne trouva rien de plus arabe à me dire que ce que je venais de lui dire moi-même. Aussi me salua-t-il gracieusement.

Je pris le salut pour un congé, je chargeai notre patron de mettre mes respects aux pieds de Son Altesse, je tâchai d'harmonier mon geste avec les paroles de mon interprète, et nous sortîmes reconduits jusqu'à la porte par le garde des sceaux.

Pour en finir avec la promesse du bey, hâtons-nous de dire qu'en rentrant chez moi à Paris, rue de Joubert, je trouvai en effet entre les mains de mon secrétaire le Nisham promis, auquel, je l'avoue, je n'avais jamais cru et auquel surtout je ne songeais plus.

Le bey, le véritable bey, celui dont nous venions de parler, celui qui était en France, est un brave et excellent homme, cela soit dit sans faire aucun tort à celui qui venait de nous recevoir, et que nous trouvâmes d'une courtoisie parfaite.

Disons d'abord un mot de ce dernier, c'est-à-dire du bey du camp.

Il se nomme Sidi-Mohammed, il est cousin du bey actuel et sera son héritier.

L'hérédité est la loi fondamentale de la succession à Tu-

nis ; seulement, comme dans tous les pays turcs, elle est soumise à bon nombre d'accidens, dont un des plus fréquens et des plus graves est l'envoi du cordon.

Son nom de bey du camp lui vient de ce qu'il parcourt la régence deux fois par an avec un petit corps d'armée, pour percevoir les impôts ; ces impôts sont de la dixième partie du revenu. Pendant ses tournées, le bey du camp a, comme le bey véritable, droit de vie et de mort.

Les revenus du bey de Tunis sont à peu près de vingt millions de francs.

— Nous avons dit du bey régnant que c'était un excellent homme et un cœur généreux : lors de l'inondation de la Loire, il donna 50,000 fr. pour les inondés.

Ben Hayat, son chargé d'affaires chez nous, son fermier général là-bas, se trouvait à Paris lors de la tentative d'assassinat de Lecomte sur le roi de France. Ben Hayat, aussitôt qu'il apprit que, par une faveur spéciale de la Providence, le roi avait échappé à ce septième ou huitième assas sinat, Ben Hayat envoya 10,000 fr. aux pauvres.

— C'est beaucoup, lui dit quelqu'un.

— On ne compte pas avec Dieu, répondit Ben Hayat.

Un des soldats de cette nouvelle armée de l'organisation de laquelle nous avons dit un mot, fut, après qu'on lui eut rendu la liberté, repris de nouveau et forcé de rentrer au service.

Il alla trouver le bey, ce qui, disons-le en passant, est la chose la plus facile de la terre.

— Altesse, lui dit-il, mon père était riche autrefois, et avait un grand nombre d'esclaves ; parmi ces esclaves, un fut distingué par l'intendant, à cause de sa bonne conduite, et la liberté lui fut rendue ; depuis, mon père tomba dans la

misère et mourut; moi qui lui survis, je suis obligé de travailler, et en travaillant du soir au matin, je gagne à peine pour vivre; si j'avais cet esclave, je le ferais travailler pour moi, et, soulagé par son travail, j'aurais à la fois moins de fatigue et plus d'argent : puis-je reprendre cet esclave ?

— Non, répondit le bey, l'homme une fois rendu par son maître à la liberté doit demeurer libre éternellement.

— Alors, répondit l'ex-soldat, comment se fait-il que toi, qui prêches si bien par la parole, tu prêches si mal par l'exemple ?

Le bey fronça le sourcil; mais, comprenant qu'il y avait là quelqu'un de ces apologues qui sont la langue de l'Orient, il demanda l'explication de l'allégorie.

Le soldat la lui donna.

— Tu es délivré à tout jamais du service, lui dit le bey, à moins cependant que tu ne veuilles y rentrer comme capitaine.

Le soldat y rentra, et porte au cou à cette heure encore le croissant d'or, insigne de son grade.

Un autre de ses sujets va se plaindre à lui d'une injustice; cette plainte portait sur un favori du bey.

Le bey, sans écouter le plaignant, lui donne tort.

Aussitôt le plaignant se met en prière.

— Que demandes-tu au prophète ? s'informe le bey.

— Qu'il te juge comme tu m'as jugé, répond le plaignant.

— Redis ta plainte, peut-être ai-je mal compris.

Le plaignant redit sa plainte, et cette fois le bey lui donne raison.

Ni l'un ni l'autre de ces deux hommes ne connaît cependant l'histoire de ce Macédonien qui en appelait de Philippe endormi à Philippe éveillé.

Un homme de la plaine l'attend sur la route et se jette à ses pieds.

— Qu'as-tu et que veux-tu? demande le bey.

— Hélas, Altesse, il vient de m'arriver un grand malheur.

— Lequel?

— J'ai une pièce de terre qui confine à la pièce de terre d'un grand seigneur.

— Eh bien?

— Eh bien! hier je labourais ma pièce de terre avec mes bœufs, et l'esclave du grand seigneur labourait la sienne avec ses bœufs aussi, quand, en dételant ma charrue, un de mes bœufs à moi fut saisi d'un grand vertige, et, courant sur les bœufs de mon voisin, en tua un d'un coup de corne.

— Après? demanda le bey.

— Eh bien! après, dit le paysan, le cadi a décidé que puisque mon bœuf avait tué le bœuf de mon voisin, celui-ci avait le droit de prendre mon bœuf.

— Et le jugement est plein de justice, dit le bey.

— De sorte que tu le confirmes, Altesse?

— Oui.

— Eh bien! attends.

— Quoi? demanda le bey, qui était pressé.

— Je me suis trompé, dit l'homme de la plaine.

— Comment cela?

— Oui, ta présence auguste m'a troublé; c'est au contraire le bœuf de mon voisin qui a tué mon bœuf.

— Ah!

— Et le cadi, au lieu de décider que j'avais le droit de prendre le bœuf de mon voisin, a déclaré au contraire qu'il ne me serait accordé aucune indemnité.

— Et pourquoi cela?

— Parce que mon voisin, étant un très grand seigneur, était au-dessus de la justice.

— Personne dans mon beylick, dit Sidi-Mohammed, n'est au-dessus de la justice.

— Si fait, Altesse, il y a toi.

— Comment moi ?

— Oui, et c'est ton bœuf qui a tué le mien.

— Alors c'est autre chose, dit le bey, je te donne non-seulement le bœuf, mais l'attelage ; non-seulement l'attelage mais la pièce de terre qu'ils labouraient.

Henri IV n'eût pas fait mieux.

Nous avons dit que le bey avait un excellent cœur ; aussi, comme César, le principal grief qu'on a contre lui, nous ne dirions pas dans ses États, mais dans son conseil, c'est son humanité.

Lorsqu'une condamnation capitale est prononcée par lui, ce qui est chose rare, la fièvre le prend, et il s'éloigne du lieu où l'exécution doit se faire, sentant lui-même que s'il restait aux environs il ne pourrait s'empêcher de faire grâce. aussi les exécutions ne se font-elles plus au Bardo, comme c'était la coutume.

Un mot sur ce qu'étaient ces exécutions jusqu'à l'avénement au trône du bey actuel.

Si le coupable était de race arabe, le bey le renvoyait par un teskeret (ordre-arrêt-firman) au Doulatli, c'est-à-dire au justicier, en invitant celui-ci à faire pendre le condamné. L'exécution était immédiate : le patient était placé sur un âne, la tête tournée du côté de la queue, et devant lui le bourreau marchait en criant :

— Voici un tel, condamné pour tel crime ; que le châtiment qu'il a mérité et qu'il va subir serve d'exemple.

Puis, lorsqu'on l'avait promené ainsi par toute la ville, on le conduisait à une des portes de Tunis nommée Bab-el-Souika.

Arrivé là, on lui passe une corde au cou, on le fait monter sur la porte, on attache l'autre extrémité de la corde à un créneau, et on le lance dans l'espace.

Bien peu d'exécutions s'accomplissent sans que la populace jette des pierres au bourreau : c'est surtout lorsque l'exécuteur appuie ses deux pieds sur les épaules du pendu pour compléter la strangulation que les projectiles partent.

Les Européens en général n'assistent pas aux exécutions, de peur d'avoir leur part d'injures et de pierres.

Au reste, le supplice de la strangulation est peu usité aujourd'hui, on y a substitué la décollation.

Nous avons dit que la strangulation était à peu près tombée en désuétude, et qu'aujourd'hui la décollation lui avait été substituée.

Le dernier coupable qui subit la peine du lacet, peine qu'il ne faut pas confondre avec la pendaison, le lacet étant réservé aux grands seigneurs et la pendaison aux coupables vulgaires, le dernier, disons-nous, qui subit la peine du lacet fut un Géorgien nommé El Chakir. Cette exécution eut lieu vers 1836 ou 1837.

Qu'on nous permette de donner quelques détails sur cette exécution. Nos lecteurs, nous en sommes certain, ne regretteront pas le temps qu'ils consacreront à cette lecture.

El Chakir était un esclave géorgien qui avait été remarqué, pour son intelligence des chiffres, par Ben Hayat, fermier général du bey Hussein, oncle du bey régnant aujourd'hui.

Ben Hayat avait accordé une attention d'autant plus grande aux dispositions arithmétiques d'El Chakir, que les finan-

ces de l'État avaient été mises dans le plus grand désordre par le Bach mameluk, chargé de ce département.

El Chakir fut donc mis en avant par Ben Hayat et par plusieurs seigneurs tunisiens que Ben Hayat avait intéressés à la fortune de son protégé.

Les coffres de l'État étaient vides, avons-nons dit, et le crédit du bey dans un état déplorable ; on parlait tout bas de faire banqueroute : ce n'était rien vis-à-vis des juifs et des indigènes du pays, mais c'était grave vis-à-vis du commerce français, auquel il était dû deux millions.

Faire banqueroute à des Nazaréens, à des giaours, c'était chose humiliante pour de fidèles sectateurs du prophète.

Cette pensée alourdissait la tête du bey au moment où Ben Hayat entra chez lui.

— Ton Altesse paraît préoccupée ? demanda Ben Hayat après les premiers complimens d'usage.

Le bey lui expliqua les motifs de sa préoccupation et la honte où le tenaient ces deux millions dus à des infidèles.

— N'est-ce que cela ? dit Ben Hayat. Un bey de Tunis doit allumer sa pipe quand il lui plaît avec un billet de deux millions.

Hussein répondit que s'il avait un billet de deux millions il ne s'en servirait point pour allumer sa pipe, mais bien pour s'acquitter envers le commerce européen.

— Ne faut-il que deux millions à Ton Altesse pour mettre ta conscience en repos ? demanda Ben Hayat ; tu les auras demain.

— Et qui me les donnera ?

— Moi.

— Toi ?

— Oui, moi, et voici comment. Je vais t'envoyer 500,000

Chakir s'informa près de l'amiral si le rendez-vous était bien réel. La lettre du bey ne disait que l'exacte vérité.

A midi, en effet, El Chakir entrait par une porte et l'amiral Lalande par l'autre.

On fit passer l'amiral Lalande dans une chambre, où on le pria d'attendre.

Au bout d'une heure d'attente, l'amiral Lalande crut que le bey l'avait oublié, et lui fit rafraîchir la mémoire par un boab.

Hussein était un homme bien élevé; il comprit qu'on ne faisait pas attendre ainsi un amiral français sans lui donner une raison.

L'amiral Lalande vit donc entrer son collègue, Assaunah Monali, amiral de la flotte tunisienne, lequel, avec une politesse parfaite, l'invita, au nom de son maître, à prendre patience, son maître terminant en ce moment même *une petite affaire de famille.*

Voyons ce que c'était que cette petite affaire de famille que terminait le bey Hussein.

A peine introduit au Bardo, El Chakir avait vu les portes du palais se refermer derrière lui.

Dès ce moment il avait compris que tout était fini pour lui.

Néanmoins, comme c'était un homme d'un grand courage, aucune altération ne parut sur ses traits.

Il fut introduit dans la chambre du conseil.

Tout le divan y était assemblé.

Il s'avança vers le bey Hussein pour lui adresser le salut d'usage; mais celui-ci lui fit signe de la main de demeurer où il était.

Alors le bey Hussein l'accusa hautement d'avoir conspiré

contre lui avec la Sublime Porte, et demanda à tous ceux qui l'entouraient quelle peine méritait un homme coupable d'une pareille ingratitude.

Il va sans dire que tous opinèrent pour la mort.

— Qu'il en soit donc ainsi, dit le bey.

El Chakir n'essaya pas même de se défendre : il avait vu d'avance qu'il était condamné.

L'ordre de procéder à l'exécution fut donné à l'instant même.

El Chakir se déclara prêt à mourir, mais demanda que trois grâces lui fussent accordées.

La première, de faire sa prière, afin de se réconcilier avec le Seigneur, si le Seigneur avait détourné sa face de lui.

La seconde, de pisser avant l'exécution, afin que sa mort fût exempte d'un incident ridicule qni se présente d'ordinaire dans la strangulation.

La troisième, de savonner lui-même le cordon avec lequel il devait être étranglé, afin que, le cordon glissant convenablement, la strangulation fût plus prompte.

Ces trois grâces lui furent accordées.

Sa prière fut faite avec une durée convenable.

Il sortit entre quatre gardes, et rentra après avoir accompli ce qu'il était allé faire dehors.

Enfin, le cordon qui devait l'étrangler lui ayant été remis, il le savonna avec un soin tout particulier.

— Ne touche pas à la hache, avait dit Charles Ier, s'interrompant de son discours pour faire cette observation importante au bourreau.

Cinq minutes après, le cordon mis en état par lui-même, El Chakir était étranglé.

C'était cette *petite affaire de famille* que terminait le bey Hussein.

Affaire de famille, en effet, puisque El Chakir était son gendre.

El Chakir étranglé, monsieur de Lalande fut introduit.

Avant de mourir, El Chakir avait donné un exemple d'ordre bien remarquable.

Il avait ôté de son doigt un diamant de cent-cinquante grains.

Il avait détaché de son cou et de sa poitrine les décorations en diamans qui y étaient suspendues ou attachées.

Il avait fait glisser de son épaule au delà de sa main, un brassard renfermant une douzaine de diamans non montés, de la force de celui qu'il portait au doigt.

Et il avait remis le tout au trésorier du bey.

Il sortit donc du pouvoir comme il y était entré, pauvre et nu.

Nous avons dit que la strangulation était tombée à peu près en désuétude, et qu'aujourd'hui la décollation lui avait succédé.

Disons d'abord comment l'arrêt se rend ; nous dirons ensuite comment il s'exécute.

Le coupable est conduit devant le bey.

L'interrogatoire ne dure jamais que dix minutes, ou un quart d'heure.

L'oncle du bey actuel prétendait que dix minutes ou un quart d'heure lui avaient toujours suffi pour savoir si un homme était coupable ou innocent.

Le bey, convaincu de la culpabilité de l'accusé, se contente de faire un mouvement horizontal avec la main déployée, en prononçant le mot *kiss*.

La chose est comprise.

Les boabs, il sont ordinairement deux (1), s'emparent aussitôt du condamné, et l'emmènent hors du Bardo. Pendant la sortie du palais, toute cette population de marchands dont nous avons parlé se précipite sur le patient, et tâche d'attraper un morceau de son bournous, de son cafetan ou de ses culottes, chaque relique de ce genre équivalant dans leurs idées à un bout de corde de pendu, c'est-à-dire devant porter bonheur à celui qui la conserve soigneusement.

Il en résulte que le condamné sort du Bardo à peu près nu.

Arrivé au lieu de l'exécution, on bande les yeux au patient, on le fait mettre à genoux, et on l'invite à dire sa prière.

A un signe du boab, son aide pique de son poignard le condamné au côté droit. Par un mouvement naturel, celui-ci incline aussitôt la tête sur l'épaule droite ; le boab saisit le moment, et d'un coup de yatagan sépare la tête du corps.

Dans une portion de l'Algérie, la peine du talion est encore adoptée. Cependant elle s'exécute rarement, surtout quand les parens de la victime sont pauvres. Ils acceptent alors ce qu'on appellent le *Dia*, c'est-à-dire l'échange, laissant à Dieu le soin de punir le coupable dans l'autre monde, et acceptant le prix du sang dans celui-ci.

Cependant quelque chose de pareil aux vengeances des anciens jours eut lieu à Mascara, en 1838.

Deux enfans de familles ennemies se disputaient dans la rue.

Les deux pères sortent, prennent fait et cause pour les enfans, et se disputent à leur tour.

(1) Les boabs sont bourreaux au besoin.

L'un des deux disputeurs tire son couteau, frappe son adversaire de cinq coups de couteau, et le tue.

On le prend, on le mène chez le cadi, on ouvre le livre de la loi, et on lit ces mots :

« O vous qui croyez, la loi du talion vous a été imposée, à tous les portiers du Bardo, portiers terribles qui deviennent au besoin des bourreaux, l'homme libre pour l'homme libre, l'esclave pour l'esclave, la femme pour la femme. »

En conséquence, le cadi condamne l'assassin à recevoir cinq coups de couteau au même endroit où il les a donnés, et pour qu'il n'y ait pas de fraude il marque les endroits.

Puis il dit au plus proche parent de la victime, qui était son frère :

« La loi te le donne, va le tuer sur la place. »

Le frère emmena le patient, conduit par quatre chiaouchs; puis, arrivé sur la place, il lui donna de sa main cinq coups de couteau aux endroits indiqués.

A chaque coup le patient disait :

— C'est Dieu qui me tue, et non pas toi.

Cette réponse éternelle de la parole au fer exaspéra le frère au point que, voyant qu'au cinquième coup le patient n'était pas mort, il voulut lui en donner un sixième; mais le peuple s'y opposa.

Le patient, percé de cinq coups de couteau, perdant son sang par ses cinq blessures, fut tiré des mains du bourreau amateur, et porté chez monsieur Warnier, officier de santé du consulat, qui reconnut qu'aucune des blessures n'était mortelle.

— Oh ! s'écria le blessé en s'évanouissant, si la médecine des chrétiens me guérit, comme je me vengerai !

Autrefois, à ce triple genre de supplice, il fallait ajouter celui des femmes adultères, que l'on jetait au lac enfermées dans un sac avec un chat, un coq et une vipère.

Monsieur de Lesseps père, étant consul à Tunis, fit autrefois abolir cet usage, et obtint que les pauvres pécheresses fussent purement et simplement déportées à l'île de Kerkennah.

Nous parlerons de cette île en son lieu et place.

Donc, aujourd'hui que le châtiment de la simple déportation est substitué au supplice de la noyade, quand une femme est surprise par son mari en flagrant délit d'adultère, qu'elle est convaincue et condamnée, voici comment les choses se passent :

On les lie sur un âne, le visage tourné vers la queue de l'animal.

On leur attache sur les cuisses un coq et un chat, les exemptant de la vipère, dont la morsure pourrait être mortelle.

On leur barbouille la figure avec du charbon pilé, et on les force à dire de minute en minute :

— Voilà le châtiment qui attend les femmes qui feront comme moi.

Pus on les conduit à l'île de Kerkennah.

Maintenant, puisque nous en sommes à la femme arabe, parlons un peu d'elle.

LA FEMME ARABE.

La femme tient une grande place dans la vie de l'Arabe, et surtout de l'Arabe nomade.

Plus elle se rapproche des villes, et par conséquent de la civilisation turque, plus la femme perd de son importance.

Mahomet, qui avait une connaissance parfaite du peuple qu'il entreprenait de civiliser, Mahomet promit aux véritables croyans un paradis tout sensuel, embelli encore pour ceux qui meurent en combattant les chrétiens : celui-là retrouvera, outre les houris qui sont la récompense de tous, les femmes qu'il aura le plus aimées, ses chevaux les plus favoris, ses chiens les plus fidèles.

Le musulman a le droit d'épouser quatre femmes ; quant aux concubines, il en peut prendre autant qu'il peut en nourrir.

L'Arabe peut, en outre, divorcer autant de fois qu'il lui plaît : à Mascara, on avait mémoire d'un homme du Maroc, nommé Sidi-Mohammed-Ben-Abdallah, qui avait quatre vingt dix ans et avait épousé quatre-vingt dix femmes.

Il en avait eu une cinquantaine d'enfans, dont trente-six vivaient encore.

Les femmes arabes sont esclaves de la vie intérieure, et ne sortent jamais que voilées.

Jamais on ne demande à un Arabe des nouvelles de sa femme, ce serait l'insulter.

On lui demande :

— Comment va ta maison, ta tante, ton aïeule?

Mais de sa femme, nous le répétons, pas un mot.

Plus l'Arabe a de femmes, plus il est riche; l'une trait les vaches, les brebis et les chamelles; l'autre va au bois et à l'eau, pourvoit aux soins de la tente et de la maison; la dernière épousée, et par conséquent la plus chérie, jouit de la vie avec moins de fatigue que les autres, tant que l'amour de son mari fait une exception en sa faveur; enfin la plus âgée des quatre a l'inspection générale du ménage.

On a dit que la femme arabe n'était point une femme, mais une femelle.

C'est vrai et ce n'est point vrai.

Pour les esprits superficiels qui confondent les races, la femme mauresque, la femme des villes, est une femelle, oui, sauf encore quelques observations. La femme arabe, la femme de la tente, la femme nomade, est une véritable femme.

Occupons-nous d'abord de la femme mauresque, c'est-à-dire de la femelle.

La femme mauresque est en général d'une beauté étrange, mais saisissante.

Elle a le teint blanc et mat comme du lait, les yeux grands et noirs, la taille un peu forte, et disposée à grossir à mesure qu'elle avance en âge, les bras et les mains charmans, la gorge médiocre.

Comme les femmes du désert, au reste, elles ne conservent que leurs cheveux et ont le reste du corps épilé.

Nous avons dit que la femme mauresque était une femelle, mais une femelle coquette, coquette comme la chatte, comme l'hermine, comme la souris.

En effet, comme elle n'a rien à faire, elle est constamment occupée de sa toilette, qu'elle achève et recommence sans cesse tout en buvant du café, tout en fumant du maggioun.

Cette toilette consiste à peigner leurs cheveux, à peindre leurs paupières, leurs sourcils, leurs ongles, la paume de leurs mains, la plante de leurs pieds, et à se mettre des mouches.

Cette toilette est d'autant plus éphémère qu'elles se lavent trois ou quatre fois par jour.

Elles se lissent les cheveux avec des peignes pareils aux nôtres, qu'elles tirent d'Europe, et qui sont les mêmes avec lesquels elles se coiffent.

Ces peignes viennent d'Espagne, à ce que je crois.

Elles se teignent l'épaisseur des paupières avec du khol, c'est-à-dire avec de l'alkifou, des perles brûlées et des lézards et autres animaux cabalistiques réduits en poudre.

Cette poudre est enfermée dans un petit flacon de bois, d'argent ou d'or, selon la fortune de la femme. Une allumette parfaitement arrondie plonge dans cette poudre La femme pince l'allumette avec sa paupière, tire l'allumette de droite à gauche pour l'œil gauche, de gauche à droite pour l'œil droit, et laisse sur l'épaisseur de la paupière une teinture noire qui agrandit l'œil et lui donne un brillant inconnu, et qui a quelque chose de sauvage.

Elles se teignent les sourcils avec de l'encre de la Chine: ils acquièrent ainsi une régularité parfaite : aussi un amant poëte dit-il des sourcils de sa maîtresse :

« Les sourcils de ma bien-aimée sont deux traits de plume tracés d'une main assurée. »

Elles se teignent les ongles, la plante des pieds et la

paume des mains avec du hennah ; les ongles, la plante des pieds et la paume des mains prennent alors la couleur d'une brique presque noire.

C'est ce qu'il y a de moins beau dans tout cet enluminage.

Quant à l'épilation, elle se fait tous les mois à l'aide d'une pommade que les femmes mauresques composent elles-mêmes, et dans laquelle entrent à grande dose l'orpiment et le savon noir. Lorsque le jour de cette petite opération est venu, elles se frottent avec cette pommade et se mettent au bain ; au bout d'une minute le spécifique a opéré, et le poil tombe au simple toucher.

Tant que les femmes maures ou arabes sont jeunes et belles, cette excentricité leur sied à merveille, en leur donnant l'apparence de statues de marbre antique.

La vieillesse et les enfans doivent apporter, comme on le comprend, de grandes modifications dans cette beauté toute particulière.

Leurs vêtemens sont en général une chemise très claire, à travers laquelle on voit le sein : un pantalon large de soie rouge, bleue ou verte, brodé d'or, pantalon qui ne tombe qu'au genou ; les jambes restent nues, les pieds sont chaussés de pantoufles de velours brodé, qui chez les femmes au repos sont presque toujours égarées autour d'elles.

Les Mauresques riches se font des coiffures avec des colliers, des bracelets et des pièces d'or. J'ai vu des Mauresques porter sur elles de cette façon deux ou trois cents maboules (1).

Dépouillées de tous leurs vêtemens, elles conservent, même

(1) Pièces d'or de la valeur de 3 à 4 fr. En Turquie, la même monnaie se nomme *Pubié*.

dans l'intimité la plus tendre et la plus étroite, les ornemens que je viens de dire.

Les femmes d'une fortune médiocre substituent l'argent à l'or.

Les femmes pauvres ont trouvé, à mon avis, une parure qui vaut bien l'or et l'argent.

Elles prennent des boutons d'oranger, les enfilent avec de la soie, et s'en font des parures de tête, des colliers, des bracelets de bras et de jambes.

Au reste, parées d'or, d'argent ou de fleurs d'oranger, les Mauresques sont de véritables cassolettes à parfums.

Il va sans dire qu'arabes ou mauresques, les femmes africaines ne savent ni lire ni écrire, et que les chants qu'elles répètent sont des chants appris par cœur.

Quand nous avons parlé des femmes espagnoles, nous avons consigné chez presque toutes un défaut charmant.

Ce serait une grande injustice de faire le même reproche aux femmes mauresques ou arabes.

Nous retrouverons la femme mauresque dans les *bals* de Constantine et d'Alger.

Passons à la femme arabe, qui ne donne pas de bals.

Autant la vie de la femme des villes est matérielle et animale, autant celle de la femme nomade est immatérielle et poétique.

Celle-là mange à peine quelques dattes, boit rarement quelques gouttes d'eau ; celle-là est tout entière aux plaisirs de l'imagination.

La femme arabe se nourrit donc de poésies, surtout des poésies que son amant fait pour elle, des poésies qu'elle fait pour son amant.

Voici un échantillon de ces poésies.

L'AMANT A SA MAITRESSE.

Tes lèvres sont vermeilles comme le hennah,
Tes dents comme de l'ivoire poli.
Ton cou, c'est un drapeau
Qui se dresse au jour du combat.
Les seins de ta poitrine
Sont comme de l'argent mat.
Ton corps, c'est de la neige,
De la neige qui tombe en sa saison.

Ta taille est comme les minarets d'une ville,
Les minarets de marbre blanc,
Le plus distrait la voit de loin,
La regarde avec des yeux humides.
Quand tu marches, tu ressembles
Au roseau balancé par le vent.
Tes yeux sont la bouche d'un fusil,
Ils assassinent comme la poudre.

LA MAITRESSE A SON AMANT.

Mon bien-aimé, mon cœur t'aime et mes yeux te cherchent Quand le vent vient du côté du Douair que tu habites, mon sommeil s'embellit et je me lève plus heureuse.

J'aime à t'apercevoir ! suis-je assise sous ma tente, quand tu passes sur ta jument blanche, Merien, qui porte une selle en fil d'or, de mes yeux glissent deux perles légères. Tu agites ta main pour ton adieu. Mon regard te dit : Quand le retour?

Rien de distingué comme le langage de la femme arabe, vivant sans cesse dans le monde des fictions. C'est elle qui

entraîne son amant ou son mari aux actes passionnés qui ont fait la réputation de nos chevaliers du moyen âge. L'Arabe du désert est encore l'Arabe du treizième et du quatorzième siècles, c'est-à-dire l'homme des hasardeux tournois et des folles entreprises.

En 1825, quand le bey Hussein commandait la province d'Oran, il vint, pour faire rentrer les impôts, asseoir son camp sur les bords de la Mina.

Un jeune homme de la tribu des Mohal, nommé Hamoud, aimait éperdument une jeune Arabe nommée Yamina. Tout était prêt et convenu pour leur mariage, quand tout à coup, à la vue du camp de Hussein, Yamina déclare à son amant qu'elle ne l'épousera pas si au dîner de ses noces elle ne boit dans la tasse d'argent du bey.

La tasse d'argent est le meuble indispensable du cavalier arabe. Elle a la forme d'un bol auquel on aurait ajouté une anse : à cette anse est attaché un cordonnet rouge ou vert de quatre pieds de long. En traversant une rivière à gué, et même en franchissant un torrent au galop, le cavalier remplit d'eau sa tasse d'argent ; puis, par un mouvement de rotation si rapide que pas une goutte du liquide contenu dans la tasse ne tombe à terre, il rafraîchit ce liquide comme ferait le meilleur alcarazas d'Espagne.

Ceci posé pour les tasses en général, revenons à la tasse du bey Hussein.

Yamina avait donc déclaré à Hamoud qu'elle ne se marierait avec lui que si au repas de ses noces il lui offrait à boire dans la tasse du bey Hussein.

Hamoud ne s'étonna aucunement de ce caprice, qu'il trouva tout naturel, et, la nuit venue, il se déshabilla, du côté de

la rivière opposé à celui ou était le camp, ne gardant que sa ceinture de course et son moun.

Le moun est un charmant petit couteau arabe à la lame tranchante, au manche incrusté de corail, et avec lequel les Bédouins achèvent de nous couper la tête, comme faisaient nos bourreaux du moyen âge quand l'épée n'avait pas fait son œuvre du premier coup.

Pourquoi Hamoud s'était-il mis nu? d'abord parce qu'un homme nu à la peau cuivrée ne se distingue pas dans la nuit, ensuite parce que les chiens, explique qui voudra ou qui pourra ce fait de notoriété incontestable chez les Arabes, ensuite parce que les chiens n'aboient pas après un homme nu.

Hamoud se mit donc nu, à l'exception de sa ceinture de course qu'il serra, prit son couteau à la main pour être prêt à l'attaque comme à la défense, traversa la rivière, et, se couchant à plat ventre, rampa comme un serpent entre les bâts, qui d'ordinaire sont placés autour de la tente principale.

Tout à coup un homme sort de cette tente. Hamoud se glisse sous un bât, l'homme vient s'asseoir juste sur le bât qui cache Hamoud, qui reconnaît dans cet homme le chiaouch du bey.

Hamoud retient son souffle, et demeure immobile.

Le chiaouch allume sa pipe, fume sa pipe, et en vide le culot brûlant sur les reins d'Hamoud.

Hamoud, impassible comme un Spartiate, laisse le feu s'éteindre, laisse le chiaouch se lever, laisse son ombre s'éloigner et disparaître, puis, quand elle a disparu, continue son chemin vers la tente du bey.

Là il respire un instant, soulève la tête, s'aperçoit que le bey dort, que tout dort autour du bey, entre en rampant, s'empare de la tasse, et sort en rampant.

Ne dirait-on pas l'aventure de David et de Saül?

Arrivé de l'autre côté de la rivière, Hamoud se relève et crie :

— Oh ! les Turcs, entrez donc dans la tente du bey Hussein, et demandez-lui ce qu'il a fait de sa tasse d'argent.

Ce mouvement d'orgueil faillit perdre Hamoud.

Les sentinelles s'éveillent, courent à la tente de bey, s'aperçoivent que la tasse est volée, et font à tout hasard feu dans la direction où ils ont entendu la voix.

Hamoud se rhabillait, une balle perdue lui casse la jambe.

La surprise, encore plus que la douleur, lui arrache un cri.

Les Turcs traversent la rivière et trouvent Hamoud étendu dans son sang.

On amène le jeune Arabe devant le bey Hussein, qui lui demande l'explication de ce vol, et surtout de cette témérité.

Alors Hamoud raconte ses amours avec Yamina, et le désir de sa maîtresse de boire dans la tasse du bey.

Le bey donne deux cents douros à Hamoud, lui fait cadeau de la tasse, et, après l'avoir fait panser par son propre chirurgien, le fait reporter chez lui.

Trois mois après, le repas de noces eut lieu, et Yamina, comme elle l'avait désiré, désir qui avait failli coûter si cher au pauvre Hamoud, et Yamina but dans la tasse d'argent du bey Hussein.

La femme arabe, que cette petite anecdote peint assez bien dans ses terribles et poétiques fantaisies, la femme arabe ne s'occupe d'elle-même que pour plaire à son mari, c'est pour son mari qu'elle est coquette.

Il va sans dire que, si elle devient amoureuse d'un autre,

c'est vers son amant que se tournent toutes ses pensées; pour son amant elle s'expose aux plus grands dangers : aussi son amant est-il toujours, à ses yeux du moins, le plus hardi cavalier, le plus intrépide combattant, le plus opiniâtre chasseur.

Au resté, comme la passion chez l'homme est au moins égale à la passion chez la femme, si la femme résiste ou n'aime pas, et si elle résiste c'est qu'elle n'aime pas, l'Arabe s'en venge par le fer : un Arabe amoureux possède l'objet de son amour ou le tue.

Il va sans dire que si le mari est jaloux, la tradition d'Othello, si terrible qu'elle soit, est encore moins terrible que la réalité.

Mais presque toujours la ruse est plus grande encore que la jalousie.

Malgré les sacs de cuir, malgré les coups de poignard, malgré les strangulations, le peuple arabe est de tous les peuples celui où l'adultère est le plus commun.

Souvent l'Arabe est amoureux sans avoir jamais vu l'objet de son amour.

Il en est amoureux sur sa tournure, sur sa réputation de beauté, sur les renseignemens que lui a donnés quelque marchande de bijoux juive qui a vu sans voile la merveille du désert.

Alors l'amant envoie à celle dont il convoite l'amour une adjouza : l'adjouza est l'entremetteuse du Sahara et du Sahel, elle pénètre jusqu'à la jeune fille, et expose la passion de son protégé.

Comme les hommes marchent à visage découvert, les hommes sont connus des femmes. L'adjouza annonce donc à celle qu'elle veut séduire qu'un tel, fils d'un tel, est amou-

reux d'elle ; que c'est lui, ce chasseur fameux qui a tué un lion ; que c'est lui, ce cavalier hardi qui a dompté tel cheval réputé indomptable ; que c'est lui, cet intrépide combattant qui a tué tant d'ennemis dans la dernière rencontre.

Puis, si l'amant est riche et qu'il l'ait chargée de faire des cadeaux à sa bien-aimée, l'adjouza fait alors briller aux yeux de la jeune fille les colliers, les Kourrals (1), et même l'or monnayé.

Il n'y a pas de honte pour les femmes arabes à recevoir.

Si la femme accepte cet amour, elle a trois façons de donner ses rendez-vous :

A la fontaine,

Sous la tente,

Ou dans l'atouche.

Si c'est à la fontaine, où sont toujours huit ou dix femmes, l'amant vient accompagné de ses meilleurs amis, qui le soutiendront si par hasard son entreprise éveille quelque danger. Alors femmes et amis se comprennent, il forment un cordon de société ; les deux amans s'éloignent, et disparaissent derrière les premiers rochers, dans le premier bois, sous les premières broussailles.

Si c'est dans la tente, toujours séparée en deux compartimens, chambre des hommes, chambre des femmes, la maîtresse prévient l'amant de l'heure à laquelle son mari a l'habitude de la renvoyer, et alors, par une nuit obscure, l'amant, toujours accompagné de ses amis, armés comme pour une expédition, se glisse sous la tente entre les piquets, et pénètre au milieu des femmes, qui gardent dans cette circonstance comme dans l'autre le secret le plus religieux.

(1) Bracelets de jambe.

Si c'est dans l'atouche, on appelle atouche l'espèce de boîte portée à dos de chameaux dans laquelle, pendant les déménagemens, la femme voyage ; si c'est dans l'atouche, disons-nous, l'amant donne à un de ses amis son cheval et ses vêtemens ; l'ami caracole au loin, et tandis que le mari, trompé par la ressemblance, le suit des yeux, l'amant, caché sous des habits grossiers, se mêle aux serviteurs, s'approche peu à peu de la chamelle qui porte sa maîtresse, et, aidé par elle, profite du premier moment favorable pour se glisser dans l'atouche.

Il va sans dire que les amans surpris ainsi sont tués à l'instant même à coups de fusil et de pistolet.

La femme arabe, du moment où elle aime, ne résiste pas ; au contraire, elle va au-devant des désirs de son amant, et concourt à leur accomplissement par tous les moyens qui sont à sa disposition.

Maintenant la femme est-elle vertueuse, ou plutôt n'aime-t-elle pas et refuse-t-elle, l'amant jure par la tête du prophète qu'elle sera à lui ou qu'il la tuera. Ce serment fait, il choisit une nuit pluvieuse, afin que la surveillance soit moins grande ; se fait, comme dans ses rendez-vous d'amour, accompagner par ses amis, se glisse sous la tente, tire à sa maîtresse un coup de pistolet à bout portant, la frappe de son poignard, ou lui coupe un sein, le nez ou les oreilles. Au cri poussé par la victime, on s'éveille, on court ; mais on arrive toujours trop tard : le meurtrier a disparu.

Quelquefois, au serment prononcé par l'amant et qu'il fait toujours connaître à sa maîtresse, celle-ci répond en le dénonçant à son mari, à ses frères à ses cousins : alors une garde permanente s'organise autour de la personne menacée,

alors l'assassinat devient une rencontre, la rencontre une boucherie.

Parfois la femme pousse le romanesque jusqu'à porter son amant à cette extrémité ; puis, lorsqu'il paraît, elle lui dit que son refus était pour l'éprouver : elle lui tend les bras, et les projets de vengeance se changent en une nuit d'amour.

La loi ordonne à tout musulman de prendre chaque nuit une de ses femmes près de lui : chaque femme a son tour, et l'oubli de ce devoir conjugal a souvent, dès le lendemain même de la nuit où la femme avait eu à s'en plaindre, amené une demande en divorce.

Au reste, la femme mauresque ou arabe présente cette différence avec la femme européenne, qu'elle admet sans conteste que l'homme lui est supérieur et qu'elle lui doit la soumission ; cependant une menace ou même un manque de procédés non mérité amène souvent sa vengeance.

Khadidja, la fille du bey d'Oran, avait un amant nommé Bougrada.

Un jour Bougrada vint chez sa maîtresse et lui donna à entendre que, quoiqu'elle fût fille du bey, elle était à sa disposition, et qu'il pourrait la perdre si la fantaisie lui en prenait.

— Tu as tort de me dire une pareille chose, répondit Khadidja, je ne te crains pas ; sache, au contraire, que c'est nous autres femmes qui donnons, quand il nous plaît, ou la vie ou la mort.

— Bah ! répondit Bougrada, Dieu seul a ce pouvoir.

A peine avait-il laissé échapper ces mots qu'on entendit dans la galerie supérieure les pas du bey Osman, qui, étant très-gros, marchait lourdement.

Bougrada eut peur : surpris par Osman, il y allait pour lui

de la tête ; mais Khadidja, sans se troubler, fit cacher son amant dans un grand coffre de nacre et d'écaille qui se trouvait dans sa chambre.

Le bey entra, et comme il cherchait un endroit où s'asseoir, Khadidja lui indiqua le coffre ; le bey s'assit dessus, et se mit à causer et à badiner avec sa fille, qu'il aimait beaucoup.

Tout à coup Khadidja changea la conversation, et, montrant à son père un superbe yatagan enfermé dans un fourreau d'or qu'il portait à sa ceinture :

— Est-ce vrai mon père, dit-elle, que votre yatagan coupe le fer ?

— Sans doute, répondit celui-ci.

— Je n'en crois rien, fit Khadidja, et je vous donne deux coups, non pas pour couper du fer, mais pour faire sauter le couvercle de mon coffre.

— Je n'en demande qu'un, répondit le bey en se levant et en s'apprêtant à soutenir son défi.

Mais Khadidja arrêta son bras déjà levé.

— Bien, bien, dit-elle en riant, je te crois sur parole, mon père, ne mutile donc pas mon beau coffre qui me vient de Tunis.

Le bey remit son yatagan au fourreau, et, dix minutes après, sortit.

Alors la jeune fille tira Bougrada à demi mort de son coffre, et lui dit :

— O mes yeux ! ô mon cœur ! sois plus sage désormais, et ne nie plus à l'avenir la toute-puissance des femmes.

LE MARABOUT DE FATHALLAH.

Il était trois heures quand nous revînmes du Bardo, c'est-à-dire que la journée était trop avancée pour que nous visitassions les ruines de Carthage, mais encore assez longue pour que nous fissions une course au marabout de Sidi-Fathallah.

Disons, en passant, un mot des marabouts en général, puis nous reviendrons au marabout de Sidi-Fathallah en particulier.

Marabout vient du mot arabe *marleoth*, qui veut dire lier, comme religieux vient du mot latin *religare*.

Par extension, le marabout a donné son nom au tombeau qu'on lui consacre, et qui souvent n'est autre chose que l'espèce de tente de pierre qu'il a habitée pendant sa vie.

On appelle donc marabouts ces petites bâtisses à toits ronds dont sont parsemés les environs des villes africaines, et que l'on retrouve quelquefois assez avant dans le désert.

Ces marabouts sont presque toujours un lieu de halte pour les caravanes.

Ces marabouts sont en outre lieu d'asile : quand un condamné se sauve dans un marabout, on n'a pas le droit de l'y tuer ; mais on place des gardes à l'entour pour qu'il n'en puisse sortir ; on lui apporte un pain et une cruche d'eau, et l'on mure la porte.

Le débiteur que l'on veut arrêter pour sa dette y trouve

aussi un asile ; mais le créancier a le droit de sceller un anneau dans la muraille, et d'y attacher son débiteur, qui ne gagne à son droit d'asile que d'échanger la prison profane contre une prison sacrée.

Le véritable nom de ces petits monumens est *Khoubbah*, c'est-à-dire mausolée. Mais, comme nous l'avons dit, nous leur conserverons leur nom populaire.

Il y a des marabouts jusque dans le Sahara ; ces marabouts, nous le répétons, sont un lieu de halte pour les caravanes, une auberge gratis et sainte pour les voyageurs égarés.

Les riches y déposent des offrandes de dattes, de galettes, de figues sèches, de farine, etc.

Les pauvres que le hasard y conduit mangent à leur faim ces provisions *de l'amour de Dieu*, c'est ainsi qu'on les appelle.

Mais malheur à celui qui oserait emporter une datte, une figue, un quartier de galette, une pincée de farine ! Il périrait certainement en route.

Voilà pour les marabouts de pierre ; passons aux marabouts de chair.

Le marabout est donc un homme reconnu saint, ou qui a hérité ce titre de ses aïeux. En Afrique, la noblesse religieuse est héréditaire, comme l'était chez nous la noblesse de robe ou d'épée.

On vient consulter un marabout en réputation de dix lieues, de vingt lieues, de cent lieues à la ronde.

On lui demande, chacun selon ses besoins, l'un de la pluie, l'autre du beau temps, celui-ci la faveur du scheik, celui-là l'amour de sa maîtresse.

Il donne des amulettes.

Ces amulettes sont, en général, des versets du Coran, contenant quelques pieuses maximes. Ces maximes sont écrites sur parchemin et forment des carrés ou des losanges fort compliqués,

Elles se portent au cou comme des colliers, aux bras comme des bracelets.

Je me suis fait traduire quelques-unes de ces amulettes ; un de nos marchands arabes portait celle-ci :

» Dieu a permis le commerce, mais a proscrit l'usure.

Notre janissaire portait celle-là, qui me parut étrange au bras d'un janissaire :

» Le mariage est comme une forteresse assiégée : ceux qu sont dehors veulent y entrer, ceux qui sont dedans veulent en sortir. »

Je m'informai si le porteur de l'amulette était marié. L'amulette lui avait porté bonheur, il était resté célibataire.

Un taleb, c'est-à-dire un confrère à moi, dont j'aurai l'honneur d'entretenir plus tard mes lecteurs, me montra celle-ci :

» Si le Coran, au lieu de descendre dans la main de Mahomet, était descendu sur une montagne, vous eussiez vu cette montagne s'affaisser par la crainte du Seigneur. »

J'en ai une moi-même, laquelle m'a été donnée par un de ces saints personnages, lorsqu'il eut su que j'appartenais à la respectable race des savans ; la voici :

» Quand tous les arbres de la terre seraient des plumes, quand la mer serait d'encre et aurait sept fois plus d'étendue, plumes et encre ne suffiraient point à décrire les louanges de Dieu. »

Les marabouts guérissent en outre certaines maladies, rendent fécondes les femmes stériles, font multiplier les bes-

tiaux; tous ces miracles s'opèrent, les uns par la prière, les autres par l'attouchement.

On fait toujours précéder le nom d'un marabout de quelque valeur du titre *Sidi*, qui veut dire monseigneur; ainsi on dit Sidi-Fathallah, Sidi-Mohammed, comme on disait au moyen-âge monseigneur saint Pierre, monseigneur saint Paul.

Le plus grand des saints musulmans, celui qui est invoqué le plus souvent et avec le plus d'efficacité, est Sidi-el-Hadji-Abd-el-Kader-el-Djelali, dont le tombeau est à Bagdad, et en l'honneur duquel on retouve des khoubbahs semés dans toute l'Algérie.

Il est particulièrement le patron des aveugles, que j'ai presque toujours entendus demander l'aumône en invoquant son nom.

C'est à Bagdad, dans le tombeau de ce saint, où il avait été conduit par son père, que l'émir Abd-el-Kader a eu la révélation qu'il serait un jour émir des croyans.

Parfois le marabout est en réalité une affreuse canaille; mais il ne perd rien pour cela de son prestige, la fatalité musulmane explique tout: Dieu l'a voulu! Dieu a bien *fait ce qu'il a fait! le secret est écrit chez Dieu!*

Avec ces trois réponses, qu'il a toujours à la bouche, un musulman n'est jamais embarrassé.

Ausone de Chancel, le nouveau compagnon ou plutôt le nouvel ami que nous avions recruté à Alger, me racontait qu'un jour, étant à la chasse au-dessus de Mahelma, et longeant l'Oued-el-Agar, qui est encaissé dans un horrible ravin et qui va se jeter à la mer un peu au-dessus de Zeralda, il se perdit dans ce repaire de panthères et de sangliers; cherchant alors un endroit élevé d'où il pût dominer le pays,

il atteignit quelques gourbis, servant de demeure à une famille arabe ; à quelques pas de ces gourbis s'élevait un marabout, auquel en effet Chancel se reconnut : c'était celui de Sidi-Mohammed, Mta Oued-el-Agar.

Chancel avait soif, il savait que près de ce marabout coulait une source excellente ; il courut à la source, mais elle était gardée par un serpent : un coup de fusil envoya le serpent garder l'Achéron.

A ce coup de fusil, une négresse apparut, et, apercevant Chancel qui buvait, tandis que le serpent, la tête brisée, achevait de mourir, elle poussa de grandes clameurs ; Chancel lui demanda ce qu'elle avait.

— Ah ! s'écria-t-elle, malheureux giaour, tu as tué l'âme de Sidi-Mohammed !

— Comment cela ?

— Oui, Sidi-Mohammed revient dans le corps de ce serpent.

Chancel était désespéré d'avoir commis un pareil meurtre. Il paya son crime avec un douro ; la négresse ne cria plus, ce que voulait Chancel, mais elle continua de pleurer, ce qui lui était fort indifférent ; et prenant religieusement la couleuvre, elle alla la porter dans l'intérieur du marabout, où elle la coucha sur un lit de fleurs d'oranger.

Cette fontaine que gardait le serpent si malheureusement mis à mort par notre ami, avait pour privilége de guérir les maux d'yeux. Il n'a pas entendu dire que, depuis la mort de son gardien, elle ait perdu de son efficacité.

Le dernier marabout qui est mort à Tunis y était fort vénéré. Il parcourait d'habitude les rues de la ville monté sur un âne très-petit et qui portait des grelots, il fut enterré, le marabout bien entendu, dans la mosquée que Ben-Hayat,

le fermier général du bey, le même qui donna 10,000 francs pour les pauvres quand Lecomte échoua dans sa tentative d'assassinat contre le roi Louis-Philippe, a fait bâtir sur le modèle de la Madeleine.

Le bey et tous les grands personnages de la ville suivirent son convoi; sa maison fut vendue 50,000 piastres, son âne 6,000, et son bâton 500.

Dans ce moment-ci, il n'y a d'autre marabout en faveur à Tunis que Sidi-Fathallah, *Dieu ouvre les portes du bonheur*.

C'est celui que nous avions fait le projet de visiter.

Sa spécialité, et c'est sans doute pour cela qu'il a pris le nom de *Dieu ouvre les portes du bonheur*, sa spécialité est de rendre fécondes les femmes stériles.

Le moyen apparent d'arriver à ce but est assez étrange.

A cent pas du petit village qu'il habite est un rocher présentant une pente inclinée, ce rocher a soixante pieds de haut à peu près.

Les femmes qui veulent obtenir de Dieu la faveur de devenir fécondes se laissent glisser vingt-cinq fois du haut du rocher à terre :

Cinq fois sur le ventre,

Cinq fois sur le dos,

Cinq fois sur le côté gauche,

Cinq fois sur le côté droit,

Et cinq fois la tête en bas.

Puis, cette opération accomplie, les glisseuses passent une heure en prière avec le marabout, et, si elles sont jeunes et jolies, il est rare que le charme ne soit pas rompu et qu'elles ne rentrent pas chez elles enceintes.

Cette fois Giraud nous accompagnait dans notre excursion; il avait à grand'peine laissé Desbarolles, Boulanger, Alex-

andre, Chancel et Maquet courir les rues de Tunis; Giraud, outre ses dessins, avait ébauché la veille une aventure sur laquelle nous reviendrons; mais il s'agissait de me rendre service en m'accompagnant, et Giraud, pour me rendre service, aurait envoyé promener toutes les aventures de la terre.

Nous étions dans le cabriolet de Laporte, que le postillon arabe conduisait à la Daumont; en une heure et demie, nous eûmes joint le village.

La première chose qui nous arrêta court fut un charmant café à la porte duquel un arabe se tenait debout, causant avec un autre Arabe assis et fumant : le tableau était tout composé, Giraud prit son album et copia ce Decamps au naturel.

Pendant ce temps nous prenions une tasse de café dans l'intérieur de la maison.

Le dessin de Giraud fini, le cabriolet dételé, le cheval à l'écurie, nous nous acheminâmes à pied vers le rocher miraculeux; plus nous avancions, plus nous prenions de précautions pour ne pas être vus; enfin, nous arrivâmes en face de la pierre sainte.

Quatre ou cinq femmes étaient en train de se laisser glisser; une d'elles en était à ses cinq derniers tours, et glissait la tête en bas.

Nous comprîmes alors les précautions que Laporte avait prises pour que nous ne fussions pas vus.

En effet, à peine les pèlerines nous eurent-elles aperçus qu'elles se sauvèrent en poussant de grands cris.

Nous avions commis une espèce de sacrilége; il s'agissait de tranquilliser ces dames, dont les cris n'étaient pas sans danger, surtout pour des giaours. Laporte leur dépêcha un berger qui gardait ses chèvres aux environs, et qui fut chargé

de leur dire que les trois individus qui venaient de les déranger dans leurs dévotions étaient l'un le consul de France, l'autre un grand peintre, le troisième un grand médecin.

On devine que c'était moi le grand médecin.

Les mauresques ne répondirent rien, mais elles cessèrent de crier, ce qui était déjà une demi-victoire.

Puis, au bout d'une ou deux minutes, nous les vîmes apparaître sur un autre point, nous regardant à l'angle d'une maison, ce qui était une victoire complète.

Mais il était évident que, comme des oiseaux qui viennent de s'abattre et qui ont à peine replié leurs ailes, elles allaient s'envoler au premier mouvement que nous ferions.

Aussi ne fîmes-nous aucun mouvement.

Giraud s'assit et commença à dessiner une vue du village, au-dessus des terrasses duquel nous apercevions la mer au loin : nappe d'azur tachée de points blancs.

— Ah ! madame, madame, que les femmes sont bien les mêmes partout! Quand nos mauresques virent que nous n'avions plus l'air de nous occuper d'elles, elles parurent mourir d'envie de s'occuper de nous.

Elles s'approchèrent peu à peu par un détour, et vinrent regarder par-dessus l'épaule de Giraud.

Leur joie fut grande en reconnaissant la silhouette de leur village, qui commençait à se modeler sur le papier.

Mais cette joie se manifesta par des éclats de rire qui eussent fait honneur à un quadrille de grisettes de la rue de la Harpe, quand elles virent éclore sous le crayon de Giraud le rocher miraculeux, et quand elles se virent elles-mêmes, dans les différentes postures voulues par l'ordonnance, glisser à la surface du rocher.

Jusque-là nos visiteuses étaient demeurées voilées ; mais

peu à peu un œil apparut, puis l'autre œil, puis le nez, puis la bouche aux dents de perles, puis tout le visage.

Il y avait trois de nos glisseuses qui étaient charmantes.

La quatrième, qui était une femme de trente ans, était jaune et malade, ses pieds et ses jambes paraissaient enflés.

Laporte lui adressa quelques mots arabes, qui firent fuir ses trois compagnes ; mais elle demeura et répondit.

La pauvre femme avait pris au sérieux ce qu'on lui avait dit de ma science médicale, et elle désirait une consultation.

Je lui pris la main, qu'elle m'abandonna sans résistance ; je lui tâtai le pouls, elle avait la fièvre.

Les trois autres jeunes femmes s'étaient rapprochées pendant la consultation ; cette confiance de leur compagne en moi avait éveillé leur confiance, elles avaient repris leurs rires craintifs, qui semblaient s'échapper malgré elles, et qu'elles paraissaient vouloir étouffer avec leurs mains appuyées sur leur bouche.

La plus jeune des trois rieuses n'avait pas douze ans.

Il était impossible qu'elle fût mariée, on sentait la jeunesse échappant à peine à l'enfance, la fleur encore en bouton.

En effet elle n'était ni en puissance de mari ni même en puissance d'amant.

Elle venait glisser sur le rocher prolifique en amateur.

Peut-être connaissait-elle l'histoire de la vierge Marie et la poétique légende de la colombe.

Je lui demandai sa main à son tour pour voir si elle était malade, elle me la donna en riant.

On voit que ma qualité de médecin me donnait de grands priviléges.

Tout en lui tâtant le pouls, je causais avec elle, par l'entremise de Laporte bien entendu.

Je lui demandai si elle avait des parens, et ce que faisaient ses parens.

Elle était orpheline.

Comment vivait-elle ?

Comme les oiseaux du ciel, de fleurs et de rosée.

Et cependant, toute pauvre que ses réponses me la montraient, elle était proprement vêtue, ses yeux étaient peints, ses ongles étaient peints, et ses lèvres étaient d'un rouge si pur qu'on aurait pu croire qu'elles étaient peintes.

Je lui demandai si elle, qui ne tenait en rien à la terre puisqu'elle n'avait pas de famille, elle voulait venir avec moi.

— Où cela ? me demanda-t-elle.

Je lui montrai la mer.

— Au delà de cette nappe d'eau ?

— Au delà de cette napped'eau, il n'y a rien que le ciel, répondit-elle.

— Il y a une autre terre, lui dis-je, puisque les vaisseaux viennent de ce côté-là.

Elle réfléchit.

— Et que ferai-je au delà de cette nappe d'eau ?

La réponse était embarrassante.

— Ce que tu voudras, lui répondis-je.

— Aurais-je un pantalon rouge brodé d'or, des chemises de soie, un bonnet avec des sequins, et un beau haïk en poils de chameau ?

— Tu auras tout cela.

Elle regarda ses compagnes.

— J'irais bien, dit-elle.

— Comment ! tu viendrais comme cela, sans me connaître ?

— N'as-tu pas dit que tu étais médecin ?

— Oui.

— Eh bien ! si Dieu a mis en toi la science, il a dû aussi y mettre la bonté ?

— Est-ce qu'elle viendrait réellement, demandai-je à Laporte ?

— Ma foi ! je ne dis pas non !

— As-tu fini ton dessin, Giraud ?

— Oui.

— Eh bien ! allons-nous-en.

Je tirai de ma poche une vingtaine de ces petites pièces d'argent minces comme du papier :

— Tiens, mon enfant, lui dis-je, voilà pour te faire un bracelet.

Ses yeux brillèrent de plaisir.

Je lui versai les pièces d'argent dans la main.

Elle poussa un cri de joie, elle ne croyait point que je parlasse sérieusement.

Je m'éloignai avec un soupir.

Oh ! printemps, jeunesse de l'année ! oh ! jeunesse, printemps de la vie !

Cinq ou six jours après, je dis tout à coup à Giraud :

— Fais-moi donc son portrait de souvenir.

Il prit son crayon, et, sans me demander de quoi je parlais, il le fit à l'instant même.

CARTHAGE.

La journée du lendemain était prise autant qu'une journée peut l'être.

Le matin, nous devions visiter la chapelle Saint-Louis et les ruines de Carthage.

Le soir, il y avait grand bal au consulat.

A sept heures du matin, la voiture nous attendait à la porte de la ville, elle était conduite par un Maltais qui, comme le zagal espagnol, court près des chevaux, tandis que les chevaux traînent les voyageurs.

La première chose que nous aperçûmes en sortant de Tunis fut un charmant khoubbah, nous avons dit que khoubbah veut dire mausolée, qui passe pour le tombeau du dernier Abencerrage.

Je descendis de voiture, et, à la pointe du couteau, je gravai sur la muraille le nom de Châteaubriand.

C'est aux environs de Tunis que s'est réfugiée la moyenne partie des Maures chassés de l'Espagne, de l'Espagne qui continue de leur apparaître comme un paradis perdu; une famille arabe qui habite à Solenian, petite ville située à sept ou huit lieues de Tunis, conserve encore la clef de sa maison de Grenade.

Rien n'est plus disgracieux et plus infect qu'une promenade autour des murs de Tunis; la ville s'échappe au dehors par des égouts purulens, d'un aspect immonde, d'une odeur

fétide; c'est l'abcès sur une grande échelle, appliqué à une ville de cent mille âmes au lieu d'être appliqué à un homme.

Aux observations faites aux autorités de Tunis sur la fétidité de ces cloaques et sur la nécessité d'en purger la ville, elles répondent qu'elles s'en garderaient bien, attendu que cette fétidité est leur sauvegarde contre la peste; soit! Nous gagnâmes la campagne aussi promptement que possible.

La campagne est ensuite presque déserte : nul n'étant sûr de sa propriété, ne soigne sa propriété; ce n'est pas la stérilité, c'est le despotisme qui rend la terre inféconde.

De temps en temps on voit surgir au milieu de ces landes quelques oliviers; mais eux-mêmes sont vieux et presque infécondes; on ne plante plus, seulement on ne détruit pas : la destruction, c'est l'œuvre du temps, et le temps fait son œuvre.

Au bout de trois quarts d'heure de marche, nous arrivâmes à un café maure, où nous fîmes une halte. Un café maure est toujours une chose charmante pour la poésie et la peinture : s'il y a un arbre dans la plaine, il va s'y adosser; puis il s'y appuie avec un sans-façon si charmant, l'arbre et lui font un groupe si heureux d'ombre et de jour, de vert sombre et de blanc mat, les gens qui l'habitent causent d'une allure si pittoresque avec les gens qui passent, le mendiant est si bien drapé dans ses haillons, le cavalier est si fièrement campé sur sa monture, que le tableau se trouve tout composé, et que nous nous demandons comment la religion défend de peindre des images d'hommes dans un pays où l'image de l'homme semble si bien être l'image de Dieu.

Nous nous arrêtâmes pour prendre le café; en Afrique, on prend le café vingt fois par jour, et cela sans aucun inconvénient.

La caravane se composait seulement d'Alexandre, de Desbarolles, de Chancel, de Maquet et de moi.

Nous n'avions pas pu arracher, pour cette fois, Giraud et Boulanger aux rues de Tunis.

Nous devions les retrouver sur le *Montézuma*, le capitaine Cunéo d'Ornano nous ayant invités à revenir par mer, et nous ayant offert à dîner à son bord.

Le café pris, nous continuâmes notre route à pied, le fusil sur l'épaule; la campagne commençait à prendre un aspect pittoresque, les sillons du terrain se comblaient avec des pierres, des monticules formés par des restes de maçonnerie bosselaient les champs, de grands aqueducs interrompus semblaient des statues de géans dont une main jalouse aurait brisé la tête et le torse.

On ne voyait pas la ville, on se sentait au milieu de ses ruines.

Pardonnez-moi, madame, de faire une excursion dans l'antiquité, tournez une douzaine de pages, et vous nous trouverez sur la mer, voguant vers le *Montézuma*; mais, en vérité, je crois qu'on m'en voudrait si, arrivant sur cette terre historique, je ne disais pas un mot des deux Carthages, si je ne prononçais pas, ne fût-ce qu'à demi-voix, les noms d'Annibal et de saint Louis.

Carthage, la vieille Carthage bien entendu, la Carthage tyrienne ou phénicienne, la Carthage d'Annibal, la rivale et l'ennemie de Rome, a, comme toute ville importante, deux origines : l'origine historique et l'origine fabuleuse, l'origine que lui ont faite les archéologues, et l'origine que lui a faite Virgile.

Il va sans dire que l'origine des archéologues, c'est-à-dire la vraie, est obscure, incertaine, perdue dans cette nuit des

temps où la science n'apparaît jamais qu'à l'état d'aurore boréale.

Il va sans dire que l'origine fabuleuse est claire, précise, probable, et, ce qui ne gâte rien à la chose, poétique en même temps.

La Carthage des historiens fut fondée 1059 ans avant Jésus-Christ, par une colonie tyrienne chassée de son pays. Elle reçut le nom phénicien de Kartha-Haddad, ou ville neuve. Plus tard, les Grecs, quand ils la connurent, l'appelèrent Karchedon, et les Romains Carthago.

Le *delenda Carthago* du vieux Caton est devenu un axiome politique.

Mais, à côté de ce premier jalon reconnu, de cette première pierre posée, rien sur Carthage, que ce qu'en disent le grec Hérodote et le sicilien Diodore.

La Carthage de Didon est resplendissante de lumière.

Didon, fille de Bélus, roi de Tyr, devait, après la mort de son père, régner conjointement avec son frère Pygmalion ; Pygmalion s'empare du trône, confisque à son profit l'autorité souveraine, poignarde Sichée, mari de sa sœur, qui, en sa qualité de grand prêtre d'Hercule, possède d'immenses richesses, et tente de s'emparer de ses richesses. Mais Didon prend les devans, charge les trésors du défunt sur un vaisseau, s'y réfugie, accompagnée de quelques grands du royaume et d'une troupe de soldats qui lui est demeurée fidèle, touche à Chypre, remet à la voile, se dirige vers l'Afrique, prend terre à Utique, colonie tyrienne, y est accueillie comme une sœur et comme une reine à la fois par les habitans, et achète d'eux, sur l'endroit de la plage qui lui conviendra le mieux, tout l'espace que pourra entourer le cuir d'un taureau.

Le marché conclu, Didon fait tuer le plus fort taureau qu'elle peut trouver, découpe sa peau en courroies aussi déliées que possible, et décrit par ce stratagème, moitié au bord du lac, moitié sur le rivage de la mer, une circonférence spacieuse qui devient le berceau de la nouvelle ville, de Kartha-Haddad.

Malheureusement pour la poésie, ou peut-être pour l'histoire, il y a 200 ans de différence entre la fondation des archéologues et celle de Virgile, la Carthage des archéologues remontant à 1052 ans avant Jésus-Christ, celle de Virgile datant seulement de 882 ans avant l'ère vulgaire.

Il est vrai qu'Appien trouve moyen de donner raison à tout le monde. Selon lui, Didon trouva Carthage toute bâtie, et ne fit que donner un nouvel éclat à la ville, en y ajoutant un quartier nouveau qui prit le nom de *Byrsa*.

Or *Byrsa*, en grec, veut dire cuir; la tradition du taureau racontée par Virgile dans ces deux vers, était donc bien réelle :

> Mercatique solum facti de nomine Byrsam
> Taurino quantum possent circumdare tergo.

Le poëte a donc pour lui Appien.

Mais il a contre lui Polybe, Diodore, Strabon, Pausanias, lesquels ne disent pas un mot de toute cette poétique histoire,

Maintenant, Carthage bâtie, Didon reine, c'est le moment où, selon Virgile, arrive Énée, où commencent les amours du fugitif avec la belle Élise, amours suivis d'ingratitude, ingratitude suivie de la mort.

Didon se frappe sur un bûcher dressé à l'endroit où s'é-

lève aujourd'hui le cap Carthage, et meurt les yeux fixés sur le navire qui entraîne son infidèle amant, en prédisant la rivalité future de Carthage et de Rome.

Justin, de son côté, donne une autre cause à la mort de Didon : Jarbas, roi des Gétules, peuple voisin de la nouvelle colonie ; Jarbas, frappé de la beauté de la Tyrienne, aspire à devenir son époux, mais n'obtient d'elle qu'un refus. Alors il menace la colonie naissante, marche à la tête d'une armée contre Kartha-Haddad. Didon voit qu'il lui faut choisir entre la ruine de son peuple ou la douleur d'épouser un homme qu'elle déteste. Elle a inscrit son nom parmi les fondatrices de ville, c'est assez pour sa gloire ; elle a aimé, c'est assez pour son bonheur : elle se résout à mourir, à mourir dans sa jeunesse et dans sa beauté ; elle demande à Jarbas un délai pour apaiser par des prières l'ombre de son premier époux, et, ce délai expiré, elle monte sur un bûcher préparé par ses ordres, tire un poignard caché sous sa robe et se tue.

Elise était le véritable nom de la fille de Bélus, Didon n'était qu'une épithète. Didon veut dire *errante*, et les voyages de la belle Élise ont suffisamment justifié son surnom.

Maintenant, selon toute probabilité, cette Carthage primitive, cette Carthage tyrienne s'étendait du lac de Tunis aux salines de Soukara, des salines de Soukara au cap Kamar, du cap Kamar au cap Carthage, du cap Carthage à la Goulette, de la Goulette au point de départ que nous venons d'indiquer, c'est-à-dire à l'endroit où sont aujourd'hui les Puits.

Peu à peu cette ville eut un territoire, peu à peu encore ce territoire s'agrandit ; sur la façon dont se fit cet agrandissement, nul ne sait rien ; les livres carthaginois qui traitaient des premiers temps de la puissance punique furent, il est vrai,

trouvés par les Romains lors de la prise de Carthage ; mais les Romains, dans ce dédain profond de tout ce qui n'était pas eux, abandonnèrent ces livres au roi des Numides, à Massinissa. Par ordre de succession, ces livres furent transmis à Hiemsal II, qui régnait sur la Numidie l'an 105 avant le Christ. Enfin, Salluste, préteur en Afrique, les retrouve huit ans après, en rassemblant des matériaux pour sa *Guerre de Jugurtha ;* il se les fait expliquer, en tire quelques renseignemens sur le sol, sur les tribus qui le couvrent, et les abandonne comme inutiles.

A partir de ce moment, ces livres sont perdus.

Voilà donc tout ce que nous savons de Carthage.

Carthage se mêle à l'histoire positive 546 ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire du temps de Cyrus.

Elle conclut un traité avec Cyrène.

Six ans après, elle s'allie aux Étrusques.

Puis viennent le règne de Malchus, sa défaite en Sardaigne, son bannissement, son retour à Carthage, mais en ennemi : son retour à Carthage, qu'il assiége et qu'il prend.

En 524, il tombe, au milieu d'une tentative de tyrannie. Mayon le Grand lui succède, tige robuste qui donnera onze robustes rejetons, lesquels civiliseront et agrandiront Carthage, que Cambyse tente inutilement de conquérir, les Phéniciens se rappelant que les Carthaginois sont leurs frères, et refusant de fournir des vaisseaux à ce conquérant insensé, que le simoun attend, que les sables réclament.

Jusqu'en 509, Rome et Carthage s'ignorent, pour ainsi dire ; chacune grandit sur une rive de la Méditerrannée, sans que l'ombre de l'une s'étende jusqu'à l'autre.

En 509, l'an premier de la république romaine, un traité de commerce se conclut entre les deux puissances.

Cherchez dans Polybe et vous le trouverez textuellement conservé au bout de deux mille quatre cents ans.

Rien en Gaule, rien en Ligurie, Marseille en ferme les portes à Carthage : la fille de Phocée est jalouse de la fille de Tyr.

En effet, Carthage est déjà une rude exploratrice; elle regorge d'ailleurs d'habitans qu'il faut éparpiller sur le monde. Hannon part avec soixante vaisseaux ; trente mille colons lybio-phéniciens l'accompagnent. Des villes seront bâties tout le long du littoral de l'Afrique, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à Cerné, jusqu'à Cerné qui est aussi éloignée des colonnes d'Hercule que les colonnes d'Hercule le sont de Carthage, ce qui indiquerait que le voyage d'Hannon s'est étendu jusqu'au cap Blanc et peut-être même jusqu'au Sénégal.

Ce n'est pas le tout ; en même temps que celle d'Hannon, une autre expédition part, elle est commandée par Imiléon, son frère ; aux colonnes d'Hercule, les deux flottes se séparent, et, tandis qu'Hannon s'avance vers le midi, Imiléon s'aventure vers le nord, visite les côtes d'Espagne et de la Gaule, reconnaît la Manche, et arrive aux îles Cassitérides, les Sorlingues modernes, situées au sud-ouest de l'Angleterre.

Que fait Rome pendant ce temps ? Elle lutte contre Porsenna, elle se débat pour conserver son petit territoire. Qui eût dit alors aux Carthaginois qu'un jour les Romains passeraient la charrue sur leur capitale les eût bien étonnés.

Le monde occidental découvert, les Carthaginois y fondent leur commerce. Dix ans après le voyage d'Imiléon, ils ont une flotte dans la Baltique ; ces intrépides marchands vont demander de l'ambre aux rivages de la Suède et de la Scandi-

navie. Celui de la Sicile ne leur paraît ni assez beau ni assez abondant.

C'est qu'aussi la Sicile leur est et leur sera fatale, c'est là que, le jour même de la bataille de Salamine, ils sont taillés en pièces et perdent, au dire de Diodore de Sicile, trois cent mille hommes, tant tués que prisonniers! Les prisonniers, au nombre de deux cent mille, vont travailler aux embellissemens d'Agrigente et de Syracuse.

Diodore ajoute que, pendant soixante ans, les Carthaginois ne tentèrent plus rien contre la Sicile : cela se conçoit.

Il va sans dire que nous n'admettons pas plus ces grands mouvemens d'hommes, que Voltaire n'admet les armées innombrables de Saül, d'Holopherne et de Sisara.

Cependant la Sicile les attire, comme tout but fatal attire les cités où les hommes que Dieu a condamnés.

En 396, les Carthaginois assiégent Syracuse ; la peste et une sortie leur coûtent cent cinquante mille hommes.

La guerre dure ainsi pendant plus de cent ans.

Enfin, Rome, qui s'étend de son côté comme Carthage du sien, rencontre sa rivale à Messine.

Une fois aux prises, les deux colosses ne se quitteront plus que l'un des deux n'ait renversé l'autre.

Disons ce qu'était Carthage à cette époque,

Carthage s'étendait depuis les autels des Philènes jusqu'au promontoire d'Hercule, c'est-à-dire depuis la grande Syrte jusqu'aux îles Canaries ; les bornes au sud étaient la grande chaîne de l'Atlas.

Nous avons dit comment Hannon avait répandu ses colonies sur le rivage de l'Océan.

Disons comment, sur la Méditerranée, elle s'était étendue sur la grande Syrte.

Nous avons parlé des démêlés de Carthage et de Cyrène : il fut convenu entre les Carthaginois et les Cyrénéens que deux jeunes gens partiraient de Cyrène pous aller à Carthage, que le même jour et à la même heure deux autres jeunes gens partiraient de Carthage pour aller à Cyrène, et que là où Carthaginois et Cyrénéens se rencontreraient, on tracerait les limites de chaque puissance.

Les quatre coureurs se rencontrèrent à la grande Syrte ; seulement, comme les Carthaginois avaient fait une incroyable diligence, tout le bénéfice du marché se trouvait être pour Carthage.

Il en résulta que les Cyrénéens accusèrent les Carthaginois de supercherie : selon eux, ces derniers seraient partis avant le jour et avant l'heure dite. Les Carthaginois jurèrent sur leur tête qu'ils avaient accompli scrupuleusement toutes les conditions du traité. Nous n'en conviendrons, dirent les Cyrénéens, que si vous vous laissez enterrer à l'endroit même où nous sommes, des hommes capables d'un pareil dévouement étant incapables de mentir.

— Enterrez-nous, répondirent les Carthaginois.

A l'endroit même, ils furent enterrés vivans, et sur la pierre de leur tombeau la limite fut tracée.

Les Carthaginois ne pensèrent point qu'un tombeau fût assez, et élevèrent sur le tombeau même deux autels.

Les deux frères s'appelaient Philènes, les autels s'appelèrent *aræ Philenorum*.

Carthage, sur la terre-ferme, s'étendait donc de la grande Syrte à l'extrémité occidentale du Maroc.

Elle avait la Sardaigne qui lui fournissait des vivres, les îles Baléares qui lui fournissaient des frondeurs, les îles des

Cérunites et des Lotophages qui lui fournissaient des matelots.

Elle avait une partie de l'Espagne, la Bétique probablement.

Elle avait une partie de la Sicile.

Enfin, elle avait la mer.

La mer, où elle promenait ses vaisseaux, et dont elle était la véritable reine depuis que Tyr avait abdiqué.

De leur côté, les Romains possèdaient l'Italie entière depuis Mediolanum jusqu'à Rhegium, c'est-à-dire depuis Milan jusqu'à Reggio.

Qui s'arrêtera dans sa course conquérante, de Rome, qui est sortie de l'enceinte de Romulus et qui a conquis le Latium, l'Etrurie, le Samnium, la Campanie, la Lucanie et le Brutium?

Ou de Carthage, qui a enjambé par-dessus les lanières de cuir qui servent de limite à la ville neuve, et qui a conquis, à l'occident, la Mauritanie et la Tingitane, à l'orient, la petite et la grande Syrte; sur la mer, la Sardaigne, les Baléares et une portion de la Sicile?

Voilà les deux seules puissances de l'Occident. Le monde sera-t-il Carthaginois ou Romain? Là est la question.

Un instant le monde crut que cette question était décidée à Trébie, à Cannes et à Trasymène.

Et cela eût été, si Capoue ne se fût trouvée sur la route d'Annibal.

Le monde se trompait; ce fut Zama qui décida de l'avenir.

L'avenir échut aux Romains.

Nous l'avons dit au commencement de ce livre, c'est que Carthage n'était que le fait, et que Rome était l'idée.

La haine était grande entre les deux peuples rivaux, si grande que Carthage disparut de la surface de la terre.

La flamme avait passé dessus ; ses sept cent mille habitans avaient été dispersés, et d'horribles imprécations prononcées contre quiconque tenterait de faire sortir Carthage de ses ruines.

Et cependant, 15 ans après, Caïus Gracchus essaya de relever la ville maudite ; il y conduisit une colonie, et nomma d'avance la future cité Junonia. Mais le sol était maudit, et les présages les plus funestes vinrent le détourner de cette entreprise. La pique de la première enseigne fut brisée par le vent ; un ouragan dispersa les entrailles des victimes déjà posées sur l'autel et les jeta hors des palissades. Enfin, des loups vinrent arracher ces palissades à belles dents, et les emportèrent dans les bois dont elles étaient sorties.

Ce dernier présage était d'autant plus terrible que, de nos jours du moins, le loup est un animal parfaitement inconnu en Afrique.

43 ans plus tard, Marius venait chercher un asile sur les ruines de Carthage.

Cependant, quelque temps après (la date n'est point fixe), une autre colonie romaine vint demander l'hospitalité à ces ruines qui avaient vu fuir le fils de Cornélie et errer l'oncle de César. Seulement elle respecta l'emplacement maudit, et s'étendit, selon toute probabilité, depuis le cap Carthage jusqu'à Sidi-Rahael.

C'est cette seconde Carthage que quatre cent soixante-dix ans plus tard doit prendre Genseric, ce vengeur d'Annibal, qui à son tour viendra mettre le siége devant Rome, et ne trouvera pas de Capoue.

Chaque Carthage devait durer huit siècles :

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03077 7133